This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

TAYLOR INSTITUTION

DOMINUS ILLUMINATIO MEA

V. REF. 4. BAC

~~Vet. Fr. II A. 391~~

391

TAYLOR INSTITUTION

DOMINUS ILLUMINATIO MEA

V. REF. 4 BAC

Vet. Fr. II A. 391

MÉMOIRES SECRETS

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DE LA

RÉPUBLIQUE DES LETTRES

EN FRANCE,

DEPUIS M. DCC. LXII JUSQU'A NOS JOURS;

OU

JOURNAL

D'UN OBSERVATEUR;

CONTENANT *les Analyses des Pieces de Théâtre qui ont paru durant cet intervalle ; les Relations des Assemblées Littéraires ; les Notices des Livres nouveaux, clandestins, prohibés ; les Pieces fugitives, rares ou manuscrites, en prose ou en vers ; les Vaudevilles sur la Cour ; les Anecdotes & Bons Mots ; les Eloges des Savants, des Artistes, des Hommes de Lettres morts, &c. &c. &c.*

TOME PREMIER.

. . . . *huc propius me,*
. . . . *vos ordine adite.*
Hor. L. II, Sat. 3, v. 81 & 82.

A LONDRES,
CHEZ JOHN ADAMSON.
M. DCC. LXXXIV.

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 7 MAY 1932
OF OXFORD

M. 12. 4. 3rd of York

AVERTISSEMENT

DES

ÉDITEURS.

L'*INVASION de la philosophie dans la République des lettres en France, est une Époque mémorable par la révolution qu'elle a opéré dans les esprits. Tout le monde en connoît aujourd'hui les suites & les effets. L'Auteur des* Lettres Persanes *& celui des* Lettres Philosophiques, *en avoient jeté le germe; mais trois sortes d'Ecrivains ont surtout contribué à le développer. D'abord les* Encyclopédistes, *en perfectionnant la Métaphysique, en y portant la clarté, moyen le plus propre à dissiper les ténebres dont la Théologie l'avoit enveloppée, ont détruit le fanatisme & la superstition. A ceux-ci ont succédé les* Économistes : *s'occupant essentiellement de la morale & de la Politique pratique, ils ont cherché à rendre les Peuples plus heureux, en resserrant les liens de la société par une communication de services & d'échanges mieux entendus, en appliquant l'homme à l'étude de*

la Nature, mere des vraies jouissances. Enfin des temps de trouble & d'oppression ont enfanté les Patriotes, *qui, remontant à la source des Loix & de la constitution des Gouvernements, ont démontré les obligations réciproques des Sujets & des Souverains, ont approfondi l'histoire & ses mouvements, & ont fixé les grands principes de l'Administration. Cette foule de Philosophes qui se sont placés comme à la tête des diverses parties de la Littérature, a principalement paru après la destruction des Jésuites: véritable point où la révolution a éclaté.*

Il étoit sans doute bien essentiel d'en marquer les progrès, d'en saisir les circonstances, d'en recueillir les détails les plus particuliers. C'étoit l'objet de l'Observateur dont nous publions le Journal. *Il accumuloit ainsi les matériaux propres à l'histoire complete d'un pareil événement. On sait combien* M. de Bachaumont *étoit renommé pour ses connoissances multipliées & pour son goût exquis. Il présidoit aux Conférences Académiques, tenues chez une femme d'esprit* (1), *faisoit*

(1) Madame Doublet, très-connue en France & chez les Etrangers.

depuis plus de 40 ans son unique occupation de tout ce qui se passoit dans Paris capable d'exciter l'attention. On y rédigeoit un Journal dont il avoit extrait les détails convenables à son entreprise. Mais indépendamment de cette utilité particuliere, il faut avouer que rien n'est plus commode, ni plus agréable, que de retrouver sous un même point de vue ce qu'il faudroit chercher dans une multitude fatigante, & souvent ennuyeuse, d'Ouvrages Périodiques : d'ailleurs, outre le travail commun avec tous, le Rédacteur en avoit un autre, plus rare & plus précieux ; c'est un choix d'Anecdotes qu'on ne rencontre nulle part, & qui font le mérite intéressant de sa Collection ; sans parler d'une multitude de Pieces secretes, que ses liaisons très-étendues le mettoient à même de se procurer.

Quant aux Notices des Ecrits nouveaux, des Pieces de Théâtre, des Assemblées Littéraires, elles sont encore distinguées par une précision unique, & sur-tout par une impartialité qu'on attendroit en vain d'un Critique affiché pour tel. Celui-ci ne visoit ni au lucre, ni à la renommée, ne parloit que d'après son sen-

timent intime ; il n'étoit d'aucun parti, d'aucune cabale, & rien ne pouvoit l'empêcher de consigner son jugement dans toute son intégrité.

L'acquisition de ce Journal, qui commence en 1762 & qu'on a continué jusqu'au premier Janvier 1770, nous a fait naître l'idée d'en suivre le plan. Nous prévenons le Public que désormais, à l'ouverture de chaque année, nous lui fournirons le résultat, jour par jour, de ce qui sera arrivé de remarquable dans ce même genre. Nous espérons qu'il nous saura gré d'une Collection neuve, non moins instructive qu'amusante, & comme le Résumé des différents Journaux qu'il est presqu'impossible de lire en totalité.

MÉMOIRES
SECRETS
POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES EN FRANCE, DEPUIS M. DCC. LXII, JUSQU'A NOS JOURS.

ANNÉE M. DCC. LXII.

1. *Janvier.* LES *Chevaux & les Anes, ou Etrennes aux Sots.* Tel eſt le titre d'une eſpece d'Epître de 200 vers environ, qu'on attribue à M. de Voltaire, & par laquelle il ouvre l'année littéraire. C'eſt une ſatire dure & peſante contre quelques auteurs, dont celui-là croît avoir ſujet de ſe plaindre, & contre M. Crevier (1) particuliérement. Elle n'eſt point aſſez piquante pour faire plaiſir au commun

(1) M. Crevier eſt profeſſeur de l'univerſité & auteur d'une hiſtoire de ce corps, dans laquelle il a inſéré des perſonnalités odieuſes contre M. de Voltaire, & l'attaque ſur ſon irréligion.

des lecteurs, qui ne se passionnent pas à un certain degré pour les diverses querelles du Philosophe de Ferney.

Sermon du Rabin Akib, autre brochure en prose, attribuée à M. de Voltaire, & dans laquelle il se plaint de l'atrocité du dernier auto-da-fé de Lisbonne. Il invoque l'Eternel, pour dessiller les yeux des barbares qui font un acte de religion aussi contraire à l'humanité & si peu digne de Dieu. Les Jésuites s'y trouvent englobés au sujet de Malagrida. Le tout est assaisonné de traits mordants, & d'autant plus forts que la plupart ne seroient pas faciles à réfuter. Ils sont rendus avec une liberté philosophique, qui n'est pas faite pour enlever tous les suffrages.

1 *Janvier* 1762. La gazette de France paroît aujourd'hui sous la nouvelle forme qu'elle doit avoir. Elle sera dorénavant faite sous les yeux du ministre des affaires étrangeres, minutée par des commis de ce département, & rédigée par M. Remond de Sainte-Albine. Les ministres du Roi dans les cours étrangeres ont reçu ordre d'instruire de tout ce qui s'y passeroit d'intéressant ou de curieux. Les intendants des provinces sont obligés d'en faire autant : on espere, avec ces arrangements, la rendre piquante pour le lecteur ; & afin de lui ôter l'air de vétusté qu'on lui reproche, on la publiera deux fois par semaine (le lundi & le vendredi). On a pour but de faire tomber les gazettes étrangeres. Malheureusement le gros du public s'en laisse plus imposer par le ton républicain que par la véracité du rédacteur. Ainsi malgré ces précautions, malgré les talents de M. de Ste. Albine, le faiseur de

gazettes par excellence, il est à craindre que celle-là ne reste toujours en possession d'ennuyer par des raisons que l'on sent facilement.

1 *Janvier*. (1) Mlle. Arnoux (2) ne se borne pas à embellir la scene lyrique. Ses affections particulieres nous offrent des exemples dignes du bon vieux temps. Elle avoit profité avec empressement d'un voyage de M. de Lauraguais à Geneve (3) pour se soustraire à sa tyrannie (4). En fuyant cet objet, soi-disant

---

(1) On n'insere ici cette anecdote qu'eu égard aux personnages, qui jouent tous trois un rôle dans le monde littéraire.

(2) Mlle. Arnoux, la premiere actrice de l'opéra, la plus pathétique qui ait peut-être jamais paru.

(3) M. le comte de Lauraguais a fait, il y a quelques mois, un voyage à Geneve, pour consulter M. de Voltaire sur une tragédie d'*Electre* de sa façon. Il est de l'académie des sciences.

(4) Mlle. Arnoux, excédée de la jalousie de M. de Lauraguais, avoit profité de son absence pour rompre avec lui. Elle avoit renvoyé à Mad. la comtesse de Lauraguais tous les bijoux dont lui avoit fait présent son mari, même le carrosse, & deux enfants dedans, qu'elle avoit eus de lui. Elle s'étoit tenue cachée pour se soustraire aux fureurs d'un amant irrité : elle s'étoit même mise sous la protection de M. le comte de St. Florentin, dont elle avoit imploré la bienveillance. On ne peut peindre l'état de la démence où cette rupture avoit jeté M. le comte de Lauraguais. Tout Paris étoit inondé de ses élégies. Enfin, à la fougue d'une passion effrénée ayant succédé le calme de la raison, il s'étoit livré aux sentiments généreux, qui devoient nécessairement reprendre le dessus dans un cœur comme le sien. Il y avoit eu une entrevue entre sa maîtresse & lui ; il avoit poussé la grandeur d'ame au point de lui déclarer qu'en renonçant à elle, il n'oublioit point ce qu'il se devoit à lui-même, & lui envoyoit en conséquence un contrat de deux mille

le premier de ſon cœur, elle avoit paſſé dans les bras d'une malheureuſe victime de l'infidélité d'une héroïne du théâtre François (1). M. Bertin (2) crut trouver dans cette belle ce qu'il cherchoit vainement depuis ſi long-temps (3). Il n'a rien épargné pour mériter la bien-

---

écus de rentes viageres. Sur le refus de Mlle. Arnoux, madame la comteſſe de Lauraguais étoit intervenue, & avoit ſollicité l'actrice ſublime de ne point refuſer un bienfait auquel elle vouloit participer elle-même : elle lui avoit fait ajouter qu'elle n'eût aucune inquiétude de ſes enfants, qu'elle en auroit le même ſoin que des ſiens propres. Mlle. Arnoux n'avoit point cru devoir ſe refuſer à cette derniere invitation, & M. Bertin ayant de ſon côté fait vis-à-vis de M. de Lauraguais les démarches qui convenoient dans ces circonſtances, tous les procédés avoient été remplis, & il étoit entré en pleine propriété de ſa nouvelle conquête.

(1) Mlle. Hus.

(2) De l'académie des belles-lettres, auteur de *l'Iſle des Fous* & tréſorier des parties caſuelles.

(3) M. Bertin avoit cru long-temps poſſéder le cœur de Mlle. Hus ; ſi les bienfaits avoient quelque droit ſur celui d'une femme de cette eſpece, il avoit lieu de n'en point douter ; il avoit fait en ſa faveur une dépenſe prodigieuſe. Cependant n'ayant pu ſe refuſer aux ſoupçons dont on le tourmentoit, il en avoit vérifié la vérité, & avoit trouvé ſon infidelle couchée dans ſa maiſon de Paſſy, avec le fils de l'entrepreneur des eaux de ce lieu. Celui-ci s'étant fait jour l'épée à la main, cette aventure étoit devenue trop publique, pour que M. Bertin pût vivre encore avec une femme qu'il regrettera peut-être toujours. On évaluoit alors le mobilier de Mlle. Hus à plus de 500000 livres.

veillance de sa nouvelle maîtresse : tout a été prodigué ; mais l'excès de sa générosité n'a pu triompher d'une passion mal éteinte ; l'amant tyrannique régnoit au fond du cœur, ses écarts on disparu, on a oublié ses crimes ; l'amour a réuni deux amants, qui, plus épris que jamais l'un & l'autre, présentent au public un événement qui fait l'entretien de tout Paris L'infortuné Bertin, aussi honteux de sa tendresse que piqué du changement de sa perfide, est, dit-on, dans le plus cruel désespoir.

2 *Janvier*. On a donné aujourd'hui, pour la troisieme fois, *Zulima*, tragédie nouvelle de M. de Voltaire. Le jour de la premiere représentation, l'auteur nous a fait dire, dans une espece de compliment, que cette piece avoit été jouée, il y a près de 22 ans ; qu'il l'avoit retirée à la huitieme représentation ; que d'autres occupations l'avoient empêché long-temps d'y faire les corrections dont elle étoit susceptible ; mais qu'ayant paru étrangement défigurée à l'impression depuis environ six mois, ses entrailles paternelles s'étoient émues, & il avoit cru devoir la donner au public telle qu'elle étoit. Sans parler aujourd'hui du fond de la piece, ce que nous ferons mieux, lorsque les représentations seront finies, nous nous contenterons de rendre compte des motifs véritables qui ont fait jouer ce drame.

Il fut assez mal reçu du public autrefois, & tout le monde en général étoit d'avis que M. de Voltaire sacrifiât cet enfant indigne de sa plume ; mais, par une bizarrerie qu'on remarque quelquefois dans les plus grands hommes, il s'est toujours obstiné à regarder

cette tragédie comme excellente. Sa tendresse s'est accrue à proportion de la froideur du public, & depuis plusieurs années il n'a jamais donné aucune piece aux comédiens, qu'il n'ait mis pour clause que *Zulime* passeroit avant. Ceux-ci ont éludé tant qu'ils ont pu, de satisfaire à leur engagement. Enfin M. de Voltaire, toujours jaloux d'occuper la scene, & de tenir sans relâche les yeux fixés sur lui, ne se trouvant rien de prêt pour cet hiver (1), a forcé les acteurs de tenir leur parole. Ils ont appris la piece; & s'étant apperçus que sur les planches elle ne faisoit pas tout l'effet qu'on avoit lieu d'en attendre, ils ont fait de nouvelles représentations par l'organe de mademoiselle Clairon. L'auteur ne s'y est pas rendu, & cette actrice, (le chef-d'œuvre de l'art) qui s'est flattée de pouvoir, par la magie de son jeu, faire disparoître les défauts de son rôle, a trouvé son amour-propre d'accord avec celui de M. de Voltaire; elle a fait sentir la déférence qu'on devoit aux ordres d'un tel bienfaiteur, & les comédiens ont passé par dessus leurs scrupules. On ne peut disconvenir que c'est à celle que l'auteur doit la suspension de la chûte de son drame.

3 *Janvier*. Il paroît depuis quelque temps un livre intitulé: *De la Nature*. C'est un gros

(1) M. de Voltaire avoit bien une comédie, mais qui a essuyé tant de contradictions à la censure, qu'il y avoit à craindre qu'elle ne pût être jouée.

in-8. imprimé en pays étranger ; on l'attribue à divers auteurs. C'est le systême de Spinosa, développé par le systême physique du monde. Si ce livre prend à un certain point dans le public, on en parlera plus amplement. En général il est très-savant & très-abstrait, à un chapitre près, très-puéril, qui traite du babil des femmes. Il exige une grande contention. Il pourroit, quant au sujet, servir de pendant au livre *de l'Esprit* ; mais quant à la forme, ce seroit mettre un tableau du Guerchin à côté d'un de l'Albane.

4 *Janvier*. M. l'abbé de la Porte, auteur de *l'Observateur Littéraire*, succombe enfin, faute de débit. En vain comptoit-il parmi ses souscripteurs les plus illustres personnages : en vain M. de Voltaire l'avoit-il encouragé par ses éloges & par sa correspondance, le libraire a déclaré ne pouvoir plus suffire aux frais de l'impression, & le journaliste discontinue, à commencer de cette année. On ne peut s'empêcher de convenir qu'il n'ait le talent de faire un extrait, sur-tout quand il est question d'un ouvrage profond & raisonné ; mais il regne dans son style une certaine pesanteur, peu propre à lui concilier le grand nombre des lecteurs. Cette retraite est d'autant plus fâcheuse, que ce journaliste tenoit en échec celui de *l'Année Littéraire* (1). Tous deux amusoient le public impartial, par leurs débats burlesques. Il est à craindre que le dernier ne se prévale de son triomphe, & n'affecte le despotisme de la république des lettres.

(1) M. Fréron.

5 *Janvier*. On se communique sous le manteau de petits vers polissons de M. l'abbé de Voisenon à Mad. la marquise de Pompadour. Ils ont été présentés au nom de M. le maréchal prince de Soubise, qui avoit fait présent à cette dame d'un anneau de diamants. Ces agréables ordures ont plu infiniment à la cour, & tirent encore un plus grand mérite du mystere avec lequel cela se communique : si cette gentillesse se répand à un certain point, on la hasardera ici.

Il y a des vers du même abbé sur Mlle. Marquise, maîtresse de M. le duc d'Orléans. Tout cela est charmant, & est marqué au coin de la plus fine galanterie.

6 *Janvier*. Il y a dans la petite piece des *Etrennes aux Sots*, une note concernant l'abbé de la Coste, dans laquelle on insinue qu'il a coopéré au travail de l'année littéraire. M. Fréron, auteur de ce journal, piqué de cette association, prétend, en rendant compte de la piece ci-dessus, insérer une remarque très-infamante, & pour le protégé & pour le protecteur. Il veut mettre en note : M. D. V. veut sans doute parler de *l'abbé de la Porte*, (1) *digne à tous égards des mêmes châtiments que l'autre ; mais la justice n'a pas sévi contre ce dernier*. On ne doute pas que cette observation ne soit arrêtée à la police, en conséquence on la consigne ici.

---

(1) L'abbé de la Porte avoit été autrefois associé de M. Fréron, & depuis s'étoit rangé sous la protection de M. de Voltaire.

7 *Janvier*. On commence à parler beaucoup de l'*Ecueil du Sage*, comédie philosophique & en vers de dix syllabes, de M. de Voltaire. On espere qu'elle triomphera des scrupules de la censure & de la police, & que nous la verrons enfin représenter. Sans prématurer le jugement qu'on en doit porter, nous nous contenterons de mettre ici une anecdote qui concerne cette comédie, & qui est des plus agréables. C'est une plaisanterie que s'est permis M. de Voltaire, & qui a dû l'amuser infiniment.

Avant qu'il fût question de cette piece, un jeune homme obscur vint la présenter comme sienne, sous le titre *du Droit du Seigneur*, au comédien semainier (1). Il fut reçu avec la morgue ordinaire, & ce ne fut qu'en faveur de ses instances les plus respectueuses & les plus humbles, qu'on lui promit d'y jeter les yeux. Il fallut bien des courses, bien des prieres, avant d'obtenir une nouvelle audience. Enfin on lui déclara qu'on avoit parcouru sa comédie & qu'elle étoit détestable. Le jeune candidat demanda si l'on avoit lu exactement ce Drame? Il observa que cet arrêt étoit bien rigoureux; qu'il avoit montré sa comédie à quelques gens de goût, qui ne l'avoient pas jugée si défavorablement; qu'il avoit même l'honneur du suffrage de M. de Voltaire. On lui rit au nez: on lui dit qu'il ne falloit pas se laisser séduire par ces applau-

(1) On appelle semainier, celui qui est nommé chaque semaine pour suivre les affaires de la troupe. C'etoit le Sr. Bellecour dans ce temps-là.

diffements de société ; que la plûpart des gens du monde n'entendoient rien à ces sortes d'ouvrages ; & quant à l'illustre auteur qu'il réclamoit, que sans doute c'étoit un persifflage. Le pauvre diable insista pour obtenir une lecture, la troupe assemblée : on lui répliqua qu'il se moquoit, que la compagie ne s'assembloit pas pour de pareilles miseres. Il fallut avoir recours aux suppliques & aux bassesses ; & les entrailles du comédien s'étant émues, on lui accorda, par compassion, un jour de lecture. Le comique aréopage étoit si prévenu, que vraisemblablement il ne fit pas grande attention à ce qu'il entendoit, & la piece fut conspuée par toute l'assemblée. Le jeune homme se retira fort content de la comédie qu'il venoit de jouer. Quelque temps après M. de Voltaire adressa cette même piece aux comédiens, sous le titre qu'elle porte aujourd'hui. On la reçut avec respect : elle fut lue avec admiration, & l'on pria M. de Voltaire de continuer à être le bienfaiteur de la compagnie. Ce n'est que quelque temps après que cette anecdote s'est divulguée ; on en a beaucoup ri, & l'on s'est rappellé plus que jamais la carricature (1) plaisante, où l'on peint ce tribunal sous l'emblême d'un certain nombre de bûches en coëffures ou en perruques

8 *Janvier*. On continue *Armide* à l'opéra. Nous allons rendre compte à cette occasion de l'état actuel de ce spectacle.

La haute-contre y est dans le plus grand

(1) Dans l'académie des colporteurs.

délabrement. Pillot eſt le ſeul chanteur qu'oſe avouer l'opéra. Quel chanteur, encore, quel ſucceſſeur de Géliotte ! ſans ame, ſans figure, ſans caractere, n'ayant pour lui qu'un peu d'organe. Gélin & Larrivée nous dédommagent dans la baſſe-taille, l'un a le timbre plus ſonore, plus mâle ; l'autre plus onctueux, plus pathétique : tous deux ſont acteurs ; mais le dernier a ſans contredit plus de feu, plus de naturel, plus d'aiſance dans ſon jeu. C'eſt un homme d'un talent rare, & qui peut ſe promettre le plus grand ſuccès.

En femmes, nous comptons Mlle. Chevalier, Mlle. Arnoux & Mlle. le Mierre. La premiere jouit d'une réputation faite depuis long-temps ; & l'excellence avec laquelle elle rend le rôle d'Armide, eſt une preuve qu'elle peut encore acquérir. La ſeconde eſt, au gré des connoiſſeurs, l'actrice la plus naturelle, la plus onctueuſe, la plus tendre qui ait encore paru. Elle eſt ſortie telle des mains de la nature, & ſon début a été un triomphe. Qui ne ſeroit enchanté de la méthode, du goût, du preſtige avec lequel Mlle. le Mierre nous peint tous les objets ſenſibles de la nature ! Sa voix eſt une magie continuelle. C'eſt tour-à-tour un roſſignol qui chante, un ruiſſeau qui murmure, un zéphyr qui folâtre. Toutes trois ſont l'admiration, l'amour & les délices des partiſans du Théâtre lyrique.

La Choréographie eſt ſans contredit la partie la mieux garnie & la plus parfaite de l'opéra : Veſtris & Mlle. Lany paſſent pour les premiers danſeurs de l'Europe. Toutes les nations étrangeres, qui conteſtent le reſte, ſont d'accord ſur ceci. On a fait l'éloge le plus

complet du premier, en difant qu'il nous empêche de regretter Dupré. Il eſt des gens même, amis de la nouveauté, ſans doute, qui trouvent le premier plus fini & plus varié dans ſon jeu.

Quant à la ſeconde, perſonne des contemporains ne ſe rappelle avoir vu une danſeuſe auſſi préciſe, auſſi ſavante dans ſes mouvements. Le frere de cette derniere eſt admirable pour la pantomime. Laval & Lyonnois ſeroient des danſeurs ſublimes, ſi Veſtris n'exiſtoit pas. Tous ces illuſtres ſont doublés par huit ou dix jeunes gens, dont quelques-uns promettent infiniment.

L'opéra a fait cette année l'acquiſition de Mlle. Allard. Mlle. Lyonnois doit voir avec plaiſir renaître ſon enjouement & ſa gaieté dans cette agréable danſeuſe. Elle inſpire la joie dès qu'elle paroît, & ce ſentiment ne fait point tort à celui d'admiration qu'on lui doit. Mlle. Veſtris eſt toujours en poſſeſſion de la danſe voluptueuſe & même laſcive: c'eſt ce que lui reprocheront ſans ceſſe les défenſeurs des mœurs, & c'eſt un défaut qu'ils lui pardonneront intérieurement, tant que le phyſique aura quelque empire ſur eux. De très-jolis minois décorent délicieuſement les ballets, & les premieres danſeuſes ont l'eſpérance de ſe voir remplacer par pluſieurs du ſecond ordre.

Le cordon de St. Michel, dont M. Rebel, l'un des directeurs, vient d'être décoré l'année derniere, doit donner une grande émulation à ſes collegues, & à ceux qui lui ſuccéderont: nos plaiſirs ne peuvent que gagner à cette illuſtration.

9 *Janvier.* Les conſtitutions des Jéſuites ſe répandent imprimées nouvellement, avec une traduction. Elle a été faite ſous les yeux de M. de Fleſſelles (1), & c'eſt M. *de la Bonneterie*, agrégé en droit, qui a eu le courage de digérer cet ennuyeux travail. On ne dit rien du fond, déja ſavamment diſcuté par les premiers tribunaux. D'ailleurs, cet ouvrage ne peut intéreſſer que les enthouſiaſtes de la ſociété, ou ſes adverſaires infatigables. Le tout eſt précédé d'un avertiſſement ſuccinct, qui reçoit tout ſon luſtre de quelques corrections qu'a daigné y faire une main auguſte (2).

12 *Janvier.* On voit dans le public une lettre de M. Greſſet à M. le duc de Choiſeul, au ſujet du mémoire hiſtorique des dernieres négociations entre la cour de France & celle de Londres. Elle eſt en proſe & en vers. L'auteur paroît plus avoir eu pour but de faire ſa cour au miniſtre, que de ſoutenir ſa célébrité dans cet ouvrage. Il eſt, à tous égards, indigne de ſon auteur.

13 *Janvier.* Il eſt toujours queſtion de la réunion de l'opéra comique à la comédie italienne. Cette affaire, qui ſembleroit n'en devoir être une que dans les ruelles, fait une très-grande ſenſation à la cour : elle y cauſe des ſchiſmes. M. l'archevêque, au grand étonnement de tout Paris, eſt intervenu ſur la ſcene ; il ſollicite vivement la conſervation du

---

(1) M. de Fleſſelles, procureur-général de la commiſſion nommée par le Roi, pour examiner les conſtitutions des Jéſuites.

(2) Feu M. le Dauphin.

théâtre de la foire. Les fonds abondants que lui fournit ce ſpectacle, dont il retire le quart pour les pauvres, l'ont porté à cette étrange démarche. On craint bien qu'elle n'ait pas le ſuccès dû au zele de ce reſpectable prélat. Malgré ſes repréſentations, on croit que la réunion aura lieu. Il s'eſt tenu à ce ſujet un grand conſeil des dépêches, & il faut que cette affaire ſe termine inceſſamment. Bien des gens prétendent que la réunion ne peut que contribuer au détriment des deux ſpectacles, & que c'eſt un ſûr moyen de les faire tomber : le bon goût n'aura pas à s'en plaindre.

14 *Janvier*. On vend ſous le manteau un livre intitulé : *Manuel de l'Inquiſition*. Il ne peut que contribuer à augmenter l'horreur qu'on a de cet exécrable tribunal. Il en dévoile tout le ſyſtême & toute la forme.

16 *Janvier*. On a donné aujourd'hui, la neuvieme & derniere repréſentation de *Zulime*. Avant de finir d'en parler, traçons-en une légere eſquiſſe.

Dans cette piece, malheureuſement trop reſſemblante à *Bajazet*, l'auteur paroît avoir eu pour but de prendre les fureurs & les égarements d'un amour aveugle & effréné. Mais dans l'un, le nœud, l'intrigue, le dénouement naiſſent, ſe forment, ſe développent des flux & reflux du cœur humain. La piece de l'autre ne ſe ſoutient que par de petits incidents, des reſſorts poſtiches. Les paſſions du premier ne parlent que leur langage ; elles ont leur logique, elles agiſſent comme elles doivent, elles ſont conſéquentes dans leur inconſéquence même. Tout eſt abſurde, merveilleux, incroyable dans le ſecond. Enfin

chaque ſpectateur lit, ſent, approuve dans ſon cœur ce que diſent les héros de Racine. On ſe trouve, au contraire, totalement étranger aux ſituations que nous préſente M. de Voltaire; on n'a jamais vu ni entendu rien de pareil; on ne ſe reconnoît point dans les perſonnages qu'il met ſur la ſcene. Du reſte, une princeſſe qui s'enfuit avec un captif, qu'elle aime ſans ſavoir s'il répond à ſa paſſion, qui ne l'interroge là-deſſus que lorſqu'il eſt trop tard pour reculer, & qu'elle a parcouru le royaume avec lui; une épouſe qui joint à un amour héroïque pour ſon mari, la baſſeſſe de tromper une amante innocente; un héros, qui, après avoir conſenti à duper une jeune perſonne pour recouvrer ſa liberté, héſite à le faire lorſqu'il s'agit de ſe conſerver la vie, qui n'a le courage ni d'étouffer, ni d'avouer ſes remords; un pere imbécille, qui court à la tête d'une armée contre ſa fille & deux eſclaves fugitifs: voilà les caracteres de cette tragédie. Un château inveſti par une armée, où l'ennemi entre & d'où il ſort ſans que ceux qui y commandent le ſachent ou l'empêchent; des aſſiégés qui ont la liberté de s'enfuir ſur leurs vaiſſeaux, & qui ne le font pas; un prince qui paroît pouvoir tout, & qui n'uſe pas de ſa puiſſance, qui menace lorſqu'il eſt ſeul, & qui n'agit pas à la tête de ſes troupes. Une fille qui n'a pas la hardieſſe de ſe défendre contre ſon pere, & qui a celle de n'oſer lui ſacrifier un amant qui l'abandonne. Des menaces qui ne s'effectuent pas, de beaux projets qui ne ſe réaliſent jamais. Voilà par où la tragédie ſe prolonge pendant cinq actes. Deux coups de poignard

Arnoux à M. le comte de Lauraguais. Ce raccommodement fait moins d'honneur à la constance des deux personnages que de tort à leur bonne foi. M. Bertin avoit payé les dettes de la belle fugitive, il a marié sa sœur, il a fait des dépenses considérables, qu'on évalue à plus de 20000 écus. Pour conserver l'héroïne il eût fallu que l'amant en faveur eût remboursé à l'amant disgracié les frais immenses que lui avoit occasionnés sa nouvelle conquête, ou qu'au moins il se fût passé à cet égard des procédés dont on ne parle point. C'est avec douleur que nous sommes obligés de renvoyer Mlle. Arnoux dans la foule des femmes dont nous l'avions tirée. Nous convenons qu'elle avoit surpris mal-à-propos l'admiration des cœurs tendres & sensibles, que séduit toujours ce qui porte l'empreinte des grandes passions.

20 *Janvier*. On vante depuis quelque temps une tragédie d'*Eponine*, de M. de Chabanon. Ce jeune homme, peu connu jusqu'à présent, avoit long-temps fait l'admiration des concerts par son violon, dont il joue supérieurement. Depuis quelques années il s'est jeté dans le grec, il s'est acquis une place à l'académie des belles-lettres; il veut entrer dans la carriere du théâtre. Sa tragédie, qu'on exalte infiniment, suivant l'usage, & dont nous avons entendu la lecture, n'a rien d'extraordinaire. Son héroïne ressemble beaucoup à l'*Idamé* de l'*Orphelin de la Chine* : quant à la versification, elle nous a paru plus ampoulée que mâle & nerveuse. Nous en citerons deux vers, que l'auteur chérit avec la plus grande complaisance. L'un est :

» Votre

» Votre crime est écrit des traits de l'évidence.

L'autre, en parlant d'un scélérat intrépide :

» Et l'airain de son front lui servira d'égide.

Ce drame a eu bien de la peine à être reçu des comédiens. L'auteur, avec raison, voulut d'abord se concilier le suffrage de Mlle. Clairon. Cette actrice éloigna bien loin cette demande ; elle s'excusa sur sa santé, sur le travail dont elle étoit accablée ; elle demanda du répit, elle gémit sur son sort, *d'être toujours entre le fer & le poison* : ce ne fut qu'avec de très-grandes protections que M. de Chabanon obtint de se faire entendre. Il fut bien récompensé de ses peines & de sa constance ; il eut le plaisir de voir fondre en larmes l'héroïne du théâtre. Depuis lors elle est engouée de son rôle, & attend avec impatience le moment de se venger sur les spectateurs, des larmes que lui a arrachées un jeune homme qui chausse le cothurne pour la premiere fois.

22 *Janvier*. M. de la Bonneterie, agrégé en droit, & auteur d'une traduction du théâtre italien, fait courir dans les maisons une lettre imprimée, dans laquelle il se défend avec beaucoup d'ardeur d'avoir traduit les constitutions des jésuites. Cet ouvrage, presque nul en littérature, n'est ni assez bon pour avoir la crainte délicate d'enlever la réputation du véritable traducteur, ni assez mauvais pour que l'amour-propre se trouve gravement offensé d'une imputation semblable. Il faut qu'il y ait quelqu'animosité particuliere que nous ne pouvons deviner. C'est un différend

à vuider entre le pere véritable & le pere putatif, ou qui semble appréhender de l'être.

24 *Janvier*. M. Colardeau avoit fait, il y a quelques semaines, une piece de vers, intitulée *le Patriotisme*, à l'occasion des vaisseaux que les différents corps du royaume s'empressent d'offrir au Roi. Jusqu'à présent le ministre, toujours sage & modéré, avoit enchaîné le zele de ce poëte, en s'opposant à l'impression de son ouvrage. Les mêmes vues de prudence avoient fait sévir la police, au commencement de cette année, en brisant, en pulvérisant quantité d'ouvrages de sucrerie & d'autres matieres, où l'artiste industrieux avoit cherché à reproduire sous différentes formes les monuments de la faveur patriotique. Il paroît qu'on permettra désormais de prendre l'essor à l'enthousiasme du citoyen; le ministre a fait écrire à M. Colardeau que la cour approuvoit son ouvrage, & il est enfin imprimé. Nous y trouvons beaucoup de poésie, de zele & peu de pensées.

25 *Janvier*. On parle beaucoup du retour de M. de Voltaire en ce pays-ci : on va jusqu'à dire qu'il aura une pension considérable à la cour : ces bruits ne sont encore que très-vagues. D'après cette supposition, on a toujours fait à compte l'épigramme suivante :

Voltaire, en esprit fort, plein d'orgueil & de ruse,
Après avoir choisi le sein des protestants,
Pour éviter les sacrements,
Vient mourir à Paris, sachant qu'on les refuse.

26 *Janvier*. Il court des couplets sur les

prélats qui ont assisté à leur assemblée, convoquée par le Roi, pour connoître des constitutions des jésuites. Ces chansons sont très-satiriques : la plupart y sont traités avec le dernier mépris ; elles portent sur des anecdotes malheureusement trop vraies & trop connues ; & pour comble de douleur elles sont imprimées.

27 *Janvier. Epitaphe de l'abbé de la Coste, attribuée à M. de Voltaire.*

La Coste est mort ! Il vaque dans Toulon (1),
Par cette mort, un emploi d'importance :
Ce bénéfice exige résidence,
Et tout Paris y nomme Jean Fréron (2).

27 *Janvier. Lettre du pere Neuville, écrite à Madame de***, à Saint-Germain-en-Laye.*

MADAME,

« La nuit du préjugé est trop profonde & la » tempête trop violente : nous n'échapperons » pas à ce naufrage. Je ne sais pas ce que » l'état gagnera à la destruction de la société ; » je souhaite que la religion n'y perde rien. Il » est vrai que le suffrage des évêques a été » hautement en notre faveur (3) ; mais il ne

(1) Cet abbé avoit été envoyé aux galeres, comme tout le monde sait.

(2) Auteur de l'*Année Littéraire.*

(3) Les évêques, au nombre de 40, s'étoient assemblés chez M. le cardinal de Luynes, pour examiner l'institut des jésuites : 34 ont été d'avis de laisser l'institut tel qu'il est, en assujettissant néanmoins les jésuites aux ordinaires : les 6 autres ont estimé de les remettre dans l'état que leur avoit donné le colloque de Poissy.

» fermera pas le tombeau ouvert & creusé
» pour nous ; il ne servira que d'une épitaphe
» honorable. »

(On ne donne point cette lettre pour authentique.)

28 *Janvier*. L'abbé de la Porte ne convient pas que ses feuilles meurent d'inanition : il prétend que son association au sieur de la Place, quant au choix du Mercure, le met dans le cas de discontinuer son travail : il insinue même qu'il a l'expectative de remplacer ce journaliste (1).

M. de la Dixmerie (2), coopérateur de l'abbé de la Porte, passe aussi au Mercure pour la partie des contes, dont il a le privilege exclusif, ou du moins en chef. Le ministre (M. de Saint-Florentin) veut absolument rendre à cet ouvrage la vogue qu'il a toujours eue sans la mériter. Il a décidé, pour engager les gens de lettres à seconder ses vues, qu'il n'y auroit dorénavant de pensions (3) données sur cet ouvrage, qu'à ceux qui l'auroient enrichi de leurs productions.

Il est aussi question de faire servir l'ouvrage de l'abbé de la Porte comme de satellite au Mercure, c'est-à-dire, de le donner en forme de supplément, & aux mêmes souscripteurs.

(1) M. de la Place est malade depuis long-temps, & pourroit ne pas vivre beaucoup.

(2) M. de la Dixmerie a fait quelques romans & quelques pieces de vers.

(3) Le Mercure rend environ 60000 livres : il y a 16000 livres de frais, & 28000 de pensions ; ensuite les non-valeurs, sommes arriérées, recouvrements à faire, &c.

Il ne paroîtroit que sous permission tacite, il serviroit de correctif à l'autre, il tempéreroit sa fadeur, & du tout il se formeroit un aigre-doux qu'on croit capable de réveiller le goût du lecteur.

29 *Janvier*. La piece d'*Eponine* fait un bruit du diable, & l'on prétend qu'elle va être jouée par ordre du Roi. M. de Richelieu, gentilhomme de la chambre, ayant su que plusieurs grands arrêtoient cette tragédie pour en favoriser d'autres, s'est piqué au jeu, & est allé trouver le Roi, en lui demandant des ordres précis pour prévenir ce chisme entre les gentilshommes de la chambre. Le monarque s'est prêté avec bonté aux vues de M. le duc de Richelieu.

30 *Janvier*. Il est bon de rendre compte aussi de l'état actuel de la comédie françoise. Nous partirons à l'avenir de ce point, comme d'un thermometre sûr, pour apprécier l'amélioration ou le dépérissement de ce spectacle.

Mlle. Clairon en est toujours l'héroïne. Elle n'est point annoncée, qu'il n'y ait chambrée complete. Dès qu'elle paroît, elle est applaudie à tout rompre. Ses enthousiastes n'ont jamais vu & ne verront jamais rien de pareil : c'est l'ouvrage le plus fini de l'art.... Mais c'est de l'art, disent quelques critiques. Ils se rappellent qu'elle a long-temps été mauvaise, qu'elle a lutté six ans contre le public, que son organe bruyant assourdissoit les oreilles, sans émouvoir le cœur. A force de tâter, elle s'est enfin fait un jeu à elle, les glapissements de sa voix sont devenus les accents de la passion, son enflure s'est élevée

la nature ne vous eût rien accordé. Quel feu dans votre dialogue ! Quelle expreſſion dans votre ſcene muette ! Quelle force comique dans le moindre de vos geſtes ! Quel aveugle préjugé vous refuſe dans la ſociété (1) un eſprit qui pétille dans vos yeux, qui brille ſur toute votre phyſionomie ! Si l'on vouloit perſonnifier cette intelligence humaine, on ne pourroit lui donner une figure mieux aſſortie que la vôtre. Continuez à faire les délices & l'admiration de la ſcene françoiſe. Que ſur votre modele puiſſent ſe former des actrices dignes de vous remplacer ! eſpoir d'autant moins fondé, que plus elles auront de ſagacité pour ſaiſir la fineſſe de votre jeu, plus elles ſe ſentiront hors d'état de vous atteindre.

Quant aux dix autres actrices (dont quatre penſionnaires, à l'eſſai), qui compoſent la troupe femelle de cette comédie, nous ne les tirerons point de la foule, qu'elles ne ſe ſoient diſtinguées par leurs talents. Quelques-unes donnent des eſpérances, d'autres ont une figure à laquelle nous rendons hommage dès à préſent.

De quinze acteurs que compte la comédie, (dont deux à l'eſſai), s'il n'en eſt peut-être aucun auſſi tranſcendant que les quatre femmes que nous venons de nommer, il en eſt peu qui n'aient du moins un mérite particulier. Le jeune Molé attrape le ton ſémillant d'un marquis éphémere. L'emphaſe de Paulin, dans ſes rôles de tyran, ne meſſied

(1) On prétend que Mlle. Dangeville eſt buſe en converſation.

pas. D'ailleurs, il excelle à faire le payſan. Un récit plein de feu ou de pathétique eſt très-bien rendu par Dubois. Bonneval joue le ſot à merveille ; Dangeville le niais ; Armand a toute l'effronterie, toute la ſcélérateſſe des valets de l'ancienne comédie : ſes allures, ſon ton, ſon viſage ne conviennent point à la fineſſe, à la décence de ceux de la nouvelle. Les acteurs que le public diſtingue, ſont Grandval, Bellecour, le Kain, Préville & Brizard.

Grandval & Bellecour courent la même carriere dans les deux genres. Le premier a plus d'importance, plus de morgue, plus de faſte ; l'autre a plus de naturel, plus d'aiſance, plus de fatuité : les rôles d'ironie, de dédain, de mépris, conviennent mieux au premier ; ceux d'entrailles, d'onction, de pathétique, mieux au ſecond : celui-là nous paroît fait davantage pour le comique, où il eſt permis de changer, d'enchérir ſur le pinceau de l'auteur : celui-ci eſt mieux dans le tragique, où il faut ſouvent rapprocher de la nature un rôle giganteſque que le poëte en a trop écarté. Grandval eſt plus conſommé ; nous eſpérons que Bellecour ſera quelque jour plus fini. Tous deux ſont hommes à bonnes fortunes (1), & puiſent dans le commerce des femmes cet air de triomphe

(1) On raconte qu'une femme de très-grande conſidération s'étant engouée de Grandval, l'envoya chercher, l'admit dans un tête-à-tête ménagé exprès, & filant peu-à-peu ſa défaite, lui dit, en regardant des portraits de famille qui ornoient l'appartement : « Ah ! Grandval, que diroient ces héros, s'ils me

& d'impudence qui va si bien aux héros de théâtre.

Il falloit que le Kain fût acteur né, puisque M. de Voltaire l'a jugé tel (1), malgré son organe ingrat & sa figure ignoble. Le public est fort partagé sur ce comédien : les uns le regardent comme sublime, d'autres comme détestable. C'est qu'il y a de grandes beautés dans son jeu, & de grands défauts. Les premieres empêchent ses partisans de voir les autres, & ceux-ci font disparoître celles-là aux yeux de ses contempteurs. L'art quelquefois le fait aller au-delà de la nature ; il reste quelquefois en-deçà de la nature pour ne pas donner assez à l'art. Assemblage étonnant de grandeur & de bassesse, de sublime & d'enflure ! on doit, ou l'admirer à l'excès, ou le dégrader souverainement.

Préville est admirable pour la pantomime : il est acteur jusqu'au bout des doigts ; ses moindres gestes font épigramme ; il charge avec tout l'esprit possible, c'est le callot du théâtre. Aussi inimitable que Mlle. Dangeville, il n'est pas aussi étendu dans son genre : sa figure ne comporte point certains rôles, où il faut jouer la dignité, à laquelle l'actrice atteint quand elle veut. Rien de si agréable

---

» voyoient entre vos bras ? ..... Ils diroient, ré» pondit l'impudent vainqueur, ils diroient que vous » êtes une putain. »

(1) C'est M. de Voltaire qui a produit le Kain à la comédie, après l'avoir fait jouer long-temps chez lui ses différentes pieces ; & en général, il faut convenir que ce sont celles que le Kain joue le mieux.

que de les voir en présence l'un de l'autre ; ils sont faits pour dérider les fronts les plus graves, pour évertuer les plus stupides, pour rendre l'esprit palpable aux plus sots.

Brizard est le dernier dont nous ayons à parler. Il a la majesté des rois, le sublime des pontifes, la tendresse ou la sévérité des peres. C'est un très-grand acteur, qui joint la force au pathétique, la chaleur au sentiment : il est généralement admiré. Nous ne voyons personne qui lui refuse son suffrage ; & son jeu n'a encore essuyé aucune critique.

D'après ce détail, il est aisé de juger que le théâtre de la comédie françoise a les acteurs les plus parfaits de l'Europe. Quoiqu'en disent les censeurs, qui n'admirent jamais le présent, nous croyons fort que la génération comique actuelle vaut la génération passée, que les Barons & les Montménils sont remplacés, & que les Roscius antiques ne dédaigneroient pas d'applaudir aux Roscius modernes.

31 *Janvier*. Enfin, après plusieurs conseils des dépêches, il est décidé que l'opéra-comique est supprimé ; que le fonds des pieces appartiendra à la comédie italienne, & que ce genre de spectacle sera subordonné, comme les deux comédies, à l'inspection des gentilshommes de la chambre. Il est question de plusieurs arrangements ultérieurs, dont nous parlerons quand ils seront tirés au clair.

31 *Janvier*. M. de Voltaire a écrit à M. l'abbé d'Olivet, que c'est mal-à-propos qu'on faisoit courir le bruit de son retour à Paris ; qu'il étoit content comme un roi sur son lac.

Il se défend aussi d'être l'auteur de *l'Ecueil du Sage*. Il l'attribue à un académicien [M. Picardin] de Dijon. Il trouve pourtant de l'intérêt dans cette piece, & ce grand homme continue à persifler le public suivant sa coutume.

1 *Février* 1762. Vers de M. de Voltaire à M. Blin de Saint-Maur, qui lui avoit envoyé un exemplaire de son héroïne de *Gabrielle d'Estrées à Henri IV*.

Mon amour-propre est vivement flatté
De votre écrit ; mon goût l'est davantage :
On n'a jamais, par un plus doux langage,
Avec plus d'art, blessé la vérité.

Pour Gabrielle, en son apoplexie,
D'autres disent qu'elle parle long-temps :
Mais ses discours sont si vrais, si touchants,
Elle aime tant, qu'on la croiroit guérie.

Tout lecteur sage, avec plaisir verra,
Qu'en expirant, la belle Gabrielle
Ne pense point que Dieu la damnera,
Pour trop aimer un amant digne d'elle.

Avoir du goût pour le roi très-chrétien,
C'est œuvre pie, on n'y peut rien reprendre :
Le paradis est fait pour un cœur tendre,
Et les damnés sont ceux qui n'aiment rien.

1 *Février*. Les comédiens italiens ont donné aujourd'hui, pour la premiere fois, *les Bossus rivaux*, parodie nouvelle, imitée d'une piece de M. Goldoni, qui porte le même nom, à laquelle on a ajouté quelques avis. Cette

drogue n'a point eu de ſuccès ; elle eſt de M. Riccoboni.

3 *Février*. Jamais les Italiens ne s'étoient vus aſſiéger par une foule pareille à celle d'aujourd'hui. C'étoit une fureur dont il n'y a pas d'exemp'e : des flots de curieux ſe ſuccédoient ſans interruption, & débordoient dans toutes les rues voiſines : l'ouverture de l'opéra comique ſur leur théâtre, attiroit ce concours prodigieux. Tout étoit loué depuis pluſieurs jours juſqu'au paradis. On a commencé par *la Nouvelle troupe*, comédie de Favart, à la fin de laquelle on a ménagé une ſcene qui a amené la réunion des deux ſpectacles, & un acteur y a harangué le public à ce ſujet, & lui a demandé ſes bontés. *Blaiſe le ſavetier* a ſuivi, & l'on a fini par *On ne s'aviſe jamais de tout*. Le premier, (paroles de Sédaine, muſique de Monſigny) n'a pas ſemblé ſi déplacé. Le jeu des acteurs occupe mieux le vuide du lieu ; mais cette gentilleſſe n'a pas fait le même plaiſir qu'à l'ordinaire. On ſent facilement qu'il faut d'autres organes & d'autres acteurs pour un local auſſi différent. L'orcheſtre même s'eſt trouvé avoir dégénéré. Enfin, l'on augure mal de cette jonction.

4 *Février*. On a repris aujourd'hui *Zaïs* à l'opéra (paroles de Cahuſac, muſique de Rameau) ; jamais on n'a vu ſpectacle ſi abandonné. Les premieres loges étoient abſolument nues, les ſecondes très-peu garnies, ſur-tout en femmes ; le reſte à l'avenant. La foule s'eſt encore portée vers les Italiens, & à la honte de notre nation, on continue à

remarquer combien les treteaux l'emportent fur la majefté de la fcene.

Gardel a remplacé Veftris. Ce jeune danfeur acquiert de jour en jour : il court la même carriere que le dernier ; & quoique bien loin encore, on remarque qu'il s'élance de plus en plus & cherche à l'attraper.

4 *Février*. L'abbé Yvon, qui paffoit pour avoir contribué en grande partie à la thefe de l'abbé de Prades (1), & qui avoit été comme enveloppé dans fa difgrace, après dix ans d'exil, reparoît enfin à Paris. Tous les matérialiftes applaudiffent au retour de cet illuftre apôtre.

5 *Février*. Le *Journal Encyclopédique*, peut-être auffi partial que les autres ouvrages de cette nature, mais au moins plus plein & plus intéreffant, outre fon chef ordinaire, (M. Rouffeau de Touloufe) vient d'acquérir pour conducteur à Paris, M. l'abbé Méhégan. Cet Irlandois, auteur de quelques opufcules romanefques, eft fur-tout connu pour avoir rompu une lance contre l'auteur de l'*Année Littéraire* (2). Puiffe une belle ambition l'engager à rendre fon journal capable d'écrafer les feuilles de fon adverfaire !

---

(1) M. l'abbé de Prades avoit foutenu en Sorbonne, en 1751, fans réclamation, une thefe où le matérialifme fe découvroit de toutes parts. Enfin toutes les puiffances féculiere & eccléfiaftique s'éleverent contre ces impiétés, & il fut flétri par arrêt du parlement.

(2) Dans un pamphlet intitulé : *Lettre à M. de*** fur l'Année Littéraire, & en particulier fur la feuille du 11 mai 1755.*

7 *Février*. La réunion de l'opéra comique aux Italiens, ne paroît encore que provisoire jusqu'à Pâque, pour s'assurer du suffrage du public. En conséquence, cinq seulement, dont deux femmes du premier, ont été pris à l'essai : on ne s'accoutume point à ce mêlange. Les Italiens s'immiscent avec les naturels. Les premiers cherchent en vain à se parer de la gaieté naïve des seconds, & ceux-ci, enflés de leur nouvelle dignité de comédiens du Roi, mettent dans leur jeu une importance qui gâte tout.

8 *Février*. Le *Censeur hebdomadaire* de monsieur Daguin, commencé en 1760, se continue cette année ; mais son abondance est tarie de moitié. Ces feuilles ne seront plus que de 24 pages in-8°. Ce journaliste n'est ni profond ni plaisant. Comme c'est celui qui se reproduit le plus souvent, il est à même de se saisir de ce qui paroît, & d'en orner son ouvrage. C'est un auteur précaire, qui ne se soutient absolument que par le travail des autres.

9 *Février*. M. Falconet, médecin consultant du Roi, des facultés de Paris & de Montpellier, de l'académie royale des inscriptions & belles-lettres, l'un des plus savants hommes de l'Europe, est mort hier après-midi d'une rétention d'urine. Il avoit 91 ans. Il est plus cité comme éditeur, traducteur, & sur-tout compilateur, que comme auteur.

Il avoit toute sa vie ramassé les anecdotes qu'il avoit apprises ; il les mettoit sur des cartes, & sa compilation se montoit à plus de 150000 notes de cette espece. Il a légué

cette curieuſe partie de ſon cabinet à M. de Sainte-Palaye, ſon confrere de l'académie des belles-lettres.

On évalue la bibliotheque de M. Falconet à près de 40000 volumes. Il avoit légué depuis long-temps au Roi les livres rares & autres qui ne ſont point à la bibliotheque de S. M. Le nombre s'en monte à pluſieurs milliers. Il s'en étoit conſervé l'uſufruit; & le Roi, en reconnoiſſance, lui avoit fait une penſion de 1200 liv. reverſible ſur la tête de ſa ſœur, qui vit encore.

11 *Février.* Trois pieces, que les comédiens n'ont pas voulu recevoir, paroiſſent imprimées, & les auteurs font juger le public.

La premiere eſt de M. le comte de Lauraguais : c'eſt *Clitemneſtre.* Il eſt certain que pluſieurs tragédies ont été jouées, & ont eu un ſuccès paſſager, quoique fort inférieures à celle-là. Le reproche dont l'auteur ne peut ſe défendre, c'eſt d'avoir oſé lutter contre M. de Crébillon & contre M. de Voltaire, ſans avoir fait mieux. Il a fait tout ce qu'il a pu auprès des comédiens pour les ſéduire : il s'étoit engagé à fournir les habillements, & à ſubvenir aux frais. Ils n'ont pas cru pouvoir manquer à ce point aux deux peres exiſtants de leur théâtre.

La ſeconde eſt un *Alexandre*, de M. le chevalier de Fénelon. Il paroît que tout le monde paſſe aſſez condamnation ſur celle-là.

La troiſieme eſt *Dom Carlos*, de M. le marquis de Ximenès. Le même ſujet a été traité par Campiſtron, ſous un nom différent (d'Andronic) ſuivant Freron. La premiere n'aura jamais l'air que d'une copie de la ſeconde. Il

trouve que l'auteur frappe bien un vers. On a long-temps cru que M. de Voltaire retouchoit les ouvrages de M. de Ximenès.

15 *Février*. On a fait une épigramme ſur *Zulime*, qu'on attribue à M. le comte de Turpin ; la voici :

Du temps qui détruit tout, Voltaire eſt la victime :
Souvenez-vous de lui, mais oubliez *Zulime*.

13 *Février*. On a joué depuis quelques jours à Bagnolet, *le Berceau*, conte de la Fontaine, ajuſté au théâtre par M. Collé. Il y avoit trois lits ſur le théâtre, ce qui a donné lieu à des plaiſanteries. On a trouvé la piece froide, & quelqu'un diſoit au duc d'Orléans : *Monſeigneur, il faudroit baſſiner ces lits-là.*

14 *Février*. Nous avons penſé perdre ces jours-ci M. de Crébillon (1), qui eſt fort vieux. Il s'en eſt heureuſement tiré : il a reçu ſes ſacrements ; & peu de temps après le viatique, il a mangé des huitres.

15 *Février*. On fait à M. de Marmontel le même honneur qu'à la Fontaine. On regarde ſes contes comme une mine féconde, dont on cherche à s'approprier les richeſſes. On vient de mettre en comédie *Annette & Lubin*. Cette piece en un acte & en vers, mêlée d'ariettes, de vaudevilles, de divertiſſements, a été reçue ſur le théâtre italien avec les plus grands applaudiſſements. C'eſt une bagatelle

---

(1) On rapporte qu'un jour étant allé chez le Roi, S. M. le reçut avec bonté ; & dans le courant de la converſation : *vous êtes vieux*, lui dit le Roi, *vous avez plus de quatre-vingts ans.* — *Non*, *Sire*, lui répondit-il, *c'eſt mon extrait baptiſtere qui les a.*

Au milieu de la joue,
Aux descendants de *Cadenet* (1),
Tombe-t-il dans la boue !
S'en venger, c'est courir hasard,
Et pardonner, bassesse;
L'église lui sert de rempart,
Pour soutenir noblesse.

Beaumont (2), par Grisel (3) inspiré,
Laquais (4), prêtre hypocrite,
A l'aveuglement condamné,
De rien ne voit la suite :
Cependant il a fort bien su
Que l'affreux régicide,
Par les Ignaciens conçu,
Fit Damien (5) parricide.

Or, de ces faits, nos chers amis,
Quelle est la conséquence !
Dira-t-on qu'avec ces maudits,
Il est d'intelligence !

---

(1) Voyez l'histoire de la mere & du fils, par Mezerai, où est toute l'origine de la maison de Luynes.

(2) L'archevêque de Paris.

(3) Grand pénitencier, l'ame damnée de M. l'archevêque & son confesseur.

(4) On prétend que M. Grisel a été laquais : c'est un fou dont on cite mille traits extravagants, entr'autres celui de Mlle. Huno, maîtresse de M. de la Valiere. On l'accuse d'avoir volé 50000 liv. à la succession de M. de Tourni, intendant de Bordeaux, dont il étoit directeur.

(5) L'exécrable assassin du Roi.

Non cherchant l'abſolution,
Cette troupe perfide
Vint le ſoir même à Charenton,
Pour laver l'homicide.

Cambrai (1), ce prêtre mépriſé,
La honte de l'égliſe,
Par ſes confreres appellé,
Comble encore leur ſottiſe :
Aux pieds de ſa vieille beauté,
Cherchant ce qu'il doit dire,
Il immole la vérité
A l'amoureux délire.

Nicolaï (2), ſot, plat & long,
Vendu, comme ſon frere (3),
Au feu cardinal du Perron,
Veut renvoyer l'affaire ;
Et de la place qu'il remplit
Oubliant la décence,
Inſulte, fier de ſon crédit,
Et Soiſſons (4) & la France.

---

(1) L'archevêque de Cambrai, amant de madame la comteſſe de Liſmore.

(2) L'évêque de Verdun, qui porte toujours des cheveux plats & longs.

(3) Le premier préſident de la chambre des comptes, qu'on dit vendu à la cour.

(4) M. de Soiſſons ayant répondu à M. de Verdun, qui citoit continuellement la cardinal du Perron en faveur des jéſuites, que c'étoit un fripon à ne point citer, celui-ci répliqua à M. de Fitz-James, que c'étoit lui qui en étoit un.

Sans respect pour sa dignité,
Orléans (1) se rétracte (2),
Chacun sait que sa parenté
Ne fut jamais intacte;
Il corrompt jusqu'à son cousin,
On passe la cousine (3);
Mais la feuille qu'il tient en main (4),
Vaut bien la loi divine.

Le reste, un amas d'ignorans,
De l'église la lie,
Bas valets, lâches courtisans
De cette secte impie,
Craignant le fer & le poison,
Tous ces prêtres coupables,
Laissent leur prince à l'abandon
De ces gens détestables.
(5) . . . . ;

S'étonnera-t-on que Ricci (6),
Ce monstre sanguinaire,

---

(1) M. de Jarente.

(2) Etant évêque de Digne, il avoit été contre les jésuites.

(3) Mademoiselle de Jarente, qui demeure chez son oncle.

(4) Il a la feuille des bénéfices.

(5) On a retranché ici quelques couplets qui ne signifient pas grand'chose.

(6) Le général des jésuites.

Défende (1) à sa cohorte ici
D'être à ses voeux contraire!
Quand il signeroit mille fois,
C'est un nouveau parjure :
Ce barbare ne suit de loix
Que contre la nature.

Vengez-vous, grand prince, il est temps!
Chassez la race impie :
Vengez Lisbonne, Henri le Grand,
L'Amérique & l'Asie :
Quiconque oseroit des Césars
Insulter la puissance,
Doit être puni sans égards ;
C'est le vœu de la France.

18 *Février.* L'académie royale de musique a retiré *Zaïs* hier, & a remis des fragments, composés de l'acte du bal des *Fêtes Vénitiennes*, de celui de *Pygmalion*, & de celui de *l'Amour & de Psyché.*

L'opéra se retourne en tout sens pour ramener la foule : l'enjouement du public paroît tout décidé en faveur des Italiens ; il faut le laisser se blaser sur ce spectacle.

Dans le premier acte, Mlle. le Miere fait le rôle du maître de musique, avec un enjouement, une vérité, un goût qui ravissent. Le second ne sert qu'à faire regretter Géliotte ; Muguet ne peut en rien représenter Pygma-

(1) Le général n'a voulu entendre à aucune réforme concernant sa *société ;* il a répondu au Roi qui lui proposoit la réforme de son ordre : *sint ut sunt, aut non sint !*

lion : c'eſt un acteur maigre, qui n'a pas la moindre figure ; il a l'air d'une marionnette. D'ailleurs on a fort mal-à-propos fait jouer Mlle. Allard, qui n'eſt point du tout faite pour chanter, non plus que pour le genre de danſe qu'exige le rôle de la ſtatue animée. On ne peut exprimer les acclamations du public à la vue de Mlle. Arnoux, qui n'avoit point paru depuis long-temps. Elle eſt en poſſeſſion de nous reproduire Pſyché, & d'inſpirer l'amour à tous les cœurs de ceux qui la voient dans cette tragédie.

19 *Février*. M. l'abbé Morellet, docteur de Sorbonne, & l'un des coopérateurs de l'encyclopédie, s'avoue l'auteur du *Manuel de l'Inquiſition*. Il étoit déja connu par la *Viſion du ſieur Paliſſot*, pamphlet très-ſatirique (1), qui lui avoit fait faire quelque ſéjour à la Baſtille.

20 *Février*. Il s'eſt paſſé hier un événement à la comédie françoiſe, qui doit faire à jamais époque dans l'hiſtoire du théâtre.

On jouoit *Tancrede* : Mlle. Clairon faiſoit *Aménaïde*. Quand elle en fut à ces vers :

« On dépouille Tancrede, on l'exile, on l'outrage....
» C'eſt le ſort d'un héros d'être perſécuté.....
» Tout ſon parti ſe tait : qui ſera ſon appui !
» Sa gloire ! . . . .
» Un héros qu'on opprime attendrit tous les cœurs......

(1) Des femmes de la plus haute conſidération y étoient tournées en ridicule.

l'actrice

l'actrice ſublime donna des inflexions de voix ſi nobles & ſi pénétrantes, que tous les ſpectateurs, pleins de l'événement du jour (1), ſentirent là-propos. Le nom de Broglio vola de boucbe en bouche, & le ſpectacle fut interrompu à pluſieurs repriſes par des applaudiſſements qui ſe renouvelloient ſans ceſſe.

22 *Février*. Le livre de *la Nature* ne mérite pas la même célébrité éphémere qu'il a eue; c'eſt une nouvelle pierre ajoutée à l'édifice du matérialiſme, façonnée à peu près comme les autres. Les quatre propoſitions cardinales de l'auteur ſont: 1. Il y a un équilibre néceſſaire de biens & de maux dans la nature. 2. La génération uniforme des êtres. 3. L'inſtinct moral. 4. Le phyſique des eſprits. Il convient qu'il n'a point inventé ces différents ſyſtêmes, mais il prétend aller plus loin que les autres, & en déduire des conſéquences neuves. On ſent qu'elles ne peuvent être à l'avantage ni de la morale, ni de l'humanité. Ce livre eſt trop ſcientifiquement écrit pour amuſer les gens ſuperficiels, & il ne l'eſt pas aſſez agréablement pour attacher les ſavants, auxquels il n'aprendra rien. Le mal qu'il fera, ſera donc très-peu de choſe, puiſque peu de gens le liront. On l'attribue à un M. Robinet de Châteaugiron.

24 *Février*. On parle beaucoup du réquiſitoire de M. le procureur général [la Chalotais] du parlement de Bretagne, contre les jéſuites. Nous n'en ferons mention qu'en ce qui concerne notre objet. Ce ſavant magiſtrat

(1) M. le maréchal de Broglio à reçu hier une lettre de cachet, qui l'exile dans ſes terres.

prétend que l'éducation donnée par les jésuites n'est point si précieuse. Il propose, en conséquence, de faire un nouveau plan d'études... Il est certain que ce moment-ci est une crise heureuse dans les lettres, dont il faudroit profiter pour chasser enfin l'ignorance & la superstition de leurs derniers repaires, pour substituer l'esprit philosophique à l'esprit pédantesque qui regne encore dans les colleges, & pour apprendre à la jeunesse des choses qu'elle doive & qu'elle puisse retenir.

26 *Février*. Nous avons sous les yeux une lettre de M. de Voltaire [à M. l'abbé de Launay], dans laquelle il nous apprend que son commentaire sur Corneille doit l'occuper encore deux ans; qu'alors il en aura 69, & qu'il est trop vieux, trop ami du calme & du silence, pour desirer son retour à Paris. Il signe, *de Voltaire, gentilhomme ordinaire du Roi.*

26 *Février*. La reprise d'*Armide* s'est faite aujourd'hui sans le moindre tumulte. La fureur du public pour ce bel opéra s'est passée comme un enchantement.... On trouve plus de musique dans le plus petit opéra-comique.

28 *Février*. Les comédiens ont reçu des défenses de jouer *Tancrede*, jusqu'à nouvel ordre, en conséquence de ce qui s'est passé le samedi 9.

28 *Février*. Aujourd'hui que la comédie italienne est à son plus haut degré de faveur & d'illustration, il est essentiel d'établir la position actuelle de ce spectacle.

On y compte 15 acteurs [dont 3 provenant de l'opéra-comique & deux à la pension], & 13 actrices [dont 4 à la pension & deux

provenant de l'opéra-comique]. Dans cette multitude, à peine trouvons-nous quelques personnages qui méritent qu'on en parle.

Carlin passe pour être un très-grand arlequin : il est fait pour dérider les fronts nébuleux ; on lui trouve de la fécondité, beaucoup de variété dans ses lazzis, une souplesse étonnante dans son jeu ; il provoque, malgré qu'on en ait, la grosse gaieté ; mais c'est un arlequin. De Hesse est acteur, valet du premier ordre ; il entend d'ailleurs à merveille la choréographie. Nous trouvons dans Rochard un chanteur agréable ; il a de la propreté, du goût ; il joue quelques rôles passablement. La Ruette répare à force d'art la nature la plus ingrate ; c'est un musicien consommé. On desireroit entendre encore Clairval sur le théâtre de l'opéra comique ; son filet de voix se perd sur celui des Italiens : on en voit assez pour regretter qu'il n'en puisse pas faire entendre davantage. Le robuste Audinot rend au naturel la grossiéreté des mœurs du peuple. Tous ces talents divers sont éclipsés par celui de Cailleau ; c'est un comédien qui a toutes les qualités, à la noblesse près : sa voix embrasse tous les genres ; elle se monte à tous les tons ; elle vaut un orchestre entier : il est principalement fait pour la parodie.

Madame Favart a été long-temps l'héroïne des Italiens, apparemment parce qu'elle n'étoit point surpassée par d'autres. En général, elle est médiocre, elle a la voix maigre, manque de noblesse, & substitue la finesse à la naïveté, les grimaces à l'enjouement, enfin l'art à la nature. On a beaucoup applaudi au début de Mlle. Piccinelli. C'est une cantatrice

du premier ordre : elle n'a pourtant pas dans le gosier cette flexibilité qu'exige l'italien pour être chanté dans sa premiere perfection. Du reste, elle n'est propre en rien au théâtre. Mlle. Villette, transfuge de l'opéra, a été mieux accueillie à ce spectacle. Son volume de voix, trop médiocre pour le premier théâtre, a mieux rempli celui des Italiens : elle a un air niais, qui s'adapte à certains rôles ; mais elle n'est rien moins qu'actrice, elle n'a ni chaleur ni sentiment. On devroit s'applaudir de l'acquisition de Mlle. Neissel, si sa voix voilée suffisoit au lieu où elle chante. Elle a des graces, du naturel, du goût, du sentiment ; mais ses sons trop affoiblis quand ils parviennent à l'oreille, ne produisent plus qu'une demi-sensation.

Tous ces talents, dont aucun n'est parfait, se rapprochent beaucoup plus du médiocre, & la fureur avec laquelle on court à ce spectacle, ne pourra jamais faire honneur au siecle. Les partisans du bon goût esperent tout du temps & de l'inconstance des Parisiens.

1 *Mars* 1762. M. Collé a mis encore en opéra comique le conte de la Fontaine, *à femme avare, galant escroc*. Cette plaisanterie a été jouée chez M. le duc d'Orléans, à Bagnolet. Dans ces ouvrages de société on se permet bien des gravelures, toujours sûres de réussir en pareil cas, mais qui rendent une piece hors d'état d'être présentée au public.

2 *Mars. Mes dix-neufs ans, ouvrage de mon cœur*. Tel est le titre d'un recueil assez gros d'opuscules en tous genres, en vers & en prose. M. Durosoy est le nouveau candidat qui se met sur les rangs. Il annonce qu'il a

déja une tragédie toute prête. Nous remarquons dans cet auteur un ton décidé, qui est ordinairement l'indice des talents médiocres: il tranche sans difficulté sur les plus grands hommes.

3 *Mars. Julie, ou le Triomphe de l'Amitié*, comédie en trois actes & en prose. Cette piece a été jouée aujourd'hui pour la premiere & derniere fois.

La scene est dans une espece d'hôtellerie, où logent différents personnages, entr'autres un jeune étourdi, qui a enlevé une demoiselle, & l'a épousée. Ils sont dans la derniere misere : l'hôtesse veut les renvoyer; un ami du mari a la générosité de payer leurs dettes, & de pourvoir à leurs besoins. Pour ménager leur amour-propre, il use de détours qui font naître & fomentent la jalousie de son ami; une explication auroit bientôt éclairci le tout, mais la piece finiroit trop tôt. Des incidents, des personnages postiches prolongent le dénouement : à la fin tout s'éclaircit, & le mari reconnoît l'innocence & la grandeur d'ame de son bienfaiteur.

Cette piece est de M. Marin, auteur d'une *histoire de Saladin*, de différentes autres brochures, & successeur de Crébillon à la censure de la police.

4 *Mars*. M. de Marmontel a mis aussi *Annette & Lubin* en opéra comique; M. de la Borde a fait la musique. On prétend que cet ouvrage ne peut se présenter sur la scene. *Annette* y paroît grosse à pleine ceinture, & il y a un interrogatoire du bailli des plus gras. On assure qu'il sera joué à Choisy.

5 *Mars*. Il se vend sous le manteau une bro-

chure intitulée : *le Colporteur*. On l'attribue à M. Chevrier. Elle n'a d'autre mérite que son incognito, & quelques anecdotes scandaleuses sur différents littérateurs.

6 *Mars*. *Armide* ne peut absolument tenir devant l'opéra comique ; il est désert. Cet opéra eut 33 représentations à sa premiere reprise : elles ont rendu 107000 livres.

7 *Mars*. *Le Sermon du Rabin Akib* de M. de Voltaire, qui étoit peu répandu, s'étant divulgué beaucoup au moyen d'une impression faite en ce pays, la police fait les recherches les plus séveres sur ce pamphlet ; ce qui lui donne une vogue qu'il n'avoit pas eue.

8 *Mars*. Le sort de l'opéra comique est enfin fixé. Il est incorporé avec la comédie italienne. L'engouement du public, joint à celui de la cour, a fait décider que ce spectacle auroit lieu toute l'année. On prétend que l'étiquette a beaucoup contribué à la réunion ; il n'eût pas été décent de faire jouer devant la famille royale des histrions qui n'auroient pas été revêtus du titre de *comédiens du roi*.

9 *Mars*. La comédie italienne, en conséquence de sa réunion avec l'opéra comique, a le privilege exclusif de jouer la semaine de la passion : elle se transportera alors sur le théâtre de la foire. Ce changement de scene redoublera la fureur du public. Tout est déja loué pour tous les jours, jusqu'aux troisiemes loges.

10 *Mars*. M. de Voltaire ne laisse passer aucune occasion de s'égayer en amusant le public. Il paroît une plaisanterie qu'on lui attribue à l'occasion de l'expulsion des jésuites, dont il est tant question aujourd'hui. Cette piece

est intitulée *la Balance égale*. Il y expôse le pour & le contre. Le tout est assaisonné des sarcasmes qu'il sait si bien manier.

13 *Mars*. Quoique l'anecdote que nous allons rapporter soit ancienne, comme elle n'est pas connue & qu'elle intéresse tous les partisans de M. de Voltaire, nous allons la consigner ici.

Un témoin occulaire [l'abbé Besson] nous rapporte que M. de Voltaire, dans la quinzaine de pâques derniere, se crut obligé d'édifier les nombreux vassaux dont il est seigneur, & sur-tout Mlle. Corneille dont il forme si parfaitement le cœur & l'esprit. En conséquence, ce grand homme fait venir un capucin, se confesse humblement à ses genoux, fait entre ses mains une espece d'abjuration, communie ensuite, & fait donner six francs au vilain.

15 *Mars*. Il se répand une parodie d'une ariette du *Maréchal*, opéra comique, sur M. le maréchal prince de Soubise :

Je suis un pauvre maréchal,
Et je redeviens général
Depuis que Broglio en son village
Est renvoyé par Pompadour :
Mais si j'abandonne la cour,
J'y reviendrai, selon l'usage,
Tôt, tôt, tôt, battez chaud,
Tôt, tôt, tôt, bon courage,
Y faire admirer mon ouvrage.

16 *Mars*. Nous apprenons que M. de Marmontel travaille à une *Poëtique*. Nous espérons qu'il nous donnera de meilleurs préceptes en théorie qu'en action.

16 *Mars. Le Trésor du Parnasse, ou le plus joli des Recueils.* MM. de Bernard, de Bernis, Colardeau, Dorat, des Mahis, Feutry, de Laurès, le Mierre, Marmontel, de Moncrif, Pesselier, Robbé, de St. Lambert, Sédaine, Thomas, de Voltaire, figurent tour-à-tour dans ce recueil. On y voit des choses qu'on trouve par-tout, & l'on y remarque des odes sacrées à côté des poésies d'une galanterie des plus libres.

17 *Mars.* On a joué aujourd'hui à l'opéra, *Dardanus*, [musique de Rameau, paroles de la Bruyere.] pour la capitation des acteurs. Ce jour-là n'a point rendu comme à l'ordinaire, on n'a fait qu'environ 1000 écus.

18 *Mars.* M. le chevalier de Laurès, ce poëte lauréat, couronné plusieurs fois par l'académie françoise, donne au public une ode intitulée *la Navigation.* Elle tire tout son mérite du zele patriotique. C'est un médiocre ouvrage, comme tous ceux de ce poëte.

19 *Mars.* On est surpris de ne voir pas paroître l'*Eponine* de M. Chabanon, tant vantée, & qui devoit se jouer par autorité. Nous apprenons que les clameurs des opprimés se sont fait entendre, & ont touché ceux qui vouloient favoriser ce drame à l'exclusion des autres. M. du Belloy, sur-tout, dans la tragédie, sans avoir le même titre, présente les mêmes situations que celle de M. de Chabanon, a intéressé l'humanité des gentilshommes de la chambre. Il a fait voir que sa piece, paroissant après celle de son concurrent, devoit nécessairement tomber, quelle que fût la réussite du premier : qu'au contraire, la sienne n'entraîneroit pas aussi essentiellement la chûte

de ſon rival, celui-ci lui étant bien ſupérieur par la pompe, l'harmonie, le coloris de la verſification, préſages certains du ſuccès. Les gentilshommes de la chambre ſe ſont rendus à cet argument lumineux, trop flatteur pour que M. de Chabanon s'y refusât; & tout eſt rentré dans l'ordre accoutumé.

21 *Mars*. M. Colardeau chauſſe le brodequin aujourd'hui; il a fait une petite piece en deux actes, intitulée *Camille & Conſtance*. Ce drame a été repréſenté à Auteuil, chez les demoiſelles Veriere; il eſt tiré de *la Courtiſanne amoureuſe*, conte de la Fontaine. On ſent tout le ſel que devoit avoir cette piece en pareil lieu. L'auteur veut la reſſerrer en un acte, & nous en régaler aux François.

22 *Mars*. M. Dorat a fait auſſi une tragédie, intitulée *Théagene & Chariclée*.

M. de Sauvigny, garde-du-corps du roi de Pologne, nous promet également *la mort de Socrate*, drame en trois actes.

23 *Mars*. Depuis qu'il eſt décidé que les comédiens italiens jouiront du privilege de l'opéra comique, & joueront la ſemaine de la paſſion, les autres ſpectacles ſe donnent des mouvements pour participer à cette grace: ils profitent de la circonſtance du feu qui a pris à la foire, & cherchant à réveiller l'humanité en faveur des incendiés, ils offrent de jouer au profit de ceux-ci. Il n'y a pas d'apparence qu'ils obtiennent cette grace.

24 *Mars*. Les Italiens devoient aller jouer ſur le théâtre de l'opéra comique pendant la derniere ſemaine; mais l'incendie de la foire a dérangé cet arrangement: ils reſteront où ils ſont, & les danſeurs de corde auront ce

théâtre-là. C'est un inconvénient préjudiciable aux premiers : toutes les loges étoient déja louées ; les pieces qu'on joue à présent, déja usées, auroient acquis un air de nouveauté par le changement de lieu, capable d'engouer tout Paris.

25 *Mars*. M. l'abbé de la Caille, de l'académie royale des sciences, l'un des plus célebres astronomes de l'Europe, est mort le 21 de ce mois. Il n'avoit jamais été malade.

26 *Mars*. M. l'abbé Arnaud, aujourd'hui directeur du *Journal Etranger*, commence à monter aux honneurs littéraires ; il a été élu cette après-midi membre de l'académie des belles-lettres.

26 *Mars*. Il va paroître incessamment *Amélie*, roman traduit de l'anglois de Fielding. C'est le pendant de *Tom-Jones*. On y voit l'amour conjugal déployé dans toute sa force & dans toutes les positions possibles. Madame Riccoboni est auteur de cette traduction, qui peut être très-intéressante.

26 *Mars*. Tout le public voit avec plaisir une ingénieuse gravure de M. de Carmontel, amateur & artiste lui-même : c'est le portrait de M. l'abbé Chauvelin, ce redoutable écueil contre lequel sont venus se briser, l'orgueil, l'astuce & la politique des jésuites. Il est représenté avec les attributs de la magistrature, tenant en main le livre des *Constitutions* ; on lit au bas ce simple & magnifique éloge : *non sibi, sed patriæ natus*.

27 *Mars*. On a fait aujourd'hui la clôture de la comédie françoise. On jouoit *Sémiramis* : on en étoit au premier acte, lorsqu'on a crié que le feu étoit à la salle. Jamais effroi

n'a été plus ſoudain & plus terrible : à l'inſtant les flots de ſpectateurs en s'écoulant ont entraîné les portes & les cloiſons ; l'amphithéâtre eſt deſcendu dans le parterre ; l'orcheſtre eſt monté ſur le théâtre ; les femmes ſe précipitoient des loges ; Mlle. Dumeſnil, qui faiſoit *Sémiramis*, s'eſt trouvée mal... Heureuſement l'incendie s'eſt terminé à une chaiſe brûlée, ſur laquelle une actrice avoit laiſſé tomber une bougie dans ſa loge... Une demi-heure après tout le monde s'eſt calmé, & l'on a continué le ſpectacle.

Le jeune Molé a fait le compliment & l'a débité. Il étoit plein de fadeurs & de lieux communs, à l'ordinaire. Ce comique orateur y déclare qu'il ne parle point des acteurs qui ont réuſſi cette année, pour ne point affliger ceux qui ont manqué les ſuffrages du public ; qu'au reſte, tous méritent des encouragements.

28 *Mars*. Quelque plaiſant a trouvé la parodie de l'ariette du *Maréchal*, digne d'être continuée : on y a ajouté les couplets ſuivants :

Si je ſuis un pauvre général ;
Je ſuis un brave maréchal ;
Je fais expoſer ma patrie
Et braver des miens le mépris.
Lorſque je marche aux ennemis,
Par ma manœuvre je leur crie,
Battu chaud, j'ai bon dos ;
Poiſſon ſoutient Soubiſe,
La France paiera nos ſottiſes.

J'allois combattre Ferdinand,
Et je le croyois par devant ;
Mais il s'eſt trouvé par derriere.
Penſe-t-on qu'un Hanovrien,
Puiſſe agir en Italien,
C'eſt au-deſſus de ma viſiere ?
Battu chaud, j'ai bon dos ;
Poiſſon ſoutient Soubiſe,
La France a payé nos ſottiſes.

A Rosbac le Pruſſien ſi fier
Pouvoit-il jamais eſpérer
Me vaincre en bataille rangée ?
Moi qui ne m'y rangeai jamais,
Je m'en épargnai tous les frais.
L'éclair diſſipa mon armée.
Battu chaud, j'ai bon dos ;
Poiſſon ſoutient Soubiſe,
La France a payé nos ſottiſes.

Mais revenons à Lutzelberg,
Où je vois triompher Chevert
Sans vouloir partager ſa gloire :
C'en étoit fait des ennemis :
Si je marchois, ils étoient pris ;
Je fis échapper la victoire.
Battu chaud, j'ai bon dos ;
Poiſſon ſoutient Soubiſe,
La France a payé nos ſottiſes.

Prince fait pour être chéri,
Soyez heureux & favori,
Mais ne commandez pas l'armée ;
Au bien qui vous arrivera

Vous verrez qu'on applaudira :
Abandonnez vos destinées.
Tôt, tôt, tôt, battez chaud.
Tôt, tôt, tôt, bon courage ;
Que Broglio finisse l'ouvrage !

28 *Mars*. On ne cesse de s'informer de toutes parts quel est l'auteur du livre *de la Nature*. On écrit de Hollande à M. de Mairan, qu'il est de la composition d'un ex-jésuite, nommé M. *Robinet*. Ce philosophe est passé dans cette république, & s'y est marié avantageusement.

28 *Mars*. Il se répand une nouvelle épigrame sur Fréron, qu'on attribue à un homme de la cour : elle est intitulée *la Souris*.

Souris de trop bon goût, Souris trop téméraire,
Un trébuchet subtil de vous m'a fait raison ;
Vous déchiriez, cruelle ! un tome de Voltaire,
Tandis que vous aviez les feuilles de Fréron.

30 *Mars*. Il paroît une *réponse aux épîtres du Diable*, attribuée à M. de Voltaire. On met en note que, quoique cette piece soit tombée tard entre les mains de l'éditeur, il n'a pas voulu en priver le public. Il l'auroit pu faire sans qu'on lui en sût mauvais gré : la piece, comme tout ce qui paroît depuis quelque temps, est indigne de son auteur. Outre les victimes ordinaires que s'immole le poëte des délices, il a fait choix d'une nouvelle, le sieur Palissot, & tout le monde applaudit à ce qu'il dit de cet anti-philosophe.

31 *Mars*. On a joué hier chez M. le maréchal de Richelieu l'*Annette & Lubin*, du sieur

Marmontel. Mlle Neissel faisoit *Annette*, & Clairval *Lubin*. Cette piece a eu le plus grand succès. Ce jour-là même on jouoit aux Italiens la piece de madame Favart. Ceux qui ont vu les deux, trouve la premiere infiniment supérieure. Nous avons lu le manuscrit : il nous paroît que le drame du sieur Marmontel est plus ordurier. Il y a un interrogatoire du bailli, qui malheureusement vient après celui du *Droit du seigneur*. Du reste, on donne la palme aux deux auteurs du théâtre particulier.

1 *Avril* 1762. Voilà une des plus fameuses époques de la république des lettres, les arrêts du parlement se sont exécutés aujourd'hui, & les jésuites ferment leurs colleges dans le ressort. Les pensionnaires de Louis le Grand sont tous sortis, & ceux qui sont connus sous le nom d'*Enfants de Langue*, ou d'*Arméniens* pensionnés par le Roi, ont été mis, jusqu'à nouvel ordre, dans des maisons voisines du college. On a fait, à l'occasion de l'événement du jour, courir la pasquinade suivante.

« La troupe de St. Ignace donnera mer-
» credi prochain 31 mars 1762, pour derniere
» représentation, *Arlequin Jésuite*, comédie en
» cinq actes, du pere Duplessis : suivie des
» *Faux bruits de Loyola*, par le pere Lainez,
» petite comédie en un acte. Pour divertisse-
» ment, le *Ballet Portugais* : en attendant le
» *Triomphe de Thémis*. »

2 *Avril*. L'université, suivant la réquisition du parlement, répand un mémoire, où elle démontre différentes choses par rapport à l'instruction de la jeunesse. Elle établit, 1. que l'éducation publique est infiniment préférable à la particuliere ; 2. que les réguliers doivent

être exclus de cette éducation, à laquelle doivent être préférablement attachés les grands corps, qui sont en quelque sorte membres de l'état : elle insinue ensuite que ceux qui se trouvent chargés de ces pénibles fonctions, devroient être récompensés d'une façon plus utile & plus honorifique.

2 *Avril.* On parle beaucoup d'une chanson faite sur l'abbé de Voisenon & Mad. Favart, à l'occasion de la piece d'*Annette & Lubin*, qui est mise sous le nom de cette derniere. Voici cette plaisanterie.

Chanson nouvelle à l'endroit d'une femme auteur, dont la piece est celle d'un abbé.

Il étoit une femme
Qui, pour se faire honneur,
Se joignit à son confesseur ;
Faisons, dit-elle, ensemble
Quelqu'ouvrage d'esprit,
Et l'abbé le lui fit.

Il cherche en son génie
De quoi la contenter ;
Il l'avoit court pour inventer :
Prenant un joli conte
Que Marmontel ourdit,
Dessus il s'étendit.

On prétend qu'un troisieme
Au travail concourut :
C'est Favart qui les secourut.

En chofe de fa femme
C'eft bien le droit du jeu
Que l'époux entre un peu.

Fraîcheur, naturel, grace,
Tendre fimplicité,
Tout cela fut un conte ôté;
On mit des gaudrioles,
De l'efprit à foifon,
Tant qu'il fut affez long.

A juger dans les regles,
La piece ne vaut rien;
Et cependant elle prend bien.
Lubin eft fûr de plaire;
On dit qu'*Annette* auffi
En tire un bon parti.

Mais fi la vaine gloire
Des auteurs s'emparoit,
Le public fot les nommeroit,
Monfieur Favart, fa femme;
Et brochant fur le tout,
Avec eux l'abbé Fou....

3 *Avril.* Les Italiens ont fait aujourd'hui la clôture de leur théâtre. Le fieur le Jeune a débité le compliment rempli de chofes flatteufes pour le public. Il y traite affez bien la réunion des deux théâtres, & prétend que cet affemblage ne fera qu'exciter leur émulation, au lieu de faire naître leur jaloufie.

4 *Avril.* Il court dans les rues un *Dies iræ* fur les jéfuites : il a 59 couplets; il tire tout fon mérite des honorables victimes dont il

déplore le deſtin. Rien n'eſt plus plat ni plus miſérable.

5 *Avril. Ode ſur les vaiſſeaux*, par M. Courtrat. Voici un nouveau candidat que l'amour de la patrie fait mettre ſur les rangs. S'il s'en étoit tenu à l'envie de montrer ſon zele, il feroit louable ; mais ce jeune Apedente s'érige en docteur ; & dans une préface nous détaille les propriétés & les privileges de l'ode. C'eſt afficher des prétentions comme auteur, & en cette qualité nous le condamnons au ſilence, ſur-tout en matiere lyrique.

6 *Avril.* M. Barthe, jeune Provençal de l'académie de Marſeille, nous donne un livre de ſes *Opuſcules*. Ce ſont des épîtres légeres & gracieuſes. Il s'y trouve beaucoup d'images, de poéſie, de facilité : mais le tout eſt monté ſur un ton de monotonie faſtidieuſe. Ce genre, très-borné, eſt preſqu'épuiſé par les Greſſet, les Bernis, les Desmahis, les Lambert.

7 *Avril.* M. l'abbé Raynal vient de donner au public un livre qu'il appelle, *Ecole militaire, ouvrage composé par ordre du gouvernement.* C'eſt une compilation d'aventures, de belles actions, ou de bons mots qui ont trait à la guerre. Ce livre, qui auroit pu avoir au moins le mérite du choix & de la conciſion, eſt prolixe, diffus, & plein de choſes étrangeres au titre. L'auteur a 3000 livres de penſion pour ce beau travail. Il vouloit qu'on obligeât chaque régiment à prendre 100 exemplaires de ſon livre ; il le vend 6 francs. Qu'on évalue l'argent immenſe qu'auroit recueilli cet homme de lettres calculateur. Le miniſtre ne s'eſt pas malheureuſement prêté à ſes projets de fortune.

8 *Avril*. L'*Annette* & *Lubin* de M. de Marmontel court les théâtres particuliers. Cette piece a été jouée avant-hier sur celui de la *Folie-Titon*, avec un concours de monde prodigieux.

Ce poëte passe pour auteur de la chanson de l'abbé de Voisenon. Celui-ci paroît en rire ; mais il en garde un ressentiment profond, à ce qu'assurent ceux qui le connoissent. Il espere bien faire rire à son tour le public aux dépens du poëte Gascon.

9 *Avril*. On vient de donner un cinquieme volume aux *Œuvres du Philosophe de Sans-Souci*. On sait que ce livre est du roi de Prusse, & sera un monument à jamais durable, élevé à l'honneur des lettres. Il n'y a guere que des *Epîtres* dans ce nouvel ouvrage, roulant toutes sur la guerre passée & la présente. Elles sont bien propres à détruire les imputations odieuses dont on a chargé cette majesté. Il paroît que c'est après avoir épuisé toutes les voies de négociation qu'elle s'est portée à agir hostilement. Quelques-unes sont écrites avec la simplicité dont César racontoit ses victoires.

On parle dans la préface d'une rapsodie intitulée l'*Amant sans-Souci*, qu'on avoit fait paroître sous le nom respectacle de M. Fermey. Ce libelle, peu connu à Paris, paroissoit avoir pour but de tenir les philosophes d'aujourd'hui, sous le nom injurieux de *Nouveaux*.

10 *Avril*. M. le maréchal d'Estrées a sa part aussi dans les couplets sur nos généraux. C'est toujours sur le même air : *Je suis un pauvre maréchal*.

Sur le Marechal d'Estrées.

Je marche comme un maréchal,
-Point du tout comme un général :
Si nous avons quelque avantage,
Soubise en aura tout l'honneur ;
Je le lui cede de bon cœur,
Je n'ai point de cœur à l'ouvrage.
Tôt, tôt, tôt, battez chaud,
Tôt, tôt, tôt, bon courage,
Je n'ai point de part à l'ouvrage.

Contades en fut mécontent,
Je devins son aide-de-camp,
Sans vouloir être davantage.
Ce procédé ne prit pas bien ;
Je m'en ris, je suis citoyen,
C'est un assez beau personnage.
Tôt, tôt, tôt, battez chaud,
Tôt, tôt, tôt, bon courage,
Je n'ai point de part à l'ouvrage.

11 *Avril.* Les parts des acteurs de la comédie italienne se sont montées cette année à 11500 livres chacune.

11 *Avril.* Mlle. Neissel & Audinot quittent le spectacle de la comédie italienne, & passent au service du prince de Conti. Il y a eu une grande jalousie contre la premiere, de la part de mesdames Favart & Villette. Elle n'a pu tenir contre leurs cabales.

13 *Avril.* Il paroît une *réponse au discours de M. de la Chalotais*, qu'on attribue au pere

Griffet ; elle eft foible de preuves , & forte d'infolences. Il voudroit infinuer que tout ce qui fe paffe aujourd'hui contre les jéfuites, n'eft qu'une fuite du fyftême qu'ont formé les nouveaux philofophes de fapper les fondements de la religion. Par où mieux commencer qu'en détruifant les jéfuites, ce corps infatigable, qui a toujours oppofé le bouclier de la foi aux attaques réitérées des encyclopédiftes ? Le bruit a couru que le *difcours* de M. de la Chatolais avoit été fait par M. d'Alembert, & ce jéfuite donne par-là affez à entendre que le magiftrat n'a pas parlé d'après lui feul.

14 *Avril. Le Jéfuite Mifopogon Séraphique, ou l'ennemi de la barbe des Capucins*, amphigouri qui n'a rien de remarquable que la licence qui y regne, eft une anecdote très-fcandaleufe fur l'abbé de la Porte, ci-devant jéfuite.

15 *Avril.* On fait que depuis long-temps M. de Voltaire travailloit à châtier fa *Pucelle*, à la rendre pudibonde. Il en paroît enfin une nouvelle édition in-8. en 20 chants, avec des eftampes. On y a retranché tout ce qui avoit trait à madame la marquife de Pompadour. Du refte, l'auteur y regagne en impiété tout ce qu'il y perd en obfcénité.

16 *Avril.* Nous revenons au *colporteur* de M. Chevrier, qu'il appelle *Hiftoire morale & critique*. Ce livre eft de la plus grande rareté. Le gouvernement n'a point voulu en permettre ni en tolérer l'introduction en France, ce qui défole les libraires, l'ouvrage étant affuré du plus grand débit, par les atroces médifances ou calomnies dont il eft farci. L'impudent écrivain y nomme fans égard les gens par leur nom. A travers toutes les infamies dont fa fatire

est pleine, il se trouve quelques anecdotes assez amusantes ; on en lit une sur un vers de la *Mariamne* de M. de Voltaire, qui fait rire. Madame la maréchale de *** ayant oui dire que cette tragédie étoit meilleure sous sa premiere forme, en demanda une lecture à son auteur, qui étoit de cet avis. Quand il en fut aux fureurs d'*Hérode*, après avoir empoisonné *Mariamne*, il appuya beaucoup sur ce vers que dit le prince, en l'exhortant à vivre :

« Vis pour toi ! vis pour moi ! vis pour nos chers enfants ! . . . . »

Le poëte exhala si pathétiquement cette exclamation, que la maréchale attendrie se mit à pleurer ; *Ne vous affligez pas, Madame*, lui dit le prêtre Macarty, *il y en aura pour tout le monde.*

17 *Avril.* Les jésuites se sont défait d'une très-grande quantité de livres, que M. le duc de la Valiere a achetés, ainsi que M. le comte de Lauraguais.

Le second volume de Trévoux vient de paroitre encore ; mais le pere Bertier a déclaré que c'étoit le dernier qu'il donneroit. Ce jésuite convient qu'il ouvre enfin les yeux ; qu'il n'avoit jamais lu les *Constitutions* que depuis qu'elles ont été épluchées si sévérement, & qu'il s'apperçoit qu'il étoit, sans s'en douter, l'espion du général, à l'égard de tous les savants dont il parloit dans ses ouvrages : qu'il recevoit fréquemment des lettres de ce supérieur, qui l'interrogeoit successivement sur leur compte ; qu'il lui répon-

doit dans la sincérité de son cœur ; en sorte que ce chef pouvoit connoître leurs écrits dans son journal, & leurs mœurs & leur caractere par ses réponses.

18 *Avril*. *La Mort d'Adam*, tragédie en trois actes, traduite de l'allemand de M. Klopstock, par un anonyme.

Cette traduction en prose ne répond point à la sublime idée qu'on donne de l'original dans le discours préliminaire, où l'on exalte ce drame comme un chef-d'œuvre digne d'Homere ou de Sophocle. Il y a du pathétique d'expression, plus que de situation.

18 *Avril*. *A la Nation*, poëme. Tel est le titre d'un nouvel ouvrage de M. d'Arnaud. On se doute bien qu'il roule sur le zele patriotique. La fiction en est commune, la poésie dure & boursouflée ; une adulation basse pour le ministere : voilà tout ce qui en résulte. Le *Mercure* en fait un extrait si pompeux & si emphatique, qu'il n'y a aucun doute qu'il ne soit de la façon même de l'auteur, très-extasié de son chef-d'œuvre. Il fonde dessus les plus grandes espérances de fortune.

19 *Avril*. Aujourd'hui s'est fait la rentrée des deux comédies, qui n'ont donné rien de nouveau. L'Italienne n'a point eu son affluence ordinaire, ce qui est d'un mauvais augure. Ce début pourroit bien être l'époque de la décadence que tous les amateurs du vrai bien lui présagent & lui souhaitent.

20 *Avril*. L'opéra a fait sa rentrée aujourd'hui par *Dardanus*. Jamais on n'a vu un spectacle si délabré. On remarque une réforme assez considérable dans les subalternes,

qui influent pour peu sur le total du spectacle. Il y en auroit une plus considérable à faire dans les chanteurs, mais la pénurie empêche de rien changer.

20 *Avril.* L'académie royale des inscriptions & belles-lettres a tenu aujourd'hui son assemblée publique d'après pâque.

M. le Beau, secrétaire de la compagnie, y a lu les éloges de M. le cardinal Passionéi & de M. l'évêque de Ruvaliere.

Cette lecture a été suivie de celle d'un mémoire de M. de la Nause, sur le sujet de la quatrieme églogue de Virgile, par rapport à l'enfant que le poëte a voulu y désigner.

M. l'abbé Berthelemi a donné après une explication curieuse du fameux bas-relief Egyptien de Carpentras.

Enfin, M. de Chabanon a régalé le public de la traduction d'une ode de Pindare, avec des notes.

21 *Avril.* L'académie royale des sciences a fait aujourd'hui sa rentrée publique d'après pâque.

M. de Fouchy, secrétaire perpétuel, y a lu les éloges de M. Belidor & de M. Rouillé. Tout le monde a applaudi au premier : quant au second, on l'a reçu comme un monument élevé par le mensonge & l'adulation, à la mémoire d'un homme qui ne mérite d'être connu de la postérité, ni comme ministre, ni comme savant.

Cette lecture devoit être suivie de celle de plusieurs mémoires : M. de Montigny, chymiste, a absorbé tout le temps de la

féance, par une ennuyeufe relation de fon voyage, de fes expériences & de fes réfultats, relatifs aux falines de la Franche-Comté.

M. de la Lande a terminé la féance en rendant compte du paffage de *Vénus* fur le difque du foleil. Il a cru déterminer d'après fes obfervations la diftance des planetes au foleil. La terre, qui jufqu'à préfent ne paffoit pour être qu'à 29000000 lieues de cet aftre, s'en trouve reculée de 32000000. *Saturne*, la planete la plus éloignée de toutes, en eft à 36000000 & plus : 12000000 eft la diftance de *Mercure*, qui eft le plus voifin. Ce mémoire a paru très-bien fait, & mis à la portée des plus ignares, par la clarté dont il eft.

22 *Avril*. La rentrée de la comédie françoife n'a pas été plus brillante que l'autre. Le fieur Molé a débité un compliment, qui, outre les fadeurs ordinaires pour le public, contenoit un aveu très-modefte de lui, Molé, fur fon infuffifance à remplacer le Kain, abfent, dans la piece qu'on alloit jouer; un éloge & des regrets très-confidérables à l'occafion de la perte de Granval, qui fe retire.

Grandval eft en effet retiré. On prétend qu'il a fait l'infolent vis-à-vis M. le duc d'Aumont : ce qui eft affez croyable. Cette perte eft grande pour le public & pour les comédiens. L'on perd un acteur unique dans certains rôles, les autres un modele propre à former d'excellents fujets.

23 *Avril*. Le fieur le Kain eft allé chez M. de Voltaire, en députation de la part des comédiens, pour réparer leur impertinence à l'oc-

casion de sa derniere tragédie (*Olympie*), qu'il a été obligé de retirer à cause de leur désunion. Ils sentent combien il leur est essentiel de ménager ce grand poëte, leur maître & leur bienfaiteur.

24 *Avril*. On a accommodé le college Duplessis d'une partie du pensionnat des jésuites, & la porte de communication ouverte pour passer d'un college à l'autre, a été baptisée la *Porte Chauvelin*, monument éternel du zele patriotique de ce grand homme.

25 *Avril*. Le pere Griffet désavoue le livre en réponse à M. de la Chatolais, dont on a parlé ci-dessus : il a été brûlé hier par arrêt du parlement.

26 *Avril*. Il court un vaudeville en quarante couplets, où l'on passe en revue à peu près toute la cour. Il est sur un air d'*Annette & Lubin*, dont le refrein est *y a-t-il du mal à çà ?* On sent qu'il est heureux & prête beaucoup.

27 *Avril*. Crébillon, malgré ses quatre-vingt-neuf ans, n'a point succombé à la longue maladie qu'il vient d'éprouver. Il est beaucoup mieux, & son grand appétit est revenu. Le Roi a donné à cette occasion les plus grandes marques de bonté. Il avoit chargé spécialement M. le comte de Clermont de lui apprendre tous les jours des nouvelles de la santé de cet académicien, confrere de S. A. S. : en conséquence ce prince envoyoit & envoie encore savoir comment il se porte.

28 *Avril*. Tout ce qui vient de M. de Voltaire est précieux. Voici encore une plaisanterie qu'on lui attribue, & où l'on trouve pour le

moins autant de patriotiſme que dans tous les mauvais vers dont nous ſommes inondés : c'eſt à l'occaſion des vaiſſeaux.

Extrait de la gazette de Londres, du 20 février 1762.

Nous apprenons que nos voiſins, les François, ſont animés autant que nous au moins de l'eſprit patriotique. Pluſieurs corps de ce royaume ſignalent leur zele pour le Roi & pour la patrie. Ils donnent leur néceſſaire pour fournir des vaiſſeaux, & l'on nous apprend que les moines, qui doivent auſſi aimer le Roi, donneront de leur ſuperflu.

On aſſure que les bénédictins, qui poſſedent environ neuf millions de livres tournois de rentes dans le royaume de France, fourniront au moins neuf vaiſſeaux de haut-bord. Que l'abbé de Cîteaux, homme très-important dans l'état, puiſqu'il poſſede ſans contredit les meilleures vignes de Bourgogne & la plus groſſe tonne, augmentera la marine d'une partie de ſes futailles. Il fait bâtir actuellement un palais, dont le devis eſt d'un million ſept cents mille livres tournois ; & il a déja dépenſé quatre cents mille francs à cette maiſon pour la gloire de Dieu : il va faire conſtruire des vaiſſeaux pour la gloire du Roi.

On aſſure que Clairvaux ſuivra cet exemple, quoique les vignes de Clairvaux ſoient très-peu de choſe : mais poſſédant quarante mille arpents de bois, il eſt très en état de faire conſtruire de bons navires.

Il ſera imité par les chartreux, qui le vouloient même prévenir, attendu qu'ils mangent

la meilleure marée, & qu'il eſt de leur intérêt que la mer ſoit libre. Ils ont trois millions de rentes en France pour faire venir des turbots & des ſoles ; l'on dit qu'ils donneront trois beaux vaiſſeaux de ligne.

Les prémontrés & les carmes, qui ſont auſſi néceſſaires dans un état que les chartreux, & qui ſont auſſi riches qu'eux, ſe propoſent de fournir le même contingent. Les autres moines donneront à proportion. On eſt ſi aſſuré de cette oblation volontaire de tous les moines, qu'il eſt évident qu'il faudroit les regarder comme ennemis de la patrie, s'ils ne s'acquittoient pas de ce devoir.

Les juifs de Bordeaux ſe ſont cotiſés ; les moines, qui valent bien les juifs, ſeront jaloux ſans doute de maintenir la ſupériorité de la nouvelle loi ſur l'ancienne.

Pour les freres jéſuites, on n'eſtime pas qu'ils doivent ſe ſaigner en cette occaſion, attendu que la France va être inceſſamment purgée deſdits freres.

P. S. Comme la France manque un peu de gens de mer, le prieur des céleſtins a propoſé aux abbés réguliers, prieurs, ſous-prieurs, recteurs, ſupérieurs, qui fourniront des vaiſſeaux, d'envoyer leurs novices ſervir de mouſſes, & leurs profés ſervir de matelots. Ledit céleſtin a démontré dans un beau diſcours, combien il eſt contraire à l'eſprit de charité de ne ſonger qu'à faire ſon ſalut, quand on doit s'occuper de celui de l'état. Ce diſcours a fait un grand effet, & tous les chapitres délibéroient encore au départ de la poſte.

29 Avril. Aux jésuites, sur la clôture du college de Louis-le-Grand.

Vous ne savez pas le latin :
Ne criez pas au sacrilege
Si l'on ferme votre college ;
Car vous mettez au masculin
Ce qu'on ne met qu'au féminin.

30 *Avril.* M. l'abbé Prévôt reparoît sur les rangs ; il nous donne aujourd'hui les *Mémoires pour servir à l'histoire de la Vertu*, tirés du manuscrit d'une jeune dame. C'est une traduction de l'anglois. Ce roman est inférieur aux autres de sa composition ; il a pourtant une grande vogue pour les aventures extraordinaires & compliquées dont il est rempli ; c'est le livre du jour.

2 *Mai* 1762. On ne cesse de parler de l'*Annette & Lubin* de M. de Marmontel ; on en exalte sur-tout la musique. Comme ce drame a été joué sur plusieurs théâtres particuliers, bien des gens ont été à portée de le voir. On prétend qu'avec de l'adresse on pourroit le rendre ostensible pour le public, en masquant la grossesse d'Annette. Malgré ces éloges excessifs, on ne comprendra jamais trop comment une fille, qui porte un enfant dans le ventre, peut avoir une naïveté toujours étonnante & soit vertueuse, ayant aussi essentiellement dérogé à la pudeur.

3 *Mai.* Il étoit survenu une contestation entre les directeurs de l'opéra & les administrateurs de l'hôpital-général. Depuis long-temps on louoit de petites loges à l'année,

qui ne se trouvant point comprises dans la recette journaliere, étoient exemptes du quart des pauvres. On est revenu sur ces différents articles, & l'on a prétendu qu'ils étoient susceptibles de la taxe, comme tout le reste. Il s'est trouvé que le produit de ces petites loges se montoit à 40000 écus. Pour éviter cette contestation, qui pouvoit s'étendre aux autres spectacles, les administrateurs ont traité avec l'opéra & les deux comédies : ces trois spectacles leur donneront à l'avenir cent mille écus par an.

4 *Mai*. On a très-applaudi aujourd'hui un nouvel acteur (Du Fresnoy), dans *Gustave* : on a sur-tout été fort content du costume qu'il a introduit. Jusqu'ici ce héros avoit paru sur la scene en habit galonné, &c. ; il s'est montré aujourd'hui en Charles XII, dans le vêtement simple & grossier d'un héros belliqueux, & qui a intérêt à ne point se faire remarquer. On doit se rappeller sans cesse que c'est à Mlle. Clairon qu'on doit ces heureuses innovations sur notre scene.

5 *Mai*. M. de Marmontel qui chansonna les autres, est chansonné à son tour : sans doute qu'il s'y attendoit. C'est une parodie de de ses paroles : *Non, non, l'amour n'est point indomptable ;* c'est sur le même air :

Non, non, l'ennui n'est point indomptable :
Tout fier qu'il est, Voltaire l'a surmonté.
J'ai vu mourir ce Dieu redoutable :
C'est Marmontel qui l'a ressuscité ;
Et c'est la veine
Du plat Chimene
Qui lui rendra son immortalité.

Le pauvre diable de Chimene ne s'attendoit pas à faire clorre cette méchanceté.

6 *Mai.* M. Dubelloy triomphe enfin. Aujourd'hui sa piece, intitulée *Zelmire*, a eu le plus grand succès. C'est un sujet de pure invention, plein d'absurdité & d'événements incroyables; mais les situations en font si séduisantes, que la raison se laisse facilement subjuguer. Il y regne un grand intérêt; plus de curiosité cependant que de sentiment. Les trois premiers actes sont de la plus grande chaleur : les deux derniers n'enflamment pas tant le spectateur, défaut général de presque tous nos jeunes poëtes tragiques. On a demandé l'auteur avec les plus bruyantes instances. Sa modestie le faisoit chanceler.

7 *Mai.* M. l'évêque de Condom (Brienne) a prononcé hier un très-beau discours à l'ouverture de l'assemblée du clergé, qui s'est faite aux grands augustins, suivant l'usage : il rouloit sur l'amour de la patrie, fortifié & soutenu par la religion.

8 *Mai.* Toute la littérature est consternée de la fâcheuse nouvelle qui se répand sur la maladie dangereuse de M. de Voltaire. On le dit attaqué d'une fluxion de poitrine. Tronchin écrit en même temps qu'il espere le tirer d'affaire; ce qui ramene un peu. On seroit d'autant plus fâché de cette perte très-grande en tout temps, que cet auteur n'a point encore fini la belle édition de Corneille, annoncée depuis deux ans. Le grand homme qu'il s'agit de commenter, l'excellence du commentateur, les pompeux éloges que l'on fait du commencement, tout contribue à piquer la curiosité. M. de Voltaire, à mesure qu'il

avance l'ouvrage, en envoie les cahiers à l'académie françoise : il se soumet au jugement de cette compagnie, qui trouve jusqu'à présent plus à admirer qu'à critiquer.

9 *Mai*. L'opéra étoit déja désert aujourd'hui. Mlle. Guimard, nouveau sujet dont ce théâtre vient de faire l'acquisition, a doublé Mlle. Allard dans les caracteres de la danse avec le plus grand succès : elle est d'une légéreté digne de Terpsicore ; il ne lui manque que des graces un peu plus arrondies dans certaines parties de son rôle.

9 *Mai*. M. l'archevêque de Narbonne (la Roche-Aymond) a harangué aujourd'hui le Roi au nom du clergé ; il a déployé beaucoup d'éloquence dans son discours nerveux, libre & concis. Il a sur-tout appuyé sur les besoins où étoit le peuple de l'amour le plus paternel de la part de son Roi.

10 *Mai*. Le succès de *Zelmire* se confirme, mais il se répand une anecdote qui feroit douter que M. Dubelloy en fût le véritable auteur.

Ce M. Dubelloy a long-temps été élevé par un oncle avocat, nommé Buirette : sans détailler ici toute l'histoire romanesque de la naissance & de la vie de ce poëte, il est très-certain que son oncle le disgracia pour n'avoir pas voulu suivre le barreau, auquel il le destinoit. Ce jeune homme passa en Russie, il y a joué la comédie, & en est revenu depuis quelques années. Il avoit une tragédie dans son porte-feuille, intitulée *Titus*. Ayant eu accès auprès de madame la marquise de Villeroy, cette protectrice s'intéressa vive-

ment à lui ; & sa piece fut reçue des comédiens. Avant d'être jouée, M. Dubelloy fut trouver l'abbé de Voisenon pour le consulter, & lui laissa son manuscrit. Quelques jours après, l'abbé de la Coste, alors l'homme à la mode, arrive chez l'abbé de Voisenon : il le trouve en lisant ce manuscrit ; il demande ce que c'est ? L'autre lui dit que c'étoit une tragédie sur laquelle on demandoit son avis. *Je pense que c'est Titus*, repart le brusque abbé ; *c'est ce coquin de Dubelloy qui vous l'aura apporté : c'est un misérable, un drôle, &c. Sans vous en dire davantage, je vais chez moi, je vous en présente un semblable : confrontez-les ; vous verrez si ce n'est pas la même chose mot à mot.* Ce qui fut fait. L'abbé de Voisenon reconnut l'identité, & attendoit, avec impatience, le moment d'éclaircir cette anecdote littéraire avec l'abbé de la Coste, lorsque ce scélérat a été arrêté, & a subi le sort ignominieux que tout le monde sait. Le manuscrit est resté entre les mains de l'abbé de Voisenon. Dubelloy étant revenu, il voulut le tâter. Ce poëte éluda de répondre, & n'a point revu depuis l'abbé de Voisenon. La piece a été jouée en 1759, & a été jugée beaucoup plus sévérement qu'elle ne méritoit. Celle-ci réunit sur elle toute l'indulgence du public.

12 *Mai*. On parle avec regret de la dissolution prochaine de la société qui avoit entrepris le concert spirituel ; c'est encore au premier juillet qu'elle finira. C'étoit le sieur de Mondonville qui en étoit le chef, &, sur-tout cette année, on avoit remarqué le plus grand zele dans ce directeur ; il cherchoit à capter de toute façon la bienveillance du public. La

multiplicité des débuts de toute espece en est une preuve. Puisse cette noble émulation enflammer ceux qui le remplacent !

12 *Mai*. On produit sous une forme plus convenable la petite épigramme qu'on a rapportée contre les jésuites, sur la clôture de leurs colleges : on en a fait une chanson sur l'air : *Comment faire*.

Vous ne savez pas le latin,
Ne criez pas trop au destin,
Si l'on vous envoie faire faire ;
Car vous mettez au masculin
Ce qu'on ne met qu'au féminin :
Comment faire.

La cour s'est enfin décidée sur le college où l'on mettroit les enfants de langue dits *Arméniens* · on les a placés au college des Quatre-Nations.

13 *Mai*. On apprend que M. de Voltaire est hors d'affaire : on exalte beaucoup la philosophie avec laquelle il a reçu ce dernier assaut. On lui reprochoit d'avoir montré de la foiblesse dans quelques occasions où il a été attaqué de maladies graves. Dans cette derniere il s'est comporté en héros ; il a vu la mort avec l'intrépidité digne d'un grand homme.

16 *Mai. Portrait de M. le duc de Choiseul*, ſur l'Air : *du menuet d'*Exaudet.

Quand Choiſeul
D'un coup d'œil
Conſidere
Le plan entier de l'état,
Et ſeul, comme un ſénat,
Agit & délibere ;
Quand je vois
Qu'à la fois
Il arrange
Le dedans & le dehors,
Je ſoupçonne en ſon corps
Un ange.
Seroit-ce un Dieu tutélaire !
Dans la paix & dans la guerre,
Ses traités
Sont dictés
Par Minerve :
J'admire en lui les talents
Que d'elle il obtint ſans
Réſerve.
A l'amour
Tour-à-tour,
A la table,
Quand il trouve des loiſirs ;
Qu'il ſe livre aux plaiſirs
Il eſt inconcevable.
Du travail
Au ſérail,
Vif, aimable,
A tout il eſt toujours prêt :
Pour moi je crois que c'eſt
Un diable.

M. l'abbé de Lattaignant se déclare partout auteur de la chanson ci-dessus, & l'on infere de-là, avec raison, que son dessein a été de louer de bonne foi.

Trévoux, malgré les protestations du sieur Bertier, a encore paru ce mois-ci : sa tendresse paternelle n'a pu se porter à égorger ainsi un enfant chéri : il continue pourtant à se refuser aux offres obligeantes du chancelier. Ce magistrat suprême veut lui en conserver le privilege pour lui, ses hoirs mâles ou femelles, ses héritiers ou ayant cause, &c. On a tâté l'abbé de la Porte : les libraires lui ont proposé de remplacer ce journaliste. Le modeste abbé a refusé, sentant combien il est inférieur pour ce rôle. On prétend que le général veut mettre en Italie le pere Bertier à la tête d'un journal.

17 *Mai*. On prétend qu'il y a long-temps qu'on a fait courir la centurie suivante :

Au livre du destin, chapitre des grands rois,
On lit ces paroles écrites :
« De France Agnès chassera les Anglois,
» Et Pompadour chassera les jésuites. »

18 *Mai*. On voit une estampe ingénieuse sur les affaires des jésuites ; aux deux côtés du tableau sont M. le duc de Choiseul & madame la marquise, qui arquebusent à bout touchant une foule de jésuites. Ceux-ci tombent par terre, dru comme mouches. Le roi est là qui les arrose d'eau bénite, & l'on voit le parlement en robe, çà & là, béchant des fosses pour enterrer les morts.

19 *Mai*. On parle beaucoup d'un nouveau

a des traits forts *contre le gouver-* s'appelle *le Despotisme Oriental.* de M. Falconnet s'empressent à ter des fleurs sur son tombeau, ra des vers pour honorer sa mé-i ce qu'on a trouvé de mieux juf-; cela peut se mettre au bas de :

., officieux, sincere,
du savoir, possesseur bienfaisant,
un mérite au-dessus du vulgaire
Associer également,
dont le lustre orne le caractere
Du citoyen & du savant.

In a donné aux Italiens la pre-sentation du *Procès* ou de sa *Plai-* en trois actes, mêlée d'ariettes. sous le nom de madame Favart, t être de l'abbé de Voisenon, éable & pittoresque musique du n'a pas eu le moindre succès.

n reproche à M. Dubelloy d'avoir die dans *Métastase*, & de devoir Italien tout ce qu'il y a de beau e en situation & en coups de

mile, ou de l'Education, par Jean-eau, citoyen de Geneve. Tel est le re volumes *in*-8°. qui paroissent iès jours. Cet ouvrage, annoncé ique d'autant plus la curiosité du 'auteur unit à beaucoup d'esprit d'écrire avec autant de graces

que d'énergie. On lui reproche de foutenir des paradoxes ; c'eſt en partie à l'art ſéduiſant qu'il y emploie, qu'il doit peut-être ſa grande célébrité ; il ne s'eſt fait connoître avec diſtinction que depuis qu'il a pris cette voie. Le typographique de ces quatre volumes eſt exécuté avec beaucoup de ſoin, & ils ſont décorés des plus jolies eſtampes.

22 *Mai*. *La Plaideuſe*, au moyen de grands changements, a été repriſe aujourd'hui avec ſuccès, quoiqu'il y eût très-peu de monde. Il y a eſpérer qu'elle ſera plus fêtée. On y a fort ingénieuſement ajouté un couplet flatteur pour le public, qui annonce la modeſtie & la bonne volonté de l'auteur ; le voici, il vient à la ſuite de beaucoup d'autres :

A votre tribunal auguſte,
L'auteur ne paroiſſoit qu'en un effroi mortel ;
Il ſait trop bien, Meſſieurs, qu'un arrêt toujours juſte
De vous émane & ſans appel.
Par une faveur non petite
Vous daignez revenir à de nouvelles voix,
Et votre bonté reſſuſcite
La piece & l'auteur à la fois.

23 *Mai*. Mlle. Rey a doublé aujourd'hui Mlle. Veſtris à l'opéra, dans le troiſieme acte des *Fêtes Grecques & Romaines*. Cette danſeuſe, plus correcte, n'a pas la volupté, le laſcif de l'autre : il paroît qu'elle ſera bien de ne pas ſe conſacrer à ce genre, auquel les vieux routiers de ce ſpectacle, très-bons juges en pareille matiere, ne la trouvent pas propre.

24 *Mai*. *Le Balai*, poëme héroï-comique en dix-huit chants. Cet ouvrage, dont on ignore l'auteur, eſt calqué ſur la *Pucelle ;* il y a de la facilité dans ſa verſification, & même quelques images voluptueuſes. Mais on ſent combien d'inutilités, de longueurs, de pillages, il doit y avoir dans un poëme de dix-huit chants ſur un manche à balai. L'auteur a conſacré un chant entier à paſſer en revue, ſur les boulevards, beaucoup d'auteurs, qu'il traite de la façon la plus infame & la plus indécente. Auſſi l'ouvrage eſt-il arrêté.

25 *Mai*. On annonce déja une nouvelle édition de la *Pucelle*, qu'on dit devoir être exécutée avec le plus grand ſoin & la plus grande correction. On s'eſt beaucoup récrié contre les eſtampes de la premiere : on aſſure que les nouvelles ſeront gravées par Cochin.

25 *Mai*. M. du Monchaux, médecin de Flandre, ayant fait un livre intitulé *Anecdotes de Médecine*, s'eſt aviſé pour lui donner de la célébrité, de le commencer par des lettres initiales qui déſignent M. *Barbeu Dubourg*, *docteur régent de la faculté de médecine de Paris*. Celui-ci a réclamé contre l'impoſture. Le véritable auteur a écrit une lettre fort polie à M. Dubourg, où il lui déclare la cauſe de la ſupercherie.... Ce livre a des choſes amuſantes, mais tout-à-fait étrangeres à ſon objet, & ne paſſe pas pour très-véridique.

26 *Mai*. On aſſure que Rouſſeau a fait un roman nouveau intitulé *Edouard*. Ce ſont les aventures d'un Anglois qui joue un rôle dans le roman de *Julie ;* on prétend qu'il en a dépoſé le manuſcrit entre les mains d'un homme de la cour.

Le livre de Rousseau, lu à présent de beaucoup de monde, fait très-grand bruit. Il est singulier, comme tout ce qui sort de la plume de ce philosophe, écrit fortement & pensé de même; du reste impossible dans l'exécution, plein d'excellents préceptes, quelquefois minutieux, même bas; il pourroit être de beaucoup plus court. On remarque aussi que le tout n'est pas parfaitement lié : il y a des pieces de rapport, & qui ne sont pas bien fondues dans l'ouvrage, des choses très-hardies contre la religion & le gouvernement. Ce livre, à coup sûr, fera de la peine à son auteur. Nous y reviendrons, quand nous l'aurons mieux digéré.

29 *Mai*. On devoit donner aujourd'hui *Zelmire* pour la derniere fois, sauf à la reprendre : mais le concours de monde prodigieux l'a fait prolonger encore toute la semaine prochaine. On offre à l'auteur 2000 liv. de l'impression : il en exige cent louis.

30 *Mai*. On répete actuellement la comédie de M. Palissot, en cinq actes & en vers, intitulée *les Méprises*. On en dit du bien. Le public jugera incessamment.

31 *Mai*. Le livre de Rousseau occasionne du scandale de plus en plus. Le glaive & l'encensoir se réunissent contre l'auteur, & ses amis lui ont témoigné qu'il y avoit à craindre pour lui. Il se défend là-dessus, en prétendant que ce livre a été imprimé sans son consentement, & même sans qu'il y eût mis la derniere main. Il y a long-temps qu'il y travaille : sa santé ne lui a jamais permis de le continuer avec l'exactitude qu'il méritoit. Il en avoit laissé les lambeaux épars dans son

cabinet : bien des gens l'ont pressé vivement de donner son ouvrage au public, & se sont obligés de le rédiger : Rousseau a témoigné qu'il y avoit bien des choses qu'il vouloit supprimer, & on lui a répondu qu'on feroit tout cela. On n'en a rien fait, & il paroît *in naturalibus*.

1 *Juin* 1762. M. Rochon, jeune auteur, qui avoit une tragédie reçue aux François, vient d'essuyer une disgrace qui indique combien il est désagréable d'avoir affaire à ce tripot de comédiens.

Comme aucune piece de ces devanciers n'étoit en état d'être jouée, on a fait avertir M. Rochon, qui s'est présenté avec empressement. Mlle. Clairon, qui n'étoit pas contente de cet auteur, peu galant & peu complimenteur, d'ailleurs jalouse de voir occuper par Mlle. Dumesnil le premier rôle dans la piece, a paru desirer, sans affectation, qu'on fit une seconde lecture de cette tragédie qu'elle ne connoissoit point. L'auteur ingénu s'est prêté à son invitation, quoiqu'il pût s'en dispenser. Dès le commencement de la lecture il s'est apperçu, mais trop tard, que Mlle. Clairon n'étoit pas favorablement disposée : elle y a prêté très-peu d'attention, & s'est efforcée de détourner celle des autres ; de sorte que le pauvre auteur décontenancé n'a pu soutenir sa tragédie de toute la force d'une déclamation tonnante : il a eu peine à finir ; & lorsqu'on est allé au scrutin, il s'est trouvé dix voix contre neuf qui le favorisent. Le voilà dans le cas des courbettes, des révérences, des génuflexions, devant l'héroïne de la scene françoise. . . . .

2 *Juin*. Quelque mauvais que ſoit le *Balai*, il y a des gens ſenſés qui l'attribuent à M. de Voltaire. En ce cas il feroit étrangement pillé.

3 *Juin*. *L'Emile* de Rouſſeau eſt arrêté par la police. Cette affaire n'en reſte pas-là.

4 *Juin*. *Le Codicille & l'Eſprit, ou Commentaire des maximes de politique de M. le maréchal de Belle-Iſle, avec des notes* attribuées au préſident Hainault, publiées par M. de C... Ce M. de C.... eſt, à ce qu'on aſſure, le nommé *Maubert*, qui a déja fait le teſtament, où il y avoit de bonnes choſes. On ſent, en général, que ce livre ne part pas de la tête d'un homme d'état.

5 *Juin*. On a donné aujourd'hui la quatorzieme & derniere repréſentation de *Zelmire*, avec un concours plus prodigieux qu'à la premiere. Quand l'acteur eſt venu annoncer, il a été interrompu. On a redemandé *Zelmire* pour lundi avec le plus grand brouhaha... Le modeſte acteur n'a oſé réſiſter en face aux empreſſements ſi marqués du public, mais il n'a rien promis. La ſanté de Mlle. Clairon ne lui permet pas de jouer plus long-temps cette piece : elle a beſoin de pluſieurs mois de repos.

6 *Juin*. M. Vanloo eſt nommé premier peintre du Roi. Cette place n'avoit point encore été donnée depuis la mort de M. Coypel.

On parle beaucoup des *Mépriſes*, comédie du ſieur Paliſſot, qu'il doit donner demain. On continue à la prôner, mais on convient qu'il a pris le cannevas dans M. de Caylus, un de ces jolis diſeurs de rien, un de ces *Meſſieurs*, comme on appelloit ceux qui compoſoient la ſociété du comte de Maurepas, &c.

7 *Juin*. *Les Méprises, ou le Rival par ressemblance*, comédie en vers & en cinq actes, n'a point été favorablement accueillie du public. Tout étoit disposé pour arrêter les cabales qui devoient nécessairement se former contre le sieur Palissot; on avoit doublé la garde, & des fusiliers répandus en grand nombre dans le parterre, sembloient forcer à applaudir, ou du moins gênoient beaucoup ceux qui auroient voulu témoigner du mécontentement. Malgré toutes ces précautions, ce drame est mort de sa belle mort: rien de plus ennuyeux. La piece est si mauvaise, que bien des gens en inferent que Palissot n'est pas même l'auteur des *Philosophes*, piece qui n'a de merveilleux que son succès. Celle d'aujourd'hui est dans le goût des *Ménechmes*, mais traitée très-différemment. Dans le premier acte l'on a fait entrer une galerie de portraits, qui ne reviennent à rien, qui seroient très-bons isolés. Ils désignent plusieurs personnes connues à ne pouvoir s'y méprendre, & ne servent qu'à faire remarquer le penchant que le sieur Palissot a pour la méchanceté. Il a voulu contrebalancer cela par un éloge de la nation, aussi gauchement placé dans le même acte, & par l'encens le plus fade dont il a embaumé M. le duc de Choiseul, présent à cette piece. Il a fait revenir les vaisseaux & le zele patriotique, &c.

Au quatrieme acte, il y a un changement de décoration.... Le coup de sifflet étant parti pour l'ordonner, les applaudissements prodigués à l'instant, ont formé un à-propos des plus humiliants pour l'auteur.

On est venu annoncer *Alzire* pour mardi;

les battements de mains & de pieds ont redoublé pendant plusieurs minutes : l'acteur ayant saisi le moment du rallentissement pour remettre les *Méprises* au mercredi, les huées ont succédé, & le public a témoigné le plus grand mépris pour le sieur Palissot.

On a vu avec étonnement l'abbé de la Porte rompre les lances contre tout venant, en faveur de cette comédie. On l'auroit pu croire de mauvaise foi, s'il n'étoit plus vraisemblable de le croire de mauvais goût ; on se seroit imaginé que ce journaliste, l'écho des encyclopédistes, n'auroit pas profané sa bouche à exalter une très-pitoyable piece d'un auteur, ennemi déclaré de ce qu'il appelle les *Philosophes*.

Il est bon d'observer encore que le chevalier de la Morliere a eu pendant toute la représentation à côté de lui un exempt, qui lui a déclaré qu'il étoit là pour le moriginer, & qu'il eût bien à s'observer. Cette attention de la police ne fait pas plus d'honneur au sieur Palissot qu'au chevalier de la Morliere.

8 *Juin*. Rousseau a retiré 7000 livres de son livre. C'est madame & M. le maréchal de Luxembourg qui se sont mis à la tête de la vente, & qui en procurent un très-grand débit.

9 *Juin*. Aujourd'hui, suivant le réquisitoire de M. le procureur-général, *Emile*, ou *le Traité de l'Education*, a été brûlé avec les cérémonies accoutumées. L'auteur est décrété de prise de corps. Heureusement qu'il est en fuite.

10 *Juin*. *Zelmire* imprimée est encore plus absurde à la lecture : d'ailleurs, quand on a

ſatisfait la premiere curioſité, la verſification, tantôt foible, tantôt bourſoufflée, tantôt proſaïque, n'invite point à recommencer. C'eſt un drame qui ſera inceſſamment relégué dans la pouſſiere des arriere-boutiques.

11 *Juin. Chanſon, ſur l'air :* Tôt, tôt, tôt, battez chaud.

Cupidon s'eſt fait maréchal,
Et ce dieu ne s'y prend pas mal,
Il veut Manon pour domicile;
Il met ſa forge dans ſes yeux,
Dont il fait rejaillir des feux,
Qui brûleroient toute une ville.
Tôt, tôt, &c.

Savez-vous quels ſont ſes ſoufflets?
Deux petits tettons rondelets,
Qui vont même ſans qu'on y touche;
Il ne faut pour les mettre en train,
Qu'y porter tendrement la main,
Ou qu'un doux baiſer de la bouche.
Tôt, tôt, &c.

Mais que fait-il de ſes deux bras,
Si blancs, ſi ronds, ſi délicats?
L'amour en a fait des tenailles :
Ses bras charmants quand ils ſont nus,
Même mieux que ceux de Vénus
Retiendroient le dieu des batailles.
Tôt, tôt, &c.

Amis, je ne vous dirai pas.
Quel eſt ce lieu rempli d'appas
Où l'amour a mis ſon enclume ;
Mais ſi-tôt qu'il y forge un dard,
Le trait s'enflamme, brille & part :
Plus il frappe, plus il s'allume.
Tôt, tôt, &c.

L'Amour fait trop bien ſon métier,
Pour n'avoir pas fait tout entier
Son ouvrage auprès de la belle :
Le marteau qui frappe les coups,
Ce ſeroit moi, ce ſeroit vous,
Si Manon n'étoit pas cruelle !
Tôt, tôt, &c.

12 *Juin.* On a arrêté pluſieurs perſonnes qu'on ſoupçonnoit auteurs du *Balai*, entre autres un jeune homme nommé Groubental. On lui attribue déja les *Jéſuitiques ; Irus ou le Savetier du coin.*

12 *Juin.* M. Linguet, jeune hiſtorien, donne au public un ouvrage qui paroîtroit devoir mûrir plus long-temps dans le ſilence du cabinet : c'eſt *l'Hiſtoire du Siecle d'Alexandre.* On ſe doute bien que celui *du Siecle de Louis XIV* a ſervi de modele, & c'eſt un malheur. Combien le premier doit-il reſter au-deſſous ! Il falloit pour compoſer un pareil ouvrage, joindre au tact le plus fin, au goût le plus délicat, l'érudition la plus vaſte & la plus conſommée. Au reſte, comme une hiſtoire, quoique médiocre, n'eſt point à dédaigner, on lit celle-ci avec quelque plaiſir : elle eſt aſſez bien écrite.

13 *Juin.* Avant-hier le parlement a condamné à la brûlure un poëme qui a pour titre : *La religion à l'Assemblée du Clergé de France.* Cet ouvrage, dont les vers sont grands & bien tournés, est une satire des plus licencieuses contre les mœurs de nos évêques.

14 *Juin.* On ne cesse de parler de Rousseau, & de raconter les circonstances de son évasion. On prétend qu'il ne vouloit point absolument partir, qu'il s'obstinoit à comparoir ; que M. le prince de Conti lui ayant fait là-dessus des instances les plus pressantes & les plus tendres, cet auteur avoit demandé à S. A. ce qu'il lui en pouvoit arriver ? en ajoutant qu'il aimoit autant vivre à la Bastille ou à Vincennes, que par-tout ailleurs ; qu'il vouloit soutenir la vérité, &c. Que le prince lui ayant fait entendre qu'il y alloit non-seulement de la prison, mais encore du bûcher, la stoïcité de Rousseau s'étoit émue. Sur quoi le prince avoit repris : « Vous n'êtes point encore assez » philosophe, mon ami, pour soutenir une » pareille épreuve ; » que là-dessus on l'avoit emballé & fait partir.

16 *Juin.* M. l'abbé Chauvelin a reçu une lettre anonyme de Geneve sur les jésuites. C'est une plaisanterie légere, qu'on présume sortir de la plume de M. de Voltaire.

17 *Juin.* Il court une lettre de l'évêque du Puy au Roi, du 16 avril 1762. C'est une déclamation en faveur des jésuites, écrite d'un style amer, & peu forte de raisonnements.

18 *Juin.* M. de Crébillon, l'un des quarante de l'académie françoise, dont on avoit

prématuré la mort depuis long-temps, est enfin décédé aujourd'hui, dans un âge fort avancé. Sa place de censeur de la police étoit donnée depuis quelque temps à M. Marin, comme adjoint.

19 *Juin*. M. l'abbé de Lignac, ci-devant de l'oratoire, connu par plusieurs ouvrages de métaphysique, est mort hier aussi : il étoit très-vieux.

20 *Juin*. On écrit de Geneve du 12 de ce mois, que ce jour-là même le livre de Jean-Jacques Rousseau avoit été arrêté & porté au tribunal de la république, pour y être statué ce qu'il appartiendroit.

On ne sait point au juste où est cet illustre fugitif. On le dit chez le prince de Conti, on le dit à Bouillon, on le dit en Hollande, on le dit en Angleterre.

21 *Juin*. Les comédiens françois se disposoient à donner dans la semaine *la Mort de Socrate*, tragédie en trois actes, de M. de Sauvigny, ancien garde-du-corps du roi de Pologne, Stanislas. On craint qu'elle ne soit arrêtée par la police, à cause de la circonstance de l'affaire de Jean-Jacques, qui présente la même scene que cet illustre Grec offroit à l'aréopage d'Athenes. Dans le drame nouveau, l'auteur qui n'avoit pu prévoir ce qui arrive aujourd'hui, a, dit-on, traité cette situation de façon à faire croire qu'elle est adaptée à l'aventure du moment.

23 *Juin*. Dans la gazette de Médecine, N°. 49 & 50, on lit des *Réflexions de M. Barbeu Dubourg, auteur de cette gazette, sur ce qu'il a plu à Jean-Jacques Rousseau de dire des méde-*

cins. Ces réflexions, assez ameres, sont ingénieuses à certains égards, mais elles ne pulvérisent pas, à beaucoup près, les enthymêmes de Rousseau. Elles tendent uniquement à nous prouver ce dont il convient, que la médecine est une très-belle chose en elle-même, dont on abuse presque toujours : *de-là, gardons la médecine, & chassons les médecins.*

24 Juin. Il paroît que *la Mort de Socrate* est encore reculée. On devoit donner en même temps *le Caprice*, comédie en trois actes & en prose, du sieur Renoux. On aura incessamment cette derniere comédie.

25 Juin. On parle beaucoup du livre de Rousseau, qui doit servir de cinquieme volume à son *Traité de l'Education :* c'est le *Contrat Social.* On prétend qu'il y en a des exemplaires dans Paris, mais en très-petit nombre. On le dit extrêmement abstrait.

26 Juin. *Appel à la Raison.* Tel est le titre d'une nouvelle brochure en faveur des jésuites. Elle ne fait que ressasser tout ce qu'on a dit : elle n'est remarquable que parce qu'on y veut démontrer que le discours de M. de la Chatolais n'est point de lui : on y renouvelle le bruit qui a couru, que M. d'Alembert en étoit l'auteur.

27 Juin. On sait à présent où s'est retiré Rousseau. Il est chez un de ses amis dans le pays de Vaud en Suisse, canton de Berne, près Neuchâtel, à Yverdun.

Son *Emile* a été condamné à être brûlé par la main du bourreau à Geneve, & sa personne décrétée de prise de corps.

28 Juin.

28 *Juin*. On a donné aujourd'hui la premiere repréſentation du *Caprice*. Cette piece eſt d'un mérite fort mince.

30 *Juin*. On lit dans le Journal de Trévoux du mois de juin de cette année, une lettre du pere Berthier à l'imprimeur de cet ouvrage périodique, dans lequel il le ſupplie de l'inſérer. Il eſt à conclure de-là que ce jéſuite s'eſt démis du ſceptre littéraire, & l'a laiſſé paſſer en d'autres mains.

30 *Juin*. Actuellement que le livre de Rouſſeau eſt fort répandu, puiſque tout Paris l'a lu, on peut former un réſultat des jugements ſur ce livre, qui ne ſont point auſſi divers qu'on pourroit le préſumer à l'égard d'un ouvrage auſſi ſingulier.

Tout le monde convient que ce traité d'éducation eſt d'une exécution impoſſible, & l'auteur n'en diſconvient pas lui-même. Pourquoi donc faire un livre, ſous prétexte d'être utile, lorſqu'on ſait qu'il ne ſervira de rien? Enſuite, les ſeules choſes judicieuſes qui y ſoient, ſont en grande partie des remarques faites généralement, tirées des différents livres écrits ſur cette matiere, & ſur-tout de celui de Locke, que Rouſſeau affecte de mépriſer. En troiſieme lieu, l'auteur ne fait dans tout ſon livre que détruire l'objet pour lequel il écrit. C'eſt un traité d'éducation, c'eſt-à-dire, des préceptes pour élever un enfant dans l'état ſocial, lui apprendre ſes devoirs vis-à-vis de Dieu & de ſes ſemblables; & dans ce traité on anéantit toute religion, on détruit toute ſociété. Cet éleve, orné de toutes les vertus, enrichi de tous les talents, finit par être un miſanthrope dégoûté de tous les états,

qui n'en remplit aucun, & va planter des choux à la campagne & faire des enfants à sa femme.

Dans le premier volume l'auteur prend son éleve *ab ovo.* Il veut qu'on ne *l'emmaillotte point*, & qu'une mere nourrisse son enfant. Il déclame beaucoup contre la médecine, & fait le médecin à chaque instant; il ne veut point se charger d'un éleve qui seroit délicat; ainsi son traité est à l'usage des enfants bien faits & vigoureux. La plupart des préceptes qu'il débite, sont très-bons, mais tirés de toutes les theses soutenues dans la faculté depuis plusieurs années. Il ne veut pas que l'homme mange de viande, parce qu'il veut traduire un morceau très-éloquent prétendu de Plutarque, où il peint la gent carnassiere sous l'aspect le plus cruel. Il a oublié d'avoir démontré antérieurement dans son *Discours de l'inégalité des conditions*, que l'homme étoit un carnivore par sa construction physique. Enfin, il laisse son éleve sans rien faire jusqu'à l'âge de puberté. Il veut qu'il joue, & fasse ses volontés, afin que s'il vient à mourir, il n'ait point à se plaindre de n'avoir vécu que dans les larmes. On sent que ce premier volume pourroit se réduire à peu de chose, si l'on s'en tenoit aux simples maximes usuelles qu'il y débite. C'est donc par son talent rare qu'il a le secret d'enchaîner son lecteur, & de l'empêcher de voir le vuide de ce livre. Son éloquence mâle, rapide & brûlante, porte de l'intérêt dans les plus grandes minuties. D'ailleurs, l'amertume sublime qui découle continuellement de sa plume, ne peut que lui concilier le plus grand nombre des lecteurs.

Le ſecond volume prend l'éleve dans l'état de puberté commencée. Alors Rouſſeau lui met entre les mains Robinſon Cruſoé. Il lui apprend un métier, & commence à faire germer chez lui toutes les ſciences.

Dans le troiſieme, il lui permet de choiſir une religion, s'il en trouve une qui lui convienne, ſinon il n'en aura point. Il admet l'ignorance invincible de la Divinité, & ſon éleve peut être un athée, ſans que cela le ſurprenne. Enfin les paſſions ſe développent; il le fait ſortir de Paris, ville de boue & de fumée, & ils galopent par monts & par vaux pour chercher une compagne.

Le quatrieme volume préſente une Sophie, qui donne lieu à une diſſertation ſur la maniere d'éduquer les filles. Il faut avouer que celle-ci eſt un chef-d'œuvre d'autant plus ſéduiſant, qu'il ne paroît point hors de la nature. On eſt attendri juſqu'aux larmes, dans ce morceau de détails les plus intéreſſants. Auſſi Emile en devient-il amoureux. L'impitoyable gouverneur ne le laiſſe point à ſa paſſion : il l'arrache ; il veut qu'il cherche avant le domicile où il voudra s'établir. De-là, l'hiſtoire du droit public, & des aſſertions très-dangereuſes contre les puiſſances. Cet éleve, après voir bien voyagé, bien couru, reconnoît qu'il n'y a point dans le monde un ſeul coin de la terre où il puiſſe dire qu'il y a quelque choſe à lui : il vient à ſa Sophie ; il l'épouſe, & le gouverneur les quitte, après leur avoir donné d'excellents préceptes pour rendre cette union durable.

Il ſuit de cet expoſé, que ce livre, plein de belles & ſublimes ſpéculations, ne ſera

d'aucun ufage dans la pratique. On le lit, & on le lira fans doute avec avidité, parce que l'homme aime mieux le fingulier que l'utile. Il faut avouer auffi que l'auteur poffede au fuprême degré la partie du fentiment. Eh! que ne pardonne-t-on pas à qui fait émouvoir!

1 *Juillet* 1762. Il paroît que la place vacante à l'académie, par la mort de M. de Crébillon, fera pour l'abbé de Voifenon. Toutes les puiffances le veulent. Il fait l'homme indifférent; il prétend qu'il n'en a pas voulu il y a quinze ans; & s'il fe rend aux follicitations de ceux qui defirent qu'il foit de ce corps, c'eft qu'on lui fait entendre qu'il y figurera comme homme de condition. Il n'eft pas d'une naiffance affez relevée pour cela, & cette façon de figurer n'eft pas la plus honorable pour un homme d'efprit; mais l'adulation gâte les plus beaux naturels; il eft flatté de ce perfiflage.

2 *Juillet*. M. de Crébillon le fils a obtenu les 2000 livres de penfion qu'avoit fon pere.

On remet à mardi prochain *les Caracteres de la folie*. Les paroles font de M. Duclos, la mufique de Burry. Ces deux noms ne promettent rien de bien fameux en lyrique. On a donné cet opéra en 1743, fans fuccès: on l'a beaucoup corrigé, & l'on prétend qu'on en a fait quelque chofe de très-bon. Il faut fe défier de ces éloges anticipés.

M. Robé, ce poëte érotique, également licencieux & impie, mais dont le cerveau foible s'altéroit dès qu'il lui furvenoit quelque petite maladie, eft enfin rendu à fon état naturel: il donne à corps perdu dans le janfénifme. C'eft un convulfionnaire intrépide, & c'eft un acteur zélé qui a befoin

des *secours* les plus abondants. Il a passé par tous les états ; il a été assommé, percé, crucifié : sa vocation est des plus décidées.

5 *Juillet*. On répand dans le public un *prospectus* de la nouvelle édition de Corneille, entreprise par M. de Voltaire. Cet ouvrage sera de 10 à 12 volumes. Il sera orné de 33 estampes, dessinées par M. Gravelot ; mais le plus précieux consiste en remarques historiques & critiques sur la langue & sur le goût. L'exemplaire ne coûtera que deux louis : on n'en tirera que 2500. Tout le monde doit savoir que le profit qui en résultera doit être mis en masse pour doter Mlle. Corneille. Quelle plus noble dot que celle-là !

6 *Juillet*. Les comédiens françois font célébrer aujourd'hui avec beaucoup de pompe un service solemnel, à St. Jean-de-Latran, pour le repos de l'ame de M. de Crébillon. On dira des messes dans la même vue, depuis huit heures du matin jusqu'à midi. Ils ont envoyé par tout Paris des billets d'invitation pour y assister. Tout cela se fait en dépit de M. l'archevêque, dont la jurisdiction ne s'étend point sur le curé de St. Jean-de-Latran.

6 *Juillet*. L'opéra a donné aujourd'hui la premiere représentation des *Caracteres de la folie*. Jamais spectacle n'a été plus triste & plus ennuyeux. On a supprimé le prologue, qui auroit pu être agréable. Les deux actes sont *l'Astrologie*, & *les Caprices de l'Amour*, qui ne reviennent en rien au titre. On a substitué à celui des *passions*, *Hylas & Zélis*, pastorale, composée par M. de Semnecterre. Il n'y a que

ce dernier qui ſoit ſupportable. Le muſicien, dont le goût s'eſt amélioré, l'a fait ſur un tout autre ton que les autres. Il s'enſuit une diſparate très-remarquable. La muſique des premiers actes eſt foible, maigre & point pittoreſque. Les paroles ſont très-miſérables; les ballets ne ſignifient rien.

Le troiſieme acte conſiſte dans une bergere, qui invoque l'Amour, pour qu'il rende la vue à ſon amant. Ce dieu lui promet ce miracle, en lui faiſant enviſager les riſques qu'elle court : Hylas peut devenir infidele : elle conſent à ce danger : elle eſt preſque dans le cas du repentir. Cependant il réſiſte à tous les charmes que lui préſentent les différentes beautés qu'il enviſage en recouvrant la vue. En vain des bergeres ſéduiſantes par leurs danſes cherchent à l'émouvoir, le ſon de voix de Zelis peut ſeul pénétrer ſon ame. Il la retrouve, & ils ſont heureux.

L'aveugle auteur de cette entrée a donné lieu au bon mot : *Que ce ſpectacle étoit un opéra d'aveugle, fait pour être entendu par des ſourds.*

7 Juillet. La ſeconde partie du *Compte rendu par M. de la Chalotais, au parlement de Bretagne, à l'occaſion des jéſuites*, n'eſt point inférieure à la premiere. Elle ne ſort en rien du ton de modération de l'auteur, & elle atterre, elle foudroie, elle pulvériſe de plus en plus le coloſſe de la ſociété. Il conclut toujours à ſupplier le Roi d'ordonner qu'on travaille à un nouveau plan d'éducation. Le parlement n'a point adopté cette partie de ſes concluſions : il eſt fâcheux qu'on ne ſaiſiſſe pas le moment de détruire le fanatiſme dans ſon

berceau, en ſubſtituant aux préjugés, aux erreurs de toute eſpece, dont on *imboit* la jeuneſſe, un code de vérités lumineuſes, qui puiſſent la guider dans tous les temps de la vie.

7 *Juillet*. On a honoré aujourd'hui la mémoire de M. de Crébillon d'une façon plus digne de lui que cette farce qu'on a jouée à St. Jean-de-Latran. On a donné *Rhadamiſte & Zénobie*. Cette piece n'a pas fait une grande ſenſation. On parle de remettre *Atrée & Thyeſte*, le chef-d'œuvre du même auteur.

Les comédiens italiens doivent donner demain *Sancho Pança*, opéra bouffon de M. Poinſinet le jeune, dit Totinet. La muſique eſt de Philidor. On aſſure que la troupe compte beaucoup ſur cette nouveauté, pour ramener le public qui déſerte depuis pâque.

7 *Juillet*. La Sorbonne a mis ſur le bureau le livre de Jean-Jacques, & va travailler à ſa cenſure.

8 *Juillet*. On écrit de Neuchâtel que milord Maréchal, gouverneur de cette principauté, a reçu une lettre du roi de Pruſſe, qui lui marque d'avoir tous les égards poſſibles pour Rouſſeau, de l'aſſurer de ſa protection, de lui offrir tous les ſecours dont il pourroit avoir beſoin.

Il y a à Geneve une fermentation conſidérable, occaſionnée par la condamnation du livre de Rouſſeau. Les miniſtres de l'égliſe réformée prétendent que les ſéculiers ne l'ont condamné que par eſprit de parti, à cauſe qu'il ſoutient dans le *Contrat Social* les vrais ſentiments de la *démocratie*, oppoſés à ceux

de l'*Aristocratie*, qu'on voudroit introduire. A l'egard de la doctrine théologique renfermée dans *Emile*, ils disent qu'on pourroit la soutenir en bien des points, que d'ailleurs on ne lui a pas laissé le temps de l'avouer ou de la rétracter. Ils ajoutent que l'on souffre dans l'état un homme (M. de Voltaire) dont les écrits sont bien plus repréhensibles, & que les distinctions qu'on lui accorde sont une preuve de la dépravation des mœurs & des progrès de l'irréligion, qu'il a introduite dans la république depuis son séjour dans son territoire.

8 *Juillet. Sancho Pança dans son Isle*, joué aujoud'hui pour la premiere fois, n'a pas eu le succès qu'on s'en promettoit. On l'a jugé trop sévérement, en exigeant dans une farce de ce genre l'esprit & la finesse d'un drame plus délicat. On trouve mauvais que Sancho débite tant de proverbes, qu'il soit gourmand, &c. Il est aisé de juger de-là quelle espece de connoisseur décide ainsi. Quant à la musique elle est toujours dans un goût pittoresque, mais elle rentre dans les autres ouvrages de Philidor, & démontre à merveille les bornes du genre. La nature inanimée ne peut se varier, se nuancer à l'infini, comme les passions que carectérise la grande musique.

9 *Juillet*. On ne peut se refuser à consigner un bon mot du roi, qui caractérise également l'excellence de son esprit & de son cœur.

S. M. étant allé voir les nouveaux bureaux de la guerre, il y a quelques jours, entra partout; & dans celui de M. Dubois ayant trouvé une paire de lunettes, mit la main dessus :

voyons, dit le Roi, *si elles valent celles dont je me sers*. Un papier, apprêté exprès, suivant les apparences, se trouva sous sa main. C'étoit une lettre dans laquelle entroit un éloge pompeux du monarque & de son ministre (le duc de Choiseul). S. M. rejetant avec précipitation les lunettes, dit : *elles ne sont pas meilleures que les miennes, elles grossissent trop les objets.*

10 *Juillet*. On ne cesse de parler par-tout Paris de la farce de St. Jean-de-Latran ; on en rit beaucoup. Les comédiens n'ont rien épargné pour faire célébrer avec toute la pompe funéraire le service de M. de Crébillon. L'église étoit toute tendue de noir, fort illuminée, un catafalque, un dais. La compagnie étoit des plus nombreuses. L'académie françoise y avoit été invitée ; elle s'y rendit par députation. L'opéra, la comédie italienne, tous les corps comiques y ont assisté de même. On est allé à l'offrande dans la plus grande régularité. Les actrices étoient sans rouge. Mlle. Clairon, en long manteau, menoit le deuil. Cette sublime Melpomene a représenté avec toute la dignité convenable. Arlequin y a figuré aussi. Enfin, tout a concouru à rendre cette cérémonie aussi mémorable que risible.

11 *Juillet*. On a représenté, il y a quelques jours, à Bagnolet, chez M. le duc d'Orléans, une piece en deux actes, de Collé, si connu par ses *Amphygouris*. Elle a pour titre : *Le Roi & le Meûnier* (c'est *Henri IV*). Ce petit drame a eu le plus grand succès, & le mérite par la naïveté qui y regne. M. le duc

de perdre un droit dont M. de Beaumont faisoit des plaintes ameres, le curé de St.-Jean-de-Latran, quoique soustrait à l'ordinaire, par les privileges de l'ordre, recevroit une punition, pour avoir occasionné ce qu'on appelle canoniquement un scandale dans l'église de Paris, en communiquant avec des histrions, foudroyés tous les huit jours au prône, sous le bras ecclésiastique. En conséquence, ledit curé a été condamné à trois mois de séminaire, & à deux cents francs d'amende envers les pauvres.

20 *Juillet.* Les *Fragments* n'ont pas été fort célebres aujourd'hui. Il n'y avoit personne. Ils ont été très-mal remis, & joués d'une façon infame : des acteurs à faire mal au cœur : sans Mlle. Le Mierre, on n'auroit pu y tenir. Rien de nouveau dans les danses.

L'*Acte de la Guirlande* est ingénieux, mais il finit mal. Il ne mérite pourtant pas le traitement rigoureux qu'il a toujours essuyé. On ne sait pourquoi le public l'a si fort mal accueilli cette fois. On ne peut s'empêcher de citer à ce propos une anecdote singuliere. On a déja dit que les paroles étoient du sieur de Marmontel. En 1751, qu'on le jouoit, ce poëte eut occasion de prendre un fiacre : c'étoit un jour d'opéra ; son chemin étoit de passer devant le cul-de-sac. Il dit : *cocher* (craignant l'embarras) *évite le Palais Royal --- Ne craignez, Monsieur*, reprit le rustre ingénu, *il n'y a pas trop de tumulte, on donne aujourd'hui* la Guirlande.

21 *Juillet. Réfutation du nouvel ouvrage de Jean-Jacques Rousseau, intitulé Emile.* C'est un in-octavo qui ne contient encore qu'une

lettre, où l'on prétend répondre à l'article du troisieme volume, dans lequel l'auteur attaque la révélation, & en général sappe la religon par ses fondements. Pour sentir la platitude & l'ineptie du critique, il suffit de dire qu'il appuie ses arguments sur l'écriture sainte. On voit que c'est un ergoteur qui a voulu faire un livre. Louons son zele, & souhaitons-lui du talent! Il promet deux autres lettres, dont on le dispense, s'il n'a rien de mieux à dire. Recourons aux grands & solides ouvrages faits en faveur de la religion chrétienne; c'est dans ce sublime arsenal qu'on trouve des armes toujours prêtes & toujours victorieuses.

21 *Juillet.* On s'apperçoit facilement que ce ne sont plus les mêmes coopérateurs qui travaillent au journal de Trévoux: il n'est plus ni aussi bien écrit, ni aussi savamment discuté. On conçoit en général qu'il est impossible à des particuliers d'exécuter cet ouvrage périodique dans la même perfection que le faisoient les jésuites, & le pere Berthier en dernier lieu. Une bibliotheque immense, où vérifier à chaque instant les citations; des éleves sans nombre & pleins de talents qui travailloient en sous-œuvre: comment rencontrer les mêmes secours? A l'ultramontanisme près, qui perçoit toujours par quelque part, on regrettera long-temps ce journal, qui dégénere & dégénérera de plus en plus.

22 *Juillet. Variétés Philosophiques & Littéraires, par M. l'abbé de Londes* . . . . C'est un nouvel auteur qui entre dans la lice littéraire d'une maniere assez commune.

22 *juillet.* M. l'abbé de Marigny, auteur

de l'*histoire des révolutions de l'empire des Arabes*, *sous le gouvernement des Califes*, est mort, il y a quelque temps, dans un âge fort avancé. Il avoit poussé l'avarice à son dernier période.

22 *Juillet*. Le bruit court que le sieur Chevrier est mort de misere, sans feu ni lieu : telle devoit être la fin d'un enragé. D'autres assurent qu'il est mort de peur, comme on l'arrêtoit.

25 *juillet*. M. de la Combe, d'Avignon, nous annonce l'*Abeille du Parnasse Anglois*. Ce sera une traduction des plus belles odes, & des morceaux les plus sublimes des auteurs de cette nation. A en juger par son essai, cela ne sera pas mieux choisi que le recueil de l'abbé Yart, & n'aura rien de piquant.

27 *Juillet*. Il court une *Epître à M. Gresset*, de trois cents vers & au-delà. Elle annonce du talent, de la facilité. L'auteur est plus abondant, plus énergique, agréable & correct. Il n'est pas encore connu. C'est M. de Sélis.

27 *Juillet*. M. Dauvergne & consorts, chargés de l'entreprise du concert spirituel, préviennent le public dans le deuxieme volume du *Mercure* de ce mois, que M. de Mondonville refuse les conditions raisonnables qu'ils lui offrent pour jouir de sa musique & nous en amuser. Il est fâcheux que la jalousie de ces messieurs nous prive de ce riche fonds de motets ; il est à craindre que le spectacle ne s'en ressente. On nous annonce qu'on va faire les plus grands efforts pour y suppléer : puissent-ils être heureux !

30 *Juillet.* Il y a une fermentation considérable dans la troupe des comédiens françois, à l'occasion du châtiment que vient d'éprouver le curé de St. Jean-de-Latran. Ils ne peuvent supporter d'être ainsi frappés des foudres de l'église. Mlle. Clairon, l'héroïne de ce théâtre, parle sur cette matiere avec une éloquence majestueuse ; si ses camarades suivoient son avis, ils demanderoient tous leur retraite. On se flatte qu'ils n'en viendront pas à cette voie extrême, la cour & la ville y perdroient trop.

31 *Juillet.* M. Bouchardon, un des plus fameux sculpteurs de l'Europe, vient de mourir. Il étoit chargé de la statue équestre du Roi, que la ville fait faire. Heureusement son ouvrage est fort avancé : il ne manque plus qu'une des quatre figures qui doivent orner le piédestal.

1 *Août* 1762. C'est M. Pigal qui est chargé de continuer la suite des travaux du Roule. Bouchardon a écrit une lettre à la ville, dans laquelle il désigne cet artiste pour lui succéder. Cette générosité est d'autant plus louable, que ces deux grands hommes n'étoient point amis, & que la jalousie, trop souvent le partage des petits talents, avoit élevé quelques nuages entr'eux.

2 *Août.* Suivant la gazette de Bruxelles, la reine de Hongrie défend très-sévérement l'introduction du livre de Rousseau dans ses états. Peu d'auteurs se sont attirés une proscription aussi illustre.

3 *Août.* Le bruit court depuis quelque temps que les jésuites comparoîtront au jour indiqué & feront plaider leur cause. Un avocat

nommé *Domine*, doit être leur défenseur. Si cela est, on assure que la réplique, très-courte, est toute prête : *Domine, salvum fac Regem !* lui dira-t-on.

4 *Août*. Les comédiens françois ont remis *Cinna* depuis quelques jours. Il leur procure du monde. Les avis sont partagés sur la maniere dont cette piece est jouée. Tout le monde s'accorde assez sur Mlle. Clairon, qui joue *Emilie* dans la perfection. Ce rôle n'est dans son genre point susceptible de passions fortes, & est propre à recevoir toutes les nuances d'un art réfléchi. On ne pense pas de même de Brizard, qui fait *Auguste*.

5 *Août*. On a remis aussi *le Curieux impertinent* de Destouches. Cette piece bien faite & froide n'a jamais eu un succès marqué. Elle ne réussit pas mieux cette fois-ci.

6 *Août*. Il court dans le monde une lettre au sujet d'un nommé *Calas*, roué à Toulouse, pour avoir assassiné, dit-on, son fils par fanatisme de religion, &c. On prétend que ce pere infortuné est innocent. Il est question de travailler à réhabiliter sa mémoire. On attribue à M. de Voltaire cette lettre, qui n'a pas la touche forte & pathétique dont ce sujet étoit susceptible en de pareilles mains.

7 *Août*. Il paroît un *second Appel à la Raison*. C'est un libelle des plus atroces & des plus furieux. C'est un enragé, qui, dans son désespoir, ne connoît plus ni frein ni bornes. Cet auteur est fort pour les péroraisons. Celle de ce livre-ci est encore très-pathétique. Les jésuites désavouent celui-ci ; ils vendent le pre-

mier chez eux, & l'adoptent comme une production émanée de leur ſein.

8 *Août.* Quoique l'auteur du livre de l'*Appel à la Raiſon* inſinue qu'il eſt jéſuite & Breton, on l'attribue pourtant à l'abbé de Caveirac, ſi connu par ſon *apologie de la St. Barthelemi.* Le ſecond volume eſt ſur-tout digne de lui, par l'imagination effrénée & la licence ſéditieuſe dont il eſt plein.

8 *Août.* On doit donner demain aux François une comédie nouvelle, intitulée *les deux Amis*, en trois actes & en proſe. Elle eſt tirée du conte de la Fontaine qui porte le même titre. Un nommé Dancour, acteur de province, en eſt auteur. C'eſt celui qu'on appelle l'*arlequin de Berlin*, qui s'eſt aviſé de rompre une lance contre Rouſſeau.

8 *Août.* Enfin le dernier coup eſt porté aujourd'hui à la compagnie de *Jeſus.* La ſociété eſt diſſoute : ſes membres ſont exclus pour jamais de l'éducation de la jeuneſſe, à moins qu'ils ne prêtent un ſerment dont on leur donnera le formulaire. Cette époque, on le répete, eſt d'une grande importance dans la littérature.

9 *Août.* Jamais on n'a joué ſur les boulevards une parade plus obſcene, plus groſſiere, plus impertinente, que la comédie d'aujourd'hui ; c'eſt le comble du ridicule. Il eſt inconcevable que des comédiens, qui s'érigent en juges des pieces, aient aſſez peu de goût pour héſiter même à renvoyer une auſſi déteſtable drogue. Que dira-t-on, quand on ſaura que ce tripot appelle du jugement du public, & perſiſte à regarder cette farce comme pleine de ſel & d'un excellent comique ? Quelle

honte pour les auteurs dramatiques d'être jugés par un aussi ridicule aréopage !

10 *Août*. Les plaisants s'exercent sur le compte des ci-devant soi-disant jésuites. Entre les mauvaises choses qui courent sur eux, on distingue le distique suivant :

Que fragile est ton sort, société perverse !
Un boiteux (1) t'a fondée, un bossu (2) te renverse !

11 *Août*. Les états-généraux ont aussi défendu chez eux l'introduction d'*Emile*. Si Rousseau a voulu faire parler de lui & se singulariser, il a pris une excellente route. Du reste, son livre est qualifié de toutes les épithetes mal sonnantes qu'il pouvoit desirer.

12 *Août*. On ne peut s'empêcher de consigner ici un bon, ou plutôt un grand mot de monsieur le Dauphin. On lui faisoit la lecture, pendant qu'il étoit dans le bain, de la gazette de Hollande, où étoit la proscription du livre de l'éducation. « C'est fort bien » fait, dit M. le Dauphin : ce livre attaque la » religion, il trouble la société, l'ordre des » citoyens ; il ne peut servir qu'à rendre » l'homme malheureux : c'est fort bien » fait. --- Il y a aussi le *Contrat social*, qui a » paru très-dangereux, ajouta le lecteur. » --- Quant à celui-là, c'est différent, reprit » monseigneur, il n'attaque que l'autorité » des souverains ; c'est une chose à discuter.

(1) St. Ignace.

(2) L'abbé de Chauvelin.

» Il y auroit beaucoup à dire : c'est plus susceptible de controverse. »

12 *Août*. Chevrier est décidément mort : les gazettes nous apprennent, ou du moins nous insinuent qu'il a été empoisonné. C'est assez le sort des chiens enragés.

12 *Août* M***. dans l'édition qu'il avoit fait des *mémoires de Sully*, ayant trouvé bien des choses défavorables aux jésuites, dont il étoit ami, avoit supprimé, altéré, défiguré tous ces endroits-là. Aujourd'hui qu'il n'y a plus de ménagement à garder, on vient de donner en un volume une *addition ou supplément à ces mémoires*. On y a restitué tout ce qui concernoit la société, & l'éditeur prétend avoir rendu les faits dans toute leur vérité.

13 *Août*. Le chevalier de la Morliere, plus connu par ses escroqueries, son impudence & sa scélératesse, que par ses ouvrages, vient enfin d'être mis à St. Lazare : sa famille a obtenu cette grace, de crainte qu'un jour il ne la déshonorât par un supplice ignominieux.

14 *Août*. Le parlement a rendu hier un arrêt de brûlure contre un libelle intitulé : *Mes doutes sur la mort des Jésuites*. Il est très-injurieux au parlement ; cela veut dire qu'il n'est pas fort de preuves. Quand on a des raisons à donner, on n'accable point ses juges d'injures. On disculpe à présent l'abbé de Caveirac de *l'Appel à la Raison*, & on lui met cette brochure-ci sur le corps.

15 *Août*. M. de Voltaire, animé d'un esprit de charité des plus fervents, ne cesse d'écrire en faveur du roué de Toulouse. Il envoie des mémoires à toutes les personnes de con-

fidération, & ces nouvelles tentatives de sa part donnent lieu de croire que la premiere lettre est de lui. On ajoute qu'il offre d'aider de sa bourse la malheureuse famille de cet innocent.

16 *Août*. On a donné hier le premier concert spirituel des nouveaux Entrepreneurs. L'assemblée étoit brillante & nombreuse. On n'a point été content de la musique, dans laquelle il n'y a rien eu constamment de Mondonville. La symphonie est supérieurement exécutée, & de beaucoup mieux ordonnée que l'ancienne. Ce sont Gavinier & Capron qui sont les coryphées des deux chœurs.

17 *Août*. On continue à dire que le ci-devant pere Berthier va à Rome, où son général l'appelle pour présider à un journal. Les fameux, ses confreres, sont tous hébergés chez des grands : le pere Neuville est chez M. le prince Louis, le pere Griffet chez madame la présidente de Nicolaï, &c.

18 *Août*. Il paroît une brochure intitulée : *Eloge de Crébillon*. Ce livre écrit par un grand maître, ne remplit nullement son titre. On y disseque piece à piece le théâtre de cet auteur, & l'on ne fait grace qu'à *Rhadamiste & Zénobie*. On regarde tout le reste comme ne pouvant passer à la postérité. On y tombe sur le corps de Rousseau le lyrique, & on le maltraite très-fort. On exalte la bonne intelligence qui a toujours régné entre M. de Crébillon & M. de Voltaire, quoique ce dernier ait refait trois de ses pieces. A tous ces différents traits on croit reconnoître la main qui a travaillé cette brochure : M. de

Voltaire ne peut être loué dignement que par lui-même.

19 *Août*. On parle d'un livre infame, horrible, exécrable. Il est intitulé, *les trois Narcisses*, & se répartit en trois chapitres.: *Nécessité de détruire les jésuites en France* : *Nécessité d'y anéantir la religion chrétienne : Nécessité d'empêcher M. le D.* .... On prétend que ce libelle affreux est fait en faveur des jésuites; que de la premiere *Nécessité* on en veut inférer la nécessité des deux autres. Quoi qu'il en soit, personne ne dit avoir lu ces horreurs, quoique tout le monde en parle. On présume avec assez de raison que ce livre n'existe que par son titre. C'est un canevas épouvantable, qu'un monstre fanatique aura répandu dans le public, pour le donner à remplir à qui l'osera.

20 *Août*. Il paroît que le procès de Rousseau reste là. On prétend qu'Abraham Chaumeyx est auteur du réquisitoire de M. l'avocat-général; il est aussi plat, aussi dénué de bon sens que son auteur.

21 *Août*. Il court des *Pourquoi* sur l'affaire des jésuites, qu'on attribue à M. de Voltaire. Il sont imprimés depuis peu.

22 *Août*. M. l'abbé Berthier ne va plus à Rome; on l'attache à la cour, où il est nommé instituteur des enfants de France. Ce savant, de mœurs douces & simples, sera très-déplacé dans ce pays-là. Il a d'ailleurs le défaut de bégayer, peu propre au langage rapide des courtisans.

23 *Août*. On a remis aujourd'hui *l'Irrésolu*, comédie en cinq actes de Destouches. Cette piece, jouée en 1713, n'eut que six repré-

ſentations. Nous ne ſommes pas moins difficiles aujourd hui.

24 *Août*. On a fait à l'hôtel d'Aligre l'expoſition des tableaux de l'académie de St Luc. Ils ſont en grand nombre : il y a peu de tableaux de grande maniere.

On doit demain expoſer les pieces des éleves de peinture & de ſculpture, qui auront concouru pour le prix. Le premier ſujet étoit *la mort de Socrate ;* le ſecond *la mort de Germanicus*.

25 *Août*. Cette après-midi l'académie françoiſe a tenu ſa ſéance publique, peu brillante aujourd'hui, & l'on a vu, au grand étonnement de tous les ſpectateurs, deux filles [Mlle. Mazarelli & ſa compagne] dans la loge du directeur [Moncrif]. Depuis quand le temple des muſes devient-il celui des courtiſanes ?

M. Thomas a remporté le prix de poéſie. C'eſt pour la quatrieme fois qu'il eſt couronné. Son ode eſt intitulée : *le Temps*. C'eſt du galimatias. Il y a deux ſtrophes de ſentiment, qui méritent d'être diſtinguées, mais encore gâtées par l'enflûre du ſtyle.

Il avoit fait une ſeconde ode, qui ſe trouve avoir balancé le prix. Il y a plus de philoſophie, & elle eſt moins bouffie. M. d'Alembert a relevé tout cela par ſa déclamation magiſtrale & pédanteſque. Il a également régalé le public de différentes bribes des autres odes qui ont paru les moins mauvaiſes. Il a fait enſuite ce qu'on peut appeller *la parade*. Il a lu une ſuite de ſes *réflexions ſur la poéſie & ſur l'ode* : de mauvaiſes plaiſanteries, mêlées de beaucoup d'amertume, faiſoient tout le fond de ſa

differtation. Elle a fait rire à gorge déployée.

On a annoncé pour fujet du prix de l'année prochaine, l'*éloge de M. le duc de Sully*, furintendant des finances. On a battu des mains à cette annonce, & quelqu'un a dit avec efprit : *voilà l'éloge fait*.

M. Saurin a fini la féance par la lecture du premier acte d'une tragédie, à laquelle il travaille : c'eft un fujet tiré de l'Anglois : intitulé dans l'origine : *Tancrede & Sigifmonde*. Il a changé ces noms en ceux de *Blanche* & de *Guifcard*. Les huées foutenues ont empêché d'entendre cette lecture, qui ne promettoit rien de fatisfaifant, l'auteur n'étant pas un grand tragique. Le ton déclamatoire & l'enthoufiafme avec lequel il a débité cette drogue, a beacoup fait rire : il ne s'eft point décontenancé de cet accueil peu favorable, & a fini fon acte jufqu'au dernier vers, fans doute fans s'appercevoir du mauvais fuccès qu'il avoit.

26 *Août*. M. de Combalurier, docteur régent de la faculté de médecine, connu par fes écrits en faveur de fon corps, eft mort avant-hier.

26 *Août*. Hier, dans la féance de l'académie, on lut une ode *fur la patience*, où il y avoit des idées, du fentiment & de la philofophie. Elle étoit peu lyrique. On la donna comme méritant des éloges, fans dire le nom de l'auteur. On le connoît aujourd'hui, c'eft M. le Mierre.

27 *Août*. L'abbé de Radonvilliers, fous-précepteur des enfants de France & ex-jéfuite, fe met fur les rangs pour être de l'académie. Il ne peut faire valoir en fa faveur que fon pofte à la cour. Aucun mérite de littérature ne milite

pour lui, & de ce côté il eſt fort inférieur à ſon concurrent, l'abbé de Voiſenon.

28 *Août.* Il ſe publie dans les rues un long mandement de M. l'archevêque contre le livre de l'*Education* de Rouſſeau, fort bien fait. Les raiſonnements ne ſont pas d'une force péremptoire, & de ce côté-là le livre ne reſte pas pulvériſé : mais on lance les foudres de l'égliſe ſur quiconque oſeroit lire un pareil ouvrage. Cette cenſure vient un peu tard, *Emile* étant entre les mains de tout le monde, & ayant produit tout le mal dont le lecteur eſt ſuſceptible. Au reſte, c'eſt une affaire de forme.

28 *Août Les Pourquoi, ou Queſtions ſur une grande affaire, pour ceux qui n'ont que trois minutes à y donner.* Cette plaiſanterie, qui a couru long-temps manuſcrite, imprimée aujourd'hui, eſt attribuée à M. de Voltaire. Elle roule ſur la diſſolution de la ſociété : elle porte un caractere d'aiſance & de gaieté digne de ſon auteur.

29 *Août.* On parle différemment du ſort du frere Berthier, ſi plaiſanté par Voltaire. On a prétendu depuis quelques jours qu'il étoit *inſtituteur des enfants de France.* Ce bruit eſt faux. M. le duc de la Vauguyon avoit la meilleure volonté du monde de le pouſſer à ce poſte, mais il y a apparence qu'il ſera tout au plus à la bibliotheque de M. le Dauphin, ou à celle du Roi : juſqu'à préſent il eſt chez ce ſeigneur.

29 *Août.* Perſonne, dans le monde littéraire, ne doute que l'*Eloge de Crébillon* dont on a parlé, ne ſoit de M. de Voltaire. Il eſt fâcheux que ce grand homme ne puiſſe ſe guérir de la

baſſe

basse jalousie qu'on lui reproche si justement : *il* la marque dans cet ouvrage au point de tronquer, de mutiler les vers du Sophocle François, pour les rendre ridicules. C'est une chose aisée à vérifier par quiconque fera la comparaison. M. de Voltaire ne peut surtout digérer que son rival ait été imprimé aū Louvre, tandis qu'il n'a pas encore joui de cet honneur.

30 *Août.* Il court dans le monde une plaisanterie de l'abbé de Voisenon. Il faut expliquer le fait.

M. l'abbé de Boismon, le Mirebalais de l'académie, ne paie point ses dettes. Un certain doyen de Valenciennes, auquel il doit une pension sur une abbaye qu'il a, ne pouvant arracher rien de ce gros bénéficier, est venu en personne exiger son dû. Ayant demandé où demeuroit cet abbé, il s'est fait une méprise ; & au lieu de lui donner l'adresse de l'abbé Boismont, on l'a envoyé chez l'abbé de Voisenon, à Belle-ville. N'ayant pas trouvé ce dernier, M. le doyen a laissé un billet, qui expliquoit la cause de sa venue, sur quoi l'abbé de Voisenon a répondu par la lettre suivante, qui court aujourd'hui tout Paris.

« Je suis fâché que vous ne m'ayez pas
» trouvé, Monsieur; vous auriez vu la dif-
» férence qu'il y a entre monsieur l'abbé de
» Boismont & moi. Il est jeune, & je suis
» vieux ; il est fort & robuste, & je suis foible
» & valétudinaire ; il prêche, & jai besoin
» d'être prêché ; il a une grosse & riche
» abbaye, & j'en ai une très-mince : il s'est
» trouvé de l'académie sans savoir pourquoi,
» & l'on me demande pourquoi je n'en suis

» pas : il vous doit une penſion enfin, & » je n'ai que le deſir d'être votre débiteur. » Je ſuis, &c. »

3 *Septembre* 1762. Le *Contrat Social* ſe répand inſenſiblement. Il eſt très-important qu'un pareil ouvrage ne fermente pas dans les têtes faciles à s'exalter : il en réſulteroit de très-grands déſordres. Heureuſement que l'auteur s'eſt enveloppé dans une obſcurité ſcientifique, qui le rend impénétrable au commun des lecteurs. Au reſte, il ne fait que développer les maximes que tout le monde a gravées dans ſon cœur : il dit des choſes ordinaires d'une façon ſi abſtraite, qu'on les croit merveilleuſes.

Rouſſeau cite pluſieurs fois un manuſcrit, qu'il loue beaucoup, ainſi que ſon auteur. Il eſt intitulé : *Des intérêts de la France, relativement à ſes voiſins*, par M. le M..... d'A..... Il inſinue que c'eſt un homme qui a été dans le miniſtere, & qui s'y eſt diſtingué.

Il réſulte du *Contrat Social*, que toute autorité quelconque n'eſt que la repréſentation collective de toutes les volontés particulieres, réunies en une ſeule. De-là, toute puiſſance s'écroule, dès que l'unanimité ceſſe, du moins relativement aux membres de la république, qui réclament leur liberté : de-là, tout citoyen peut, quant il veut, quitter un état, emporter tous ſes biens & paſſer dans un autre, à l'exception près du moment où l'on feroit à la veille de combattre ; Rouſſeau regarderoit cela comme une déſertion, on ne ſait pas pourquoi.

4 *Septembre*. M. Colardeau s'eſt ſenti bleſſé des critiques différentes qu'on a faites de

sa piece sur les vaisseaux : sa bile s'est émue, & il vient de la répandre à grands flots dans une *Epître à sa Chatte*. Il regne dans cette niaiserie une amertume qui fait peu d'honneur à la philosophie du poëte. Il paroît, au reste, ne pas s'en piquer. Il a fait aussi une ode sur la poésie & la philosophie, où il dégrade absolument cette derniere, pour élever l'autre sur ses débris. Il le fait comme il le dit ; car il y a de très-beaux vers dans cette piece, & pas le sens commun.

4 *Septembre*. Les Italiens, jaloux de témoigner leur zele dans l'occasion présente, ont fait faire un couplet en l'honneur du prince de Condé. Il a été chanté avec tous les applaudissements dus à ce jeune héros ; le voici :

AIR : *d'un inconnu*.

De nos guerriers, héros nés pour la gloire,
Tout doit chanter le triomphe éclatant :
Ils doivent vaincre, tout nous l'apprend ;
Des cœurs françois l'honneur est le garant.
Qui sert Louis, doit fixer la victoire.

5 *Septembre*. On a fait une suite au *Colporteur*, en forme d'almanach. Il y a tant de gens disposés à la méchanceté, que de pareils ouvrages trouvent un continuateur.

5 *Septembre*. Pour le coup, on s'apperçoit que le frere Berthier, aujourd'hui abbé, n'est plus à la tête du journal de Trévoux : il est d'une platitude inimitable ; on y fait usage de toutes pieces. On y lit entr'autres une ode sur l'électricité : c'est le comble du ridicule.

5 *Septembre*. On a fait une détestable épitaphe sur les jésuites. On ne la cite que

comme un échantillon de l'aveuglement du fanatisme :

Ci gît un corps, le plus savant,
Le plus soumis, le plus fidelle,
Détruit par le plus ignorant,
Le plus fougueux, le plus rebelle.

6 *Septembre. Les recherches sur le Despotisme oriental* sont entre les mains de plusieurs personnes. L'auteur est M. le Boulanger, ingénieur des ponts & chaussées. Il est mort depuis la publication de son livre. De-là les conjectures ordinaires sur cet événement.

6 *Septembre.* On donnera demain à l'opéra, *Acis & Galathée*, pastorale héroïque en trois actes, paroles de Campistron, musique de Lully. Depuis 1686, elle a été reprise sept fois. On n'augure pas qu'elle ait un succès bien complet. On trouve mauvais qu'à la veille d'avoir une foule d'étrangers, nous donnions un aussi mauvais échantillon de notre goût musical.

7 *Septembre.* Des marchands de la foire St. Ovide, ont imaginé de faire de petites figures de cire, habillées en jésuites, qui ont pour base une coquille d'escargot ; cela à pris comme les pantins : à l'aide d'une ficelle, on fait sortir & rentrer le jésuite dans sa coquille. C'est une fureur. Il n'y a point de maison qui n'ait son jésuite.

8 *Septembre.* Les nouveaux directeurs du concert spirituel ont amusé aujourd'hui le public pour la seconde fois. On a goûté beaucoup un motet du Signor Peo, maître de musique de la chapelle du roi des Deux-Siciles :

c'eſt une eſpece d'oratorio à quatre coryphées. Rien de nouveau d'ailleurs. On regrette toujours la muſique de Mondonville, quoiqu'on en eût par-deſſus les oreilles. Cet auteur ſentoit même qu'il la falloit laiſſer repoſer ; il avoit exigé qu'on ne la jouât de deux ans, en cas que ſon marché eût lieu.

9 *Septembre*. M. le Miere, ſans renoncer à ſon *Terée*, s'eſt mis en tête de remanier un ſujet traité aſſez mal, il eſt vrai, par Crébillon ; c'eſt *Idoménée*.

M. Colardeau a auſſi une piece ſur le Chantier.

10 *Septembre*. Le grand rôle que Mlle. le Maure a joué ſur la ſcene lyrique, ne nous permet pas d'omettre une circonſtance eſſentielle de ſa vie. Cette ſublime actrice, ſi connue par ſa belle voix, ſa laideur & ſes caprices, vient de ſe marier à un jeune homme, chevalier de St. Louis, nommé M. de Monroſe. Elle à plus de cinquante ans.

11 *Septembre*. Le *Sancho* vient de finir, avec vingt-cinq repréſentations ; les *Sœurs rivales* vont encore : les Italiens promettent des nouveautés en abondance.

12 *Septembre*. On commence à voir des eſtampes deſtinées pour la nouvelle édition de Corneille. Elles ſont du Sr. Gravelot : celle de *Cinna* nous eſt tombée entre les mains. Elle eſt d'une grande beauté. *Soyons amis, Cinna !* c'eſt le ſujet & la légende.

13 *Septembre*. On ſait que le Sr. Keyſer a vendu ſon ſecret au Roi. A la tête de ſon inſtruction il a mis une préface, où il développe dans le jour le plus terrible les ſymptômes de la maladie qu'il combat. Tous les

connoiſſeurs regardent ce morceau comme un chef-d'œuvre d'éloquence. Il mérite d'être cité à la poſtérité la plus reculée. On ne préſume pas qu'il ſoit de cet empirique.

13 *Septembre*. On publie un arrêt du parlement, du 3 ſeptembre, par lequel il paroît que pénétré, ainſi que l'a indiqué M. de la Chalotais dans ſon beau réquiſitoire, de la néceſſité de réformer les études pédanteſques qu'on fait faire aujourd'hui; il enjoint aux univerſités de Paris, Rheims, Bourges, Poitiers, Angers & Orléans, de donner dans trois mois, tels mémoires qu'ils aviſeront bon être ſur cet objet. Il veut d'ailleurs établir une eſpece d'affiliation entre tous les différents colleges, pour qu'il en réſulte un plan uniforme d'inſtruction. Il faut eſpérer qu'à force d'attaquer le pédantiſme, de le combattre, de le pourſuivre juſques dans ſes repaires les plus formidables, on le détruira tout-à-fait.

14 *Septembre*. On publie encore un arrêt du parlement du 7 ſeptembre, qui transfere le college de Liſieux dans le college de Clermont [dit Louis-le-Grand], dont il occupera une partie convenable. Il y doit ouvrir ſes claſſes au premier octobre. Le parlement ordonne en outre, toujours ſous le bon plaiſir du Roi, que proviſoirement les bourſiers des différents colleges, qui ne ſont pas de plein exercice, ſeront tenus de fréquenter ledit college de Liſieux, excluſivement à tout autre. On ne peut qu'applaudir encore à la ſageſſe de ce réglement, qui tend de plus en plus à former d'excellents ſujets dans tous les genres.

14 *Septembre*. On a repris *Tancrede* hier. Cette piece a toujours un ſuccès marqué, & Mlle. Clairon y arrache les larmes des yeux.

16 *Septembre*. Depuis le renouvellement de la gazette de France, on la trouve déteſtablement écrite. On ſe plaint qu'elle fourmille de contre-ſens, d'amphibologies, qu'elle reſpire ſouvent l'ignorance la plus craſſe & la plus abſurde. On ne pourroit trop aſſigner à qui la faute. Cependant, M. Raymond de Ste. Albine, le rédacteur, eſt celui qu'on immole aux clameurs du public : on le prive de ſon emploi ; on lui donne 3000 livres de penſion. L'abbé Arnaud lui ſuccede. On ne ſait ſi l'enflure du ſtyle de cet auteur conviendra beaucoup à cet ouvrage, dont la ſimplicité, la clarté, doivent faire le plus grand mérite. On ignore ſi le journal étranger conſervera ce brillant coryphée.

17 *Septembre*. L'arrêt du parlement commence à s'effectuer, & dès le 15, le college de Liſieux a pris poſſeſſion des bâtiments qui lui ſont deſtinés dans celui de Clermont.

18 *Septembre*. M. Formey vient de donner au public *l'Eſprit de la Nouvelle Héloïſe*, en un volume. Il prétend que cet ouvrage peut être utile à la jeuneſſe ; il n'en adopte pourtant pas tous les principes & toutes les maximes. Comme la chaleur & le ſentiment ſont le premier mérite d'un roman, on conçoit que l'analyſe de M. Formey doit être des plus ſeches, & ne pas mériter tout le cas qu'il en pourroit faire.

19 *Septembre.* M. Racine eſt allé voir la ſalle de la comédie, il y a quelque jours. Sa grande dévotion l'empêche depuis long-temps de fréquenter le ſpectacle. Ce fils d'un illuſtre pere a été accueilli avec tous les égards que les comédiens lui devoient : il a tout loué, tout admiré. Sa viſite faite : « Meſſieurs, a-t-il ajouté, je viens répéter » une petite dette. Vous ſavez que mon pere » avoit défendu par ſon teſtament qu'on » jouât *Athalie.* M. le régent a depuis or- » donné que, ſans égard aux volontés du » teſtateur, ce drame ſeroit donné au public. » Cet ordre de M. le duc d'Orléans ne me » fait déroger en rien à mes droits ; je reven- » dique en conſéquence la part qui me » doit revenir des repréſentations multipliées » de ce chef-d'œuvre de mon pere. » Cette demande a fort étourdi l'aréopage comique : il eſt queſtion de trouver un *mezzo termine* à cette conteſtation naiſſante.

20 *Septembre.* On a fait aujourd'hui capture de différentes éditions de livres prohibés. On en a arrêté une du *Contrat Social* venant de Verſailles ; une autre de la *Suite du Colporteur* : on prétend même qu'on en a arrêté une *des Trois Néceſſités.* On regarde cependant ce dernier livre comme chimérique.

La *Suite du Colporteur* eſt intitulée : *Almanach des gens d'eſprit, par un homme qui n'eſt pas ſot.* On peut juger du livre par le titre : c'eſt toujours Chevrier qui s'en dit auteur.

23 *Septembre.* On ne ceſſe de faire des perquiſitions du *Contrat Social.* Un nommé de Ville, libraire de Lyon, vient d'être

arrêté & conduit à Pierre-Scize. On a trouvé chez lui une édition qu'il faisoit de ce livre.

25 *Septembre*. On ne peut guere applaudir à l'exposition des tableaux de l'académie de St. Luc : elle ne mérite pas les regards du public. Toute la partie historique est détestable. Le portrait y est fort en vogue ; ce genre peu digne d'éloge, n'est admissible que lorsqu'on offre les personnages qui méritent les éloges de la nation. On y voit un tas, de filles & d'hommes sans titre, qui ne peuvent exciter aucune sensation. La sculpture est meilleure en général. Cet art se conserve infiniment mieux chez nous.

26 *Septembre*. On a repris hier *Zelmire*, & il paroît que cette tragédie continue d'être accueillie.

M. Goldoni, avocat de Venise & auteur d'un théatre, s'est transporté ici pour concourir au bien-être de la comédie italienne. Il travaille à présent pour elle. Ses *Caquets*, traduits par M. Riccoboni, ont eu un succès étonnant, & ses compatriotes esperent tirer un grand parti de son séjour auprès d'eux. Il doit rester deux ans. Il étoit assez habile avocat, & travailloit beaucoup. La Métromanie l'a emporté.

27 *Septembre*. On confirme l'aventure de M. Racine, qui n'ira pas plus loin, à ce qu'on assure ; il coloroit sa demande du prétexte de la charité : il vouloit faire des aumônes de cet argent. On prétend que les comédiens se sont moqués de lui, & que cette restitution iroit de 30 à 40000 livres.

28 *Septembre*. *Lettre à M. D*** sur le Livre intitulé Emile*. Cette critique sage &

assez bien écrite, n'a rien de saillant. L'auteur dit à peu près ce que tout le monde a pensé du livre de Rousseau. Il paroît cependant trop affecter de relever les introductions qu'on pourroit tirer des assertions de cet auteur sur l'autorité & les puissances. On sent que si l'autre a fondé avec trop d'amertume & d'indépendance, celui-ci peut être taxé de servitude & d'adulation.

29 *Septembre*. On dit aujourd'hui que Chevrier n'est pas mort.

Le Sr. Pigale prend, à ce qu'on pense, possession du Roule, & va travailler à finir les travaux du fameux Bouchardon. Il prétend que cet artiste ne faisoit rien qui vaille sur la fin de sa vie, parce que la main lui trembloit. En conséquence il refait une troisieme figure du piédestal, & tirera de sa Minerve la quatrieme, qui n'étoit pas encore commencée.

Mlle. Arnoux est absolument retirée. C'est une perte irréparable pour le théatre lyrique.

1 *Octobre* 1762. On s'imaginoit que le livre des *Trois Nécessités*, dont tout le monde parle sans l'avoir vu, étoit un être idéal; on voit aujourd'hui un arrêt du conseil souverain d'Alsace, où, sans lui donner une existence réelle, on insinue qu'il existe. On le dénonce sous le titre des *Quatre Nécessités* : on en ordonne la brûlure par-tout où il se trouvera; & l'on fait l'injonction la plus comminatoire d'en apporter tous les exemplaires au greffe de la cour. Ce simple dispositif donne lieu à beaucoup de réflexions. En général, on croit qu'il a été fait à l'instigation des jésuites, très en faveur dans ce tribunal. On sent

pourquoi ils voudroient donner quelque confiſtance à un ouvrage qui heureuſement ne ſe trouve nulle part.

2 *Octobre*. Les comédiens françois ont donné aujourd'hui *Zulime*, de M. de Voltaire. C'eſt un très-mauvais tour qu'ils ont joué à cet auteur. *Zelmire*, tant fêtée, venoit d'être jouée tout récemment. On a comparé ces deux drames, & le premier n'a pu ſoutenir le choc du ſecond.

2 *Octobre*. La gazette de France nous annonçoit hier les changements faits dans les rédacteurs de cet ouvrage. On ſavoit que M. l'abbé Arnaud y préſidoit : on apprend que M. Suard lui eſt aſſocié. Il étoit déja ſon collegue à l'égard du journal étranger, il en faiſoit la partie Angloiſe. On prétend qu'ils ont 1000 écus chacun : d'autres veulent qu'ils n'aient que 2000 livres.

3 *Octobre*. Depuis que MM. du college de Liſieux doivent occuper celui de Clermont, plus de 200 ouvriers y travaillent ſans relâche. On y a déja fait pour plus de 60000 livres de réparations. Comme l'étendue en eſt fort conſidérable, on ſépare une grande partie des bâtiments, deſtinés à l'univerſité : elle y aura à l'avenir ſa ſalle d'audience, le recteur un appartement, & les différentes facultés pluſieurs pieces pour y tenir leurs aſſemblées. C'eſt demain que ſe fait la priſe de poſſeſſion.

4 *Octobre*. Aujourd'hui, M. Fourneau, recteur de l'univerſité, a pris poſſeſſion, au nom de ſon corps, du college, ci-devant dit de *Louis-le-Grand*. Cette cérémonie s'eſt faite par l'attouchement, ſuivant l'uſage :

a été fuivie d'un *Te Deum*, en action
graces, & d'une grand'meffe. Enfuite
fait l'ouverture des claffes, où le prin-
l de Lifieux & les profeffeurs ont été
illés. MM. les Commiffaires du parle-
it préfidoient à ces différentes cérémo-
. Le tout s'eft terminé par une harangue
régent de rhétorique de Lifieux : elle
oit fur la rhétorique. Il a tiré l'augure
lus heureux de la nouvelle tranfplan-
n ; il a fait entendre à MM. du par-
ent qu'elle fe faifoit fous leurs aufpices,
ue fans doute ils protégeroient ce nouvel
liffement.

Octobre. Il court une caricature, où l'on
éfente MM. de Voltaire & Rouffeau,
ie au côté, en préfence l'un de l'autre,
nt le coup de poing. Au bas eft un
gue en vers entre ces deux auteurs.
poëte demande au philofophe pourquoi
a critiqué fi durement ? Il lui fait des
oches fur fa bile trop amere. L'autre
nd qu'il eft en poffeffion de dire la vérité
rs & contre tous. Enfin la querelle
auffe. Rouffeau gefticulant des poings,
aire lui reproche de ne pas fe fervir de
épée en bon & brave gentilhomme.
i-là prétend que ce font les armes de
ature. Telle eft la fubftance de cette
erfation, où tous deux font tournés dans
us parfait ridicule, quoiqu'en très-mé-
te poéfie.

Octobre. L'Almanach des gens d'efprit faifant
certain bruit, il faut en rendre compte
étail. Il tire tout fon mérite, comme le
rteur, de fa méchanceté, & comme il

n'y en a pas tant, il intéresse moins en proportion. A l'occasion des *Eclipses*, il fait des allusions à différentes aventures, qui peuvent être piquantes pour ceux qui en ont la clef. L'article des *Théatres* contient une notice des divers acteurs & actrices, avec l'anecdote scandaleuse. Suivent les portraits de différentes nations de l'Europe : ils sont vagues, diffus & pris par-tout. On rapporte après aux différents mois de l'année les événements remarquables qui s'y sont passés, toujours assaisonnés d'une mauvaise plaisanterie. Ce qu'il y a de mieux dans tout le livre, ce sont des anecdotes sur quelques gens de lettres vivants : quelques-unes ne sont rien moins que neuves, mais elles intéressent par leurs auteurs. On peut conclure de tout ceci, que c'est un homme qui écrit pour vivre, & qui, vraisemblablement, veut faire quelque journal, quelqu'ouvrage périodique, pour avoir son pain quotidien.

8 *Octobre*. On fermente beaucoup sur le livre des *Quatre Nécessités*, proscrit par le conseil souverain d'Alsace, qui ne l'a ni lu ni vu. On le nomme ainsi, parce qu'il se sous-divise en quatre propositions :

Nécessité de détruire la société des jésuites.

Nécessité pour la France de se séparer du pape.

Nécessité d'anéantir l'épiscopat, ou au moins d'humilier les évêques.

Nécessité..... La plume tombe des mains ici..... on ne peut sans frémir, tracer cet horrible canevas. Dans chaque chef, l'auteur donne les moyens de parvenir au but dont il s'efforce de prouver l'excellence & la nécessité. On continue à regarder cet ouvrage

des ténebres comme n'exiſtant que dans le cerveau de quelqu'eſprit infernal.

9 *Octobre*. Les héritiers de la Fontaine ont un procès contre les libraires, au ſujet de l'impreſſion des œuvres de ce grand homme. Tout ce qui le concerne intéreſſe trop la littérature pour n'en point parler. Nous rendrons compte du jugement intervenu dans cette cauſe importante.

10 *Octobre*. On vend une *Vie du pere Norbert*, capucin, déja ſi mal habillé dans le *Colporteur*. Il y a grande apparence que ce libelle eſt encore un ſcandale, éclos du cerveau du ſieur Chevrier.

12 *Octobre*. Aujourd'hui on a donné à l'opéra de nouveaux fragments, composés de *Hilas & Zélis*, *Alphée & Aréthuſe*, *l'Acte de ſociété*.

Le premier, déja joué avec les *Caracteres de la Folie*, bien loin de ſoutenir ce mauvais drame, avoit échoué conjointement. Aujourd'hui qu'il eſt en meilleure compagnie, on l'a goûté beaucoup. Larrivée & Mlle. le Maure en ſont tous les honneurs.

On a vu reparoître dans *Alphée & Aréthuſe* Mlle. Arnoux, éclipſée depuis pluſieurs mois, & qui même avoit quitté. Heureuſement qu'elle n'a pas tenu long-temps rigueur aux directeurs & au public. Quoi qu'il en ſoit, elle a joué la ſcene avec ſon ſuccès ordinaire, & avec des applaudiſſements nouveaux. On ne s'attendoit pas à la voir, & la ſurpriſe a été très-agréable. On a cru pourtant remarquer quelque diminution dans ſa voix, mais non dans ſon jeu. On ſait que les paroles de cet acte ſont de Danchet, & la

musique de Campra, refondue par Dauvergne. Cet acte est susceptible d'une grande impression, & porte au sentiment.

L'acte de société passe aussi à la faveur des deux autres & de ses ballets, agréablement dessinés, quoique la pantomime n'y soit pas parfaitement caractérisée.

En général, cette représentation a plu, & elle soutiendra ce spectacle jusqu'à l'opéra d'hiver.

14 *Octobre.* On reçoit dans les maisons, par la petite poste, une feuille anonyme, qui ne se vend point; elle est intitulée : *Lettre sur la reprise de la Martinique par les Anglois*, 1762. Elle contient l'historique de ce qui s'est passé à la Guadeloupe & à la Martinique, lors de leur conquête. Ce livre justifie M. Naudeau, gouverneur de la premiere isle, & elle inculpe gravement le défenseur de la seconde. Elle détaille des inepties, des couardises, des fourberies même de la part de ce dernier. Toutes deux sont écrites en termes propres à la narration, simplement, & parée de la seule candeur de la vérité. Un avertissement les précede, où l'on fait sentir combien il est essentiel de consigner tout de suite dans l'histoire les faits au moment où ils viennent de se passer, afin de les transmettre à la postérite dans leur état exact & naturel.

15 *Octobre.* La chambre des vacations a rendu hier un arrêt qui supprime un écrit ayant pour titre : *Lettre d'un ami de Province à un ami de Paris, au sujet d'une nouvelle fourberie des soi-disant jésuites :* parce qu'il parle d'un libelle qu'on ne nomme point, & qui, s'il existoit, seroit criminel, contraire à

l'unité de l'églife, aux principes gravés dans tous les cœurs François, & à leur fidélité inviolable envers l'augufte maifon qui les gouverne. On ne concevroit rien à ce galimatias, fi l'on n'étoit au fait des bruits qui ont couru fur le livre chimérique *des Quatre Néceffités*.

16 *Octobre*. On a donné aujourd'hui aux François le *Tambour Nocturne*, piece en cinq actes, en profe, imitée de l'Anglois. Ce drame imprimé dans les œuvres de Nericault Deftouches, n'avoit jamais été joué : en général c'eft une farce.

16 *Octobre*. On nous annonce d'avance une perte irréparable qu'eft fur le point de faire la comédie françoife, & le public encore plus : c'eft Mlle. Dangeville, qui fe retire à Pâque.

17 *Octobre*. Le fameux Geminiani, cet agréable & favant compofiteur en mufique, vient de mourir à Dublin dans un âge très-avancé.

18 *Octobre*. L'opéra va ce voyage-ci à Fontainebleau ; & pour que les plaifirs du public ne fouffrent point de l'abfence des meilleurs acteurs, qui font en très-petit nombre, la cour les fait aller & revenir en pofte.

20 *Octobre*. On renouvelle les plaintes faites depuis long-temps contre Freron : on trouve fes feuilles vuides abfolument ; elles ne font pas même foutenues par le farcafme fi à la main de ce journalifte & fi agréable aux lecteurs. Ses amis lui en ont fait reproche ; il fe défend, & prétend qu'il ne peut plaifanter le moindre grimaud du parnaffe, qu'on

ne le mulcte à la police, qu'on ne le sabre, qu'on ne le mette en pieces ; il gémit fort de cette inquisition.

22 *Octobre*. Il y a eu hier spectacle sur le théatre de la cour à Fontainebleau ; on y a joué *Psyché*, ballet charmant en un acte. Le Roi en a été si satisfait, qu'il a demandé à le revoir. Les paroles sont de M. l'abbé de Voisenon, sous le nom de Mondonville, qui en a fait la musique. Il faut le distinguer d'une autre *Psyché*, tragédie de la Fontaine, & musique de Lully.

23 *Octobre*. Le bruit court que l'impératrice de toutes les Russies a écrit à M. Diderot, pour l'inviter à se rendre à sa cour : on prétend que M. d'Alembert a reçu les mêmes offres.

Il paroît que Chevrier est décidément mort.

24 *Octobre*. En vertu d'un arrêt du parlement, qui défend aux ci-devant soit-disant jésuites de se retirer autrement que comme écoliers dans les lieux où la jeunesse est élevée, l'université avoit renouvellé son décret, qui excluoit depuis long-temps les membres de cette société de toutes les places scholastiques. Ce décret avoit été notifié aux principaux de tous les colleges, en vertu d'une délibération prise par la faculté des arts.

Le 18 de ce mois, le recteur [M. Fourneau] a reçu une lettre de cachet pour se rendre à Fontainebleau, avec ordre d'y apporter le registre de d'université. Admis à l'audience du Roi, M. le chancelier lui a déclaré que sa majesté désapprouvoit le décret qu'il avoit rendu, & a fait mettre en marge du registre de l'université, l'arrêt du conseil qui casse ledit décret, sans rien toucher à l'arrêt

du parlement, au bas duquel il eſt inſcrit. Le recteur a repréſenté vivement au Roi que le décret qui avoit le malheur de lui déplaire, n'étoit point ſon ouvrage, mais celui de l'univerſité à laquelle il avoit l'honneur de préſider, comme M. le premier préſident du parlement.

Quelques moments avant de paroître devant le Roi, M. le chancelier, prévenu contre le recteur, lui à fait des reproches très-vifs en préſence de quelques miniſtres, ſur un diſcours qu'il a prononcé depuis peu aux Mathurins, où, en rendant compte de ſa geſtion & de ce qui s'eſt paſſé ſous ſon rectorat, il a parlé de la deſtruction de la ſociété des jéſuites, comme ancienne & continuelle ennemie de l'univerſité. Ce ſuprême magiſtrat a trouvé mauvais qu'il ait pris de-là occaſion de s'étendre ſur leur doctrine, ſur leur attachement aux opinions ultramontaines, ſur les vexations qu'ils avoient éxercées depuis 200 ans, dont la providence a enfin terminé le cours.

Des gens mal intentionnés, ou fort ignorants, avoient rendu très-défavorablement ce diſcours du recteur à M. le chancelier, & avoient rapporté un paſſage cité, tiré de l'apocalypſe, chap. XVIII, v. 22. Le voici : *Et vox Citharædorum & Muſicorum & Tibiæ ac Tubæ Canentium non audientur in te amplius.* Ce paſſage avoit été énoncé au ſujet de la priſe de poſſeſſion du college de Clermont, & l'on ſent l'application amere, mais vraie, qu'on en devoit faire. Au lieu du mot de *Citharædorum*, des plaiſants, ou des méchants, ou des imbécilles, avoient ſubſtitué celui de *Cynædorum*, [voyez *Petrone*, *Martial*.] On voit par cette

méprise quelle indécence le terme présentoit à l'esprit, & combien cela rentroit dans les préjugés odieux reçus contre la société. M. le chancelier, dans les reproches qu'il faisoit au recteur, appuyoit beaucoup sur ce passage, dont il ne disoit que le sens françois, & qui par-là devenoit inintelligible à son auteur. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on se concilia, & qu'on reconnut qu'on avoit substitué le mot *Cynædorum* à celui de *Citharædorum*; alors l'énigme devint claire.

25 *Octobre*. M. Pinto, juif Portugais, vient d'écrire une petite brochure en faveur de sa nation. [On appelle nation Portugaise les juifs Portugais & Espagnols, établis en France depuis 1550, & jouissant des mêmes privileges que les autres sujets du Roi.] Il attaque sur-tout le premier chapitre du septieme tome des *Œuvres de M. de Voltaire*: il combat fortement & avec toutes sortes d'égards les préjugés injustes de cet auteur. Il faut qu'il ait raison. M. de Voltaire lui a répondu très-poliment, est convenu qu'il s'étoit expliqué trop violemment, & a promis de faire un carton dans la nouvelle édition. On ne sauroit trop consigner à la postérité un exemple aussi mémorable de l'équité & de la modération de ce grand homme.

26 *Octobre*. L'académie de Marseille donne pour sujet du prix de poésie de l'année prochaine, *le Pacte de Famille*.

27 *Octobre*. *Les Soirées du Palais-Royal, ou les Veillées d'une jolie Femme, en plusieurs Lettres, avec la conversation des Chaises*. On rapporte ce titre pour son originalité. Cette brochure de société ne devoit point transpirer dans le

public, étant très-médiocre pour le fond & pour la forme. La conversation des chaises ne vaut rien, après le *Sofa*. D'ailleurs elle ne traite point de sujets assez généraux.

28 *Octobre*. La Sorbonne a enfin mis la derniere main à la censure du pere Berruyer, & elle est sous presse, malgré tous les obstacles qu'il a fallu surmonter pour effectuer ce grand projet.

29 *Octobre*. On ne cesse de rire encore de la plaisante scene qui s'est passée à Fontainebleau. On ajoute, pour comble de ridicule, que le recteur avoit eu ordre d'apporter son discours, & que lorsqu'il fut question de le lire & de l'examiner, personne n'avoit pu l'entendre : qu'on avoit eu recours au sieur Mesnard, qui avoit dressé l'arrêt du conseil relatif à la cassation du décret, & qu'il avoit avoué son ineptie pour l'intelligeuce dudit arrêt, & du discours du recteur : que celui-ci s'étant pleinement justifié de l'odieuse imputation dont on l'avoit chargé, & persistant à demander l'examen de son discours, on s'en étoit rapporté à lui, & l'on avoit supprimé de l'arrêt du conseil ce qui avoit quelque rapport aux qualifications graves & injustes dont on l'avoit chargé.

30 *Octobre*. Les amateurs ont dans leurs porte-feuilles deux lettres de Rousseau : l'une adressée au bailli de Moitié-Travers, petit endroit près de Neuchâtel, où il réside ; l'autre au pasteur dudit lieu. Dans l'une, il remercie le premier des secours généreux qu'il lui a donnés ; dans l'autre, il fait sa profession de foi, & demande à être admis à la cene comme bon protestant.

Ce grand philosophe s'occupe actuellement à faire des lacets. Il proteste qu'il renonce à écrire, puisqu'il ne peut pas prendre la plume sans alarmer toutes les puissances.

1 *Novembre* 1762. On ne sauroit trop consigner à la postérité les noms de deux femmes illustres qui honorent les lettres de leur protection : mesdames les duchesses de Choiseul & de Grammont méritent une place distinguée dans le rang de ces virtuoses.

M. l'abbé Barthelemi, de l'académie des inscriptions & belles-lettres, garde du cabinet des médailles du Roi, ayant été depuis peu favorisé d'un logement particulier, ces deux dames l'ont gratifié d'une galanterie peu commune. Elle ont, pendant qu'il étoit absent, trouvé le secret d'avoir la clef d'un *Musæum* qu'il avoit arrangé philosophiquement ; elles l'ont décoré à son insu de la façon la plus galante & la plus voluptueuse : elles l'ont enrichi de plusieurs ouvrages de leurs mains, & au retour de l'abbé, la clef s'étant retrouvée, il a été transporté dans un boudoir de Fée. Tout Paris parle de cet enchantement.

2 *Novembre*. Nous apprenons comme un fait constant que les héros du conte de Marmontel, dont on a fait deux pieces différentes, intitulées, *Annette & Lubin*, existent réellement à Bezons, dont M. de St. Florentin est seigneur : que c'est lui qui est désigné dans le rôle de bonté & de bienfaisance qu'on lui fait jouer ; que le bailli est le curé du lieu, homme dur & sans entrailles. Ce ministre se propose de faire voir un jour à la comédie italienne ces deux modeles de

l'innocence paſtorale. Au reſte, ils ont bien dégénéré de leur figure de vierge.

5 *Novembre.* M. d'Alembert a dans son porte-feuille une lettre du roi de Pruſſe, où ce monarque répond avec bonté aux queſtions que le géometre lui avoit faites ſur le ſort de l'abbé de Prades. Il eſt très-vrai que cette majeſté à eu lieu de ſe plaindre de la conduite dudit abbé ; il a manqué eſſentiellement à la reconoiſſance & à la fidélité qu'il lui devoit, en trempant dans un complot formé conjointement avec l'évêque de Breſlau. Ce crime méritoit la mort. Le roi de Pruſſe a eu la générοſité de l'épargner : il le tient enfermé dans une citadelle juſqu'à la paix, & alors il le rendra à ſa patrie & à ſes amis, *s'il en peut avoir.* Ce ſont les propres termes de la lettre.

6 *Novembre.* M. l'abbé Yvon, depuis ſon retour, eſt fort bien avec M. l'archevêque : il lui communique le plan d'une nouvelle hiſtoire eccléſiaſtique qu'il a entrepriſe, qu'il compte traiter philoſophiquement. Ce mot n'a point effrayé ſa grandeur, & le *Proſpectus* de cet ouvrage doit paroître inceſſamment.

7 *Novembre.* M. Thomas, ſecrétaire intime de M. le duc de Praſlin, miniſtre des affaires étrangeres, ci-devant comte de Choiſeul, vient de lui payer ſon tribut d'hommages, par les vers ſuivants, ſur ſa nouvelle dignité :

La juſtice aujourd'hui récompenſe le zele,
Le royaume applaudit à ce titre flatteur,
    Et votre dignité nouvelle
    Eſt l'aurore de ſon bonheur.
    Dans ſon ſein aujourd'hui la France

Compte deux ducs, miniftres vigilants,
Moins unis par le nom, le rang & la puiffance,
Que par la gloire & les talents.
Toujours aux rives de la Seine
Le nom que vous portez, annonça le fuccès.
Dans des temps très-fâcheux, de difcorde & de haine,
Pleffis-Praflin battit Turenne;
Vous faites plus, vous nous donnez la paix.

11 *Novembre*. M. Seguier, ce grand avocat-général, fe délaffe quelquefois entre les bras des Graces & des Mufes, des travaux importants auxquels fa charge l'affujettit. Voici une chanfon très-agréable, qui a paffé dans toutes les bouches des jolies femmes de Paris :

Tous mes fouhaits & ma plus forte envie,
Auroient été d'être un nouveau Créfus;
Des riches dons d'Amérique & d'Afie,
J'aurois tâché d'amaffer tant & plus;
Non pas pour moi, c'eût été pour ma mie;
Sans elle, hélas! en aurois-je voulu! (*Bis*)

D'être un héros j'aurois eu la manie;
Mars m'auroit vu fuivre fes étendards,
L'antique amour, l'amour de la patrie,
Ne m'eût point fait affronter les hafards;
L'efpoir d'offrir mes lauriers à ma mie,
Seul m'eût frayé la route des Céfars. (*Bis*)

D'être un Apelle il m'auroit pris envie,
Mais fans daigner travailler pour les rois,

Si de Rubens imitant la magie,
La toile eût pu s'animer ſous mes doigts,
Quel beau portrait j'aurois fait de ma mie!
Je l'aurois peinte, ainſi que je la vois. (*Bis*)

Eterniſer une flamme chérie,
Auroit été de mes vœux le premier;
Le tendre amour, ſeul guide de ma vie,
Aux doctes ſœurs m'eût fait ſacrifier:
J'aurois été le chantre de ma mie,
J'eus mis ma gloire à la défier. (*Bis*)

En me livrant tout à l'aſtronomie,
J'aurois ſuivi ma tendre paſſion;
Un nouvel aſtre, au gré de mon envie,
Eût de nos jours paru ſur l'horiſon:
Au firmament j'aurois placé ma mie,
Elle eût été ma conſtellation. (*Bis*)

J'aurois banni la ſombre jalouſie:
L'amour ſincere en écarte l'horreur;
Trop délicat pour cette frénéſie,
D'un feu plus pur j'aurois fait mon bonheur;
Car en l'aimant j'euſſe eſtimé ma mie:
Sans mon eſtime auroit-elle eu mon cœur? (*Bis.*)

12 *Novembre*. L'académie des inſcriptions & belles-lettres a tenu aujourd'hui ſa ſéance publique de rentrée après la St. Martin.

M. Schmidt a remporté, pour la ſeptieme fois, le prix, roulant ſur *l'Antiquité de l'Egypte*.

M. le Beau, ſecrétaire de l'académie, a lu l'*Eloge*

l'*Eloge de M. Falconnet*. On a trouvé que l'auteur l'avoit trop envisagé comme savant & homme sociable ; qu'il avoit plus cherché à faire briller son esprit, qu'à détailler les rares & grandes qualités du défunt.

M. Bejaud a lu un mémoire sur un *corps de milices connues chez les Grecs, sous le nom d'Epirotes*. On sait que ce sujet est très-peu à la portée du commun des auditeurs.... Celui de M. l'abbé Arnaud *sur les anciens Grecs*, est encore plus ridicule. Il traite de leur origine, de leur usage, du rapport qu'ils ont avec la musique. Il prétend que la poésie fait danser les mots.

Enfin M. Chabanon a lu en vers une *Ode de Pindare*, dont il expose d'abord le plan d'une façon fort nette. Cette licence a été tolérée ; il avoit été arrêté qu'on ne liroit point de vers à cette académie, par l'abus qui s'y étoit introduit, & qui peu-à-peu lui auroit fait perdre son institution.

13 *Novembre*. L'académie des sciences a tenu aujourd'hui sa séance publique pour la rentrée.

On a commencé par l'*Eloge de M. l'abbé de la Caille*, cet astronome célebre par le nombre & l'exactitude de ses observations. Il avoit suivi neuf à dix mille étoiles nouvelles, pendant un séjour de deux ans au cap de Bonne-Espérance.

M. l'abbé Pingré, chanoine régulier de Sainte-Genevieve, a rendu compte de ses observations à l'isle Rodrigue, du passage de Vénus sur le disque du soleil.

M. de Parcieux, après avoir démontré par plusieurs calculs exacts, combien il seroit à desirer de faire venir une plus grande quantité

d'eau à la ville de Paris, a lu un mémoire dans lequel il a démontré la poſſibilité, au moyen d'un aqueduc de Paris à la riviere d'Yvette, d'augmenter à peu de frais cette quantité juſqu'au nombre de mille ou douze cents pouces. On n'en a aujourd'hui pour cette grande capitale qu'environ 230 pouces.

L'aſſemblée a fini par un mémoire de M. l'abbé Chappe, qui étoit allé en Sibérie, pour obſerver le paſſage de Vénus, en correſpondance avec M. l'abbé Pingré. Il y a joint pluſieurs remarques curieuſes, tant ſur l'hiſtoire naturelle du pays que ſur les habitants.

14 *Novembre*. La faculté de théologie de Paris vient de rendre publique la *cenſure contre le livre d'Emile, ou de l'Education, par J. J. Rouſſeau*. Elle eſt en latin & en françois, très-détaillée, particuliérement ſur le troiſieme volume. Elle trouve 19 héréſies dans cet auteur. Quelques critiques prétendent que l'article le plus mal-traité dans cet ouvrage ſcientifique eſt celui de la religion.

14 *Novembre*. On travaille au catalogue de la bibliotheque de M. Falconnet, qui ſera bientôt en vente. Elle ſe monte à 45000 volumes; 11000 ont été donnés à la bibliotheque du Roi, ſuivant la convention.

16 *Novembre*. *Iphigénie* a été jouée aujourd'hui à l'opéra. Les paroles ſont de meſſieurs Danchet & Dupré, la muſique de Campra & Deſmarets. Ce drame ſi vanté n'a pas eu un ſuccès marqué. On a beaucoup applaudi aux morceaux de ſymphonie ajoutés : ils ſont d'un nommé Berton, & donnent de grandes eſ-

pérances de ce jeune homme. Les ballets n'ont rien de beau particuliérement.

Les amateurs, en général, trouvent cet opéra triste, peu fourni de spectacle, d'une choréographie commune, & d'une musique disparate, par l'obligation où l'on a été de renforcer la vieille harmonie par la nouvelle.

18 *Novembre.* Toute la comédie italienne est en mouvement pour une piece annoncée depuis long-temps, & sur laquelle elle fonde les plus grandes espérances. C'est *le Roi & le Fermier*, opéra comique de grande maniere. Les paroles sont de M. Sedaine, & la musique de Monsigny. Elle est en trois actes, & différente de celle de M. Collé, dont on a parlé, qui n'est point imprimée.

19 *Novembre.* M. l'abbé Arnaud est à la veille de renoncer à continuer le *Journal Etranger* qu'il prétend lui coûter déja quinze mille francs du sien. Il se plaint qu'on ne lui donne aucun secours, que les autres journalistes le jalousent, qu'ils le pillent, le travestissent, & ne lui font pas même l'honneur de le nommer. Il se propose, si on ne lui donne pas plus d'encouragement, de faire un adieu terrible. Cela sera décidé sous peu.

20 *Novembre. Eponine*, tant prônée, doit enfin se jouer la semaine prochaine. Les partisans de cette piece, ou plutôt de l'auteur, sont en grand nombre : tout est déja loué depuis quelques jours.

M. Chabanon est un jeune homme de trente-cinq ans, qui, après avoir fait des études assez bonnes, s'est jeté dans le monde, & y a réussi par une figure agréable, par un esprit

aisé, brillant & facile, & sur-tout par un talent supérieur pour le violon. Il a long-temps fait les délices des sociétés. Il y a quelques années que, réfléchissant sur le vuide de son art, & sur la nécessité d'appuyer son existence sur quelque chose de plus solide & de plus durable, il a pris la généreuse résolution de travailler à mériter quelque titre littéraire. Il n'y a point de moyen plus aisé de commencer à percer que d'entrer à l'académie des belles-lettres; il s'est jeté dans le grec à corps perdu, a travaillé trois ans avec la plus grande opiniâtreté, & sans voir aucun humain que quelques partisans de cette langue. Il est sorti muni de tout le savoir nécessaire; il a été admis à l'académie des belles-lettres; il a travaillé sur Pindare, pour payer son tribut littéraire; & ne regardant cette académie que comme un passage à l'académie françoise, il a fait des tragédies. Son succès peut lui ouvrir une route brillante.

22 Novembre. Le Roi & le Fermier, dont on a parlé, n'a pas eu le succès qu'on s'en promettoit. Le premier acte est bien fait, quant à la partie dramatique; la musique est excellente : les deux autres sont très-médiocres en tout, & mauvais à quelques égards.

24 Novembre. Quoique nous ne soyons point dans le goût de consigner ici les mariages, on ne peut passer sous silence celui de Mlle. Le Mierre & de Larrivée. Ces deux coryphées de la scene lyrique sont enfin unis par des liens indissolubles, après s'être essayés long-temps à porter leurs chaînes. Ce grand événement a fait une sensation si considérable parmi les

amateurs de l'opéra, qu'il fait nécessairement époque dans son histoire.

25 *Novembre.* Autre événement non moins remarquable, quoiqu'aussi étranger en apparence à la littérature : madame Saurin, qui réunit les graces à l'esprit, étant accouchée d'un garçon, il y a quelques jours, l'académie a fixé une députation pour féliciter la femme de leur confrere. M. l'abbé d'Olivet a été chargé de cette galante harangue, & il a porté la parole avec toute l'éloquence possible.

26 *Novembre.* M. de Rochefort, jeune homme, membre de l'académie de Nîmes, arrivé de province depuis peu, lut plusieurs chants d'Homere, qu'il a traduits en vers. Nous avons entendu celui de *la mort d'Achille*, où il y a de sublimes beautés. S'il peut soutenir ce grand ouvrage sur le même ton, il a lieu de se promettre un succès complet. Tous les partisans de la langue grecque en ont été enchantés, & exhortent ce nouveau défenseur d'Homere à entrer dans la lice.

27 *Novembre.* Le parlement s'occupe sérieusement du nouveau plan d'études. Il regarde sur-tout la philosophie, si barbare encore dans les écoles. Il est question de soumettre les professeurs à profiter des bons livres écrits sur cette matiere, à choisir les plus orthodoxes & les plus lumineux, & à les expliquer à leurs disciples, au lieu de perdre un temps infini à dicter des cahiers d'une philosophie scholastique, & dans laquelle ils étoient maîtres de glisser des absurdités & toutes les erreurs qu'ils vouloient. On voudroit comprendre dans ce projet la théologie même;

ce point est délicat, & fera le sujet de grandes contestations.

28 *Novembre*. On commence à parler d'une traduction des *Géorgiques*, par M. l'abbé de Lisle, jeune homme dont on a vu des vers fort joliment faits. Il n'est point rebuté par les détails agrestes où entre son auteur, & il prétend qu'on peut les rendre avec élégance en François. Il s'agit de prouver ce qu'il avance.

29 *Novembre*. On a joué *Heureusement* aujourd'hui. Ce drame est fait d'après le conte de M. de Marmontel. Il a été bien reçu; il est écrit avec facilité, fort court, & n'a que très-peu d'intrigue. C'est un tissu des plus frêles. Le dénouement en est heureux, mais pas assez filé. En général, la piece frise l'obscénité. Mlle. Dangeville en fait le principal mérite par son jeu. Il s'est passé un événement qui fait anecdote. L'amant & la maîtresse sont à table; le premier est un jeune officier, sur le point de partir pour l'armée; il prend le verre : « *Je vais boire à Cypris*, dit-il, *& moi*, *je bois* » *à Mars*, » répond la femme. Mlle Hus, qui faisoit ce rôle a jeté un œillade au prince de Condé en prononçant ces dernieres paroles. Le public a saisi l'à-propos, & les battements de mains de se multiplier pendant quelques minutes.

30 *Novembre*. Le Roi a ordonné un mausolée à M. de Crébillon, dans l'église de Saint-Gervais, où il est enterré. En conséquence, M. de Marigny a écrit une lettre au fils, pour lui faire part de cette marque d'estime & de considération que S. M. veut donner à son

célebre pere. C'est M. le Moine qui est chargé de cet ouvrage.

1 *Décembre* 1762. L'élection du successeur de M. de Crébillon est fixée décidément au 4 de ce mois. Personne ne doute que l'abbé de Voisenon ne soit élu. M. de Marmontel, qui s'étoit mis sur les rangs, vient de se retirer, à la vue d'un pareil compétiteur.

2 *Décembre.* La censure du pere Berruyer par la Sorbonne, vient enfin de paroître, malgré toutes les menées pour qu'elle restât imparfaite. Elle démontre les erreurs sans fin de ce jésuite, & elle n'empêchera pas qu'on ne lise toujours avec le plus grand plaisir ce délicieux romancier.

3 *Décembre.* Il n'y a point eu de comédie aujourd'hui, quoiqu'on eût annoncé deux pieces à l'ordinaire. Il s'y étoit rendu du monde; on attendit jusqu'à six heures. Alors on vint déclarer au public qu'on ne joueroit point, vu l'indisposition d'une actrice qui ne pouvoit être suppléée. On rendit l'argent, & l'on se retira. Cette actrice indisposée étoit Mlle. Dubois, qui dans ce moment étoit en grande loge à l'opéra. Le lieutenant de police, informé de l'aventure, a mandé cette actrice, l'a traitée avec toute la dureté due à son caractere & à son impertinence, & l'a envoyée en prison. Elle a de plus été condamnée à payer les frais & le profit de la représentation, évalués à 500 livres, & une amende de cent écus.

4 *Décembre.* Aujourd'hui s'est fait l'élection de M. l'abbé de Voisenon. On étoit si prévenu de cet événement, qu'à l'instant où l'acadé-

qui feroit peu d'honneur à cette tragédie, si elle étoit vraie.

A la fin de la piece a régné un grand silence: ensuite quelques clameurs se sont fait entendre; on a demandé sourdement l'auteur. Ce bruit s'est accru, a recommencé à plusieurs reprises, enfin est devenu si tumultueux, que la garde s'en est mêlée, & l'on a arrêté deux jeunes gens les plus acharnés. On assure qu'ils se sont trouvés être deux freres ou parents de l'auteur... On les a relâchés tout de suite.

8 *Décembre. Arrêt rendu par le conseil souverain du Parnasse.* Cet écrit est une plaisanterie contre l'insolent libelle de M. Poinsinet: elle est de M... Il ne méritoit pas qu'un plus digne athlete descendît dans la lice. C'est un pamphlet médiocre, comme l'ennemi qu'on combat.

10 *Décembre.* Les Muses pleurent depuis quelques jours la mort de l'un de leurs nourrissons & de leurs protecteurs en même temps: c'est M. de la Poupeliniere. Son nom à jamais fameux dans les fastes littéraires, va sans doute s'accroître par l'impression de ses ouvrages, qui sont en grand nombre. On ne doit jamais oublier sa magnificence envers les artistes. Un orchestre entier se trouve dispersé par la perte de cet Apollon.

11 *Décembre.* M. le chevalier de la Morliere est sorti de Saint-Lazare, & se montre avec un front d'airain.

11 *Décembre.* On parle de donner à l'opéra la fameuse décoration du *Palais de Vénus*, qu'on a vu à Fontainebleau. On ne s'imagineroit jamais qu'on pût rassembler autant de diamants qu'il en a fallu pour l'en couvrir.

La féerie n'offre rien de plus beau. Aucune cour d'Europe ne pourroit fournir à cette magnificence.

12 *Décembre*. M. l'abbé de Voisenon parle beaucoup d'une tragédie faite par le fils d'un tailleur. C'est un nommé Prieur, jeune homme de 19 ans. Le sujet est *la mort des deux Witt*, l'un grand pensionnaire de Hollande, & l'autre bourguemestre de la ville de Dordrecht.

L'abbé prétend que cet ouvrage annonce un talent décidé & déja porté à un grand point de perfection. Au reste, l'auteur est de la plus grande innocence. M. l'abbé de Voisenon lui ayant paru inquiet sur le titre qu'il donneroit à cette tragédie, l'autre n'a point hésité à la mettre sous son vrai nom; l'abbé a cherché à lui en faire sentir le ridicule, lui a témoigné que ces demoiselles ne joueroient jamais sa piece sous une pareille dénomination, qu'elles étoient trop pudiques, trop susceptibles, & que d'ailleurs le public riroit.... Il n'a point senti cette plaisanterie.

13 *Décembre*. Il paroît un mémoire de M. Loiseau, en faveur des Calas. Ce jeune écrivain veut se mettre sur les rangs. Il est le quatrieme. M. Mariette, avocat au conseil, en a fait un, plus dans le genre de son état. Celui de M. Beaumont est bien écrit, tendre, pathétique : c'est à la sollicitation de M. de Voltaire qu'il s'en est chargé. Le choix de ce grand homme fait l'éloge du défenseur. Enfin M. Loiseau a traité cette aventure dans un goût nouveau : c'est un roman très-animé, très-chaud. On ne peut se dissimuler que le public ne préfere encore, comme ouvrage

littéraire, les Lettres courtes & légeres que M. de Voltaire a écrites sur cette matiere.

13 *Décembre*. On nous annonce à la comédie françoise une comédie de M. Collé, l'amphigouriste, tirée des *Illustres Françoises*. C'est l'histoire de *Dupuis & Desronais*. Elle est intitulée de leur nom.

14 *Décembre*. Le sieur Bernaud vient d'être chassé de la comédie françoise, par un ordre de M. le duc de Duras. Il avoit eu une querelle très-vive dans les foyers, avec mademoiselle Clairon. Il avoit invectivé cette actrice de la façon la plus indécente. . . . La sublime Melpomene a conservé toute sa majesté dans cette occasion; mais piquée au vif, elle a demandé sa retraite: le gentilhomme de la chambre, instruit de son mécontentement, lui a fait justice, & elle reste.

14 *Décembre*. Les imprimeurs se plaignent que les nouveautés tarissent: on a mis un embargo sur tous les manuscrits. La police, plus sévere que jamais, ne passe rien, ne tolere aucune plaisanterie. . . Plusieurs imprimeurs vendent leur fonds de boutique, & nous sommes menacés d'une sécheresse générale dans la littérature de France.

15 *Décembre*. M. le duc de Saint-Aignan est nommé directeur, pour répondre à M. l'abbé de Voisenon, le jour de sa réception à l'académie françoise. Elle est fixée au 15 janvier. Cet abbé, trop célebre, trop fêté à Paris, va se renfermer dans son abbaye pour travailler à son discours. Il a demandé trois jours pour cet important ouvrage. Toute la cour

doit ſe trouver à cette cérémonie, & ſur-tout les femmes les plus élégantes.

16 *Décembre* Les fêtes de Choiſy n'ont point été auſſi brillantes qu'on l'eſpéroit. On ne ſe feroit jamais imaginé qu'*Irene*, rebut de la ville, eût été tranſportée ſur ce théâtre. Géliotte a chanté. On a remarqué qu'il n'avoit plus que les reſtes du grand homme.

17 *Décembre*. Dans la comédie d'*Heureuſement*, imprimée, on a conſacré l'anecdote *je bois à Mars*. On a choiſi cet inſtant de la piece pour eſtampe. Ce petit drame ſoutient à la lecture ſa réputation, du côté du ſtyle facile & naturel.

M. le prince de Condé a fait annoncer à Mlle. Hus, qu'elle auroit un préſent de S. A. S.

18 *Décembre*. M. Collé, l'amphigouriſte, eſt nommé lecteur de M. le duc d'Orléans. Ce prince a fait créer la place pour lui. Il eſt à deux mille livres d'appointements.

19 *Décembre*. La feuille 32 du ſieur Freron réveille un peu l'attention ſur ſon compte. Elle contient un éloge très-raiſonné, très-approfondi, très-bien fait de *Crébillon*; mais le but de l'auteur paroît avoir moins été l'éloge de ce grand homme que la ſatire d'un autre non moins grand qu'on devine aiſément: M. de Voltaire, ſans être nommé, y eſt déſigné ſous les traits les plus caractériſtiques & malheureuſement les plus vrais.

21 *Décembre*. L'*Annette & Lubin*, de la comédie italienne, qui juſqu'à préſent avoit paſſé pour être de M. Favart & de l'abbé de Voiſenon, reçoit un troiſieme pere; M. Lourdet de Santerre, auditeur des comptes, en revendique une grande partie.

23 *Décembre*. M. l'abbé de Voiſenon eſt de retour. Il convient que ſon diſcours l'a beaucoup embarraſſé à l'occaſion de la paix dont il faut parler. O verra comment il ſe fera tiré de ce mauvais pas.

23 *Décembre*. Les partiſans de la muſique italienne parlent avec enthouſiaſme des concerts qu'on va donner au Louvre, compoſés en entier dans ce genre-là.

24 *Décembre*. Avant-hier on a répété à l'opéra, *Philémon & Baucis*, qu'on doit donner à la cour. Géliotte & Mlle. Arnoux jouent cet acte intéreſſant.

26 *Décembre*. *La Renommée Littéraire*, nouvel ouvrage périodique. L'auteur donne ce mois-ci pour eſſai. On voit à la tête une renommée avec deux trompettes. Elle embouche l'une : il en ſort différentes légendes, qui contiennent les titres des ouvrages dignes de paſſer à la poſtérité. De ſa bouche inférieure en part une autre : *Pieces dérobées*, *l'Année Littéraire*, *les Jérémiades*, *Epître à Minette*, *Caliſte*, ſont les ouvrages infortunés qu'elle deſtine aux plus vils miniſteres. Cette idée, priſe de la *Pucelle*, eſt gaie & judicieuſe.

Ce nouveau journaliſte s'annonce pour antipode de Freron, & cela doit être; il n'en ſera peut-être pas meilleur. Il en veut beaucoup encore à M. Colardeau; & non content de le couvrir d'opprobre par la renommée, il le diſſeque impitoyablement, & le traduit dans le plus grand ridicule.

On peut ſur cette feuille juger que l'auteur n'a pas encore la maturité du jugement néceſſaire pour travailler dans un pareil genre ;

que d'ailleurs il n'eſt pas, à beaucoup près ; dégagé de préjugés comme il le faudroit. Du reſte, ſon ſtyle eſt plein & naturel.

27 *Décembre*. M. Titon du Tillet, fort connu par ſon *Parnaſſe François*, vient de mourir dans un âge très-avancé. Sa maiſon étoit ouverte aux gens de lettres, & les Muſes doivent jeter des fleurs ſur le tombeau de cet aimable Mécene.

28 *Décembre*. M. l'abbé de Caveirac, depuis long-temps ſoupçonné d'être auteur de différents libelles écrits en faveur des jéſuites, vient d'être recherché très-ſévérement. La police a fait chez lui une deſcente des plus circonſtanciées. Heureuſement pour lui, il avoit la fuite.

30 *Décembre*. Le nommé Grangé, libraire, ouvre inceſſamment ce qu'il appelle une *ſalle littéraire* : pour trois ſous par ſéance on aura la liberté de lire pendant pluſieurs heures de ſuite toutes les nouveautés. Cela rappelleroit les lieux délicieux d'Athenes, connus ſous le nom de Lycée, du Portique, &c. ſi le ton mercenaire ne gâtoit ces beaux établiſſements.

31 *Décembre*. Il a débuté à l'opéra une nouvelle baſſe-taille ; on parle plus des gaſconnades de cet acteur que de ſa voix. Rebel lui ayant déclaré qu'il n'auroit que de médiocres appointements d'abord, mais qu'à meſure que le public feroit content de lui, il ſeroit augmenté : *Cadedis*, a-t-il dit, *cela étant, Monſieur, vous m'augmenterez donc tous les jours*.

ANNÉE M. DCC. LXIII.

1 *Janvier* 1763. On a donné derniérement *le comte d'Essex.* Il s'est passé ce jour-là une anecdote qui mérite d'être consacrée. Lorsqu'il fut question à l'assemblée de cette piece, Mlle. Clairon demanda qui joueroit *Elisabeth*? Mlle. Dumesnil dit qu'elle s'en chargeroit : « je serai donc la duchesse, reprit la premiere ? » Non pas, s'il vous plaît, s'écria Mlle. Hus ; » c'est mon rôle, & je ne m'en défais point. Je » ne veux rien vous enlever, répliqua Mlle. » Clairon ; cela étant, je serai la confidente : » il n'y a pas grand'chose à dire, c'est mon » fait. » On crut qu'elle se moquoit, & l'on se sépara. Le jour de la représentation elle tint parole, au grand étonnement de Mlle. Hus, qui en fut déconcertée. Elle en joua le double plus mal. Mlle. Clairon ne paroissoit pas, que les battements de mains ne recommençassent, & les sifflets pour l'autre. . . . Ce fut avec grande peine qu'elle fut jusqu'au bout ; & l'on présume qu'elle ne cherchera plus à se trouver en concurrence avec Mlle. Clairon. Les niais du parterre ne pouvoient concevoir cela : « Nous voyons bien disoient-» ils, pourquoi l'une est huée ; mais pourquoi » applaudir l'autre, qui ne dit mot ? »

Mlle. Clairon, pour se délasser, joua *Cathos* dans les *Precieuses Ridicules*, & s'amusa comme une reine.

2 *Janvier*. Epitaphe de M. de la Poupeliniere.

Sous ce tombeau repose un financier ;
Il fut de son état l'honneur & la critique ;
Généreux, bienfaisant, mais toujours singulier,
Il soulagea la misere publique.
Passant, priez pour lui, car il fut le premier.

3 *Janvier*. Il se répand un bon mot de cour, d'une espece singuliere, il mérite d'être retenu. On l'attribue à M. de Souvré. Ce seigneur, à l'occasion de la réforme, disoit qu'on s'y étoit mal pris; qu'il falloit la commencer par celle d'un sacrement.—Quel est-il?—Le baptême.—Pourquoi? quel rapport entre lui & ce dont il est question? — *C'est que tout n'auroit pas été par compere ni par commere.*

4 *Janvier*. On a donné hier pour la seconde fois aux Italiens une piece jouée pour la premiere le jour de l'an. C'est *le Milicien*, comédie en un acte, mêlée d'ariettes, &c. . . . C'est dans le genre un peu farce; mais il y a des morceaux de musique qui méritent d'être cités. Elle est de Duny, les paroles d'Anseaume. On l'interrompt par l'indisposition d'un acteur. Nous en parlerons à la reprise

5 *Janvier*. M. Titon legue son *Parnasse François* au Roi, en suppliant S. M. d'accorder quelque grace spécifiée à sa famille.

6 *Janvier*. L'académie françoise a fait avant-hier son élection, par scrutin, du directeur & du chancelier pour le trimestre de janvier. Le sort est tombé sur M. le cardinal de Luynes, directeur, & M. l'abbé Allary, chancelier. Ce sera le premier qui haranguera le Roi sur

ſa paix, ſi elle eſt publiée dans ſon trimeſtre, & à ſon défaut le ſecond.

7 *Janvier*. On a fait depuis quelque temps des recherches ſéveres pour l'impreſſion de certains livres en faveur des jéſuites, entr'autres de *l'Appel à la Raiſon*. Les nommés Bregis & Brothier, ci-devant jéſuites, ſont convaincus d'en avoir corrigé les épreuves, pluſieurs autres ſont ſur le point d'être pourſuivis à ce même ſujet.

8 *Janvier*. Ce matin le châtelet a décrété de priſe de corps les deux ci-devant jéſuites, Bregis & Brothier, pour avoir corrigé les épreuves de *l'Appel à la Raiſon*. Deux autres ne ſont déſignés que ſous le nom de *Quidams*, & ne ſont pas encore connus. Un cinquieme n'eſt décrété que d'ajournement perſonnel, pour avoir été employé à copier cet ouvrage, qu'on lui a dicté.

9 *Janvier*. On commence à parler beaucoup d'un mandement de M. l'évêque de Lavaur, par lequel il défend la lecture & l'introduction dans ſon dioceſe, du livre *des Aſſertions* comme faux, ſcandaleux & calomniateur. Il prétend que les paſſages cités ſont ou abſolument contraires à la doctrine des jéſuites, ou falſifiés & altérés, ſoit en tronquant, ſoit en diviſant, ſoit en ajoutant, ou enfin pris dans un mauvais ſens, étant dans leur ſens naturel la doctrine conſtante & univerſelle de l'égliſe. Cet ouvrage, qui doit faire grand bruit, eſt comme littéraire, fort bien fait, écrit avec feu & pathétique.

10 *Janvier*. M. de Soiſſons vient d'oppoſer au livre dont nous venons de parler, un livre

plus sage & plus judicieux; c'est un *Mandement*, par lequel entrant dans les vues du parlement, il proscrit, comme évêque & comme juge de la foi, les *propositions* que celui-là condamne politiquement. Il est le premier qui ait opposé son bouclier à cette inondation de maximes abominables. Il avoit eu la déférence de prévenir M. l'archevêque de Paris de conjurer ce pasteur de remplir la promesse qu'il avoit faite de donner quelque chose sur cette matiere; il l'avoit assuré qu'il convenoit qu'il marchât le premier, qu'il suivroit ses traces, &c. « Allez toujours devant, Mon» seigneur (lui a dit M. l'archevêque), nous » ne marchons pas sur la même ligne. »

11 *Janvier*. L'opéra a donné aujourd'hui *Polixene*, tragédie nouvelle en cinq actes, paroles de M. Joliveau, secrétaire perpétuel de l'académie de musique, & la musique de M. Dauvergne.

Le poëme est très-médiocre. On accuse le musicien de chercher toujours à peindre, & de ne jamais attraper ce qu'il cherche, de ne donner rien à chanter, d'être plein de réminiscences, presque toutes défigurées. Le spectacle est assez pompeux, autant que le comporte la scene; les ballets son pittoresques en quelques endroits, entr'autres dans le quatrieme acte, où la jalousie vient tourmenter Pyrrhus avec un chœur de furies & de démons. Cet endroit rappelle *Psyché* : mais quelle différence, pour l'intérêt, entre une jeune princesse effrayée de toutes les horreurs de l'enfer, & un prince guerrier & intrépide! Doit-il avoir peur des diables? peut-on le plaindre?

On admire avec raison une décoration du second acte : il est question d'une tempête. Le fond du théâtre représente la mer & un ciel serein d'abord : peu-à-peu, à mesure que l'orage se forme, on voit s'élever les nuages du sein de l'onde. Cette manœuvre bien exécutée pourroit faire l'illusion légere qu'on desire en pareille occasion ; il n'y a que les éclairs qui ne répondent pas à ce spectacle terrible.

12 *Janvier*. Les poëtes ne le cedent point à nos orateurs : plusieurs de ces premiers sont entrés en lice pour défendre la mémoire du malheureux Calas ; aujourd'hui M. Barthe se met sur les rangs, & chante ce héros tragique dans une héroïde nouvelle, non encore imprimée.

Il en fait une autre, où il fait parler l'abbé de Ramsay : malheureusement le plus grand mérite de ses ouvrages, c'est d'avoir fait de beaux vers.

12 *Janvier*. M. du Belloy travaille à une nouvelle tragédie, intitulée le *Siege de Calais*. Ce trait, tiré de notre histoire & passé sous Philippe de Valois, en 1347, est très-beau : savoir, s'il est susceptible de tous les ressorts dramatiques, sur-tout entre les mains de M. du Belloy, qui en met beaucoup en œuvre à la fois.

13 *Janvier*. Les gens qui plaisantent sur tout, ont fait à M. de la Poupeliniere une épitaphe bien différente de celle qu'on a vu ci-dessus. On en jugera, la voici :

> Pour être auteur ci-gît qui paya bien :
> Maint ouvrage s'est fait ainsi, c'est la coutume.
> De son dernier, en ne songeant à rien,
> Il devint pere, hélas ! c'est son posthume.

14 *Janvier*. Depuis quelque temps on parle beaucoup d'une Hollandoiſe jeune & jolie, nommée madame Pater. C'eſt la femme d'un riche négociant; elle fait l'entretien des cercles & le ſujet des épigrammes ou madrigaux. Voici ce qu'on a fait de moins mauvais : on ne le rapporte que pour faire époque :

Pater eſt dans notre cité.
Spiritus je voudrois bien être ;
Et pour former la Trinité,
Filius on en verroit naître.

Les ſeigneurs vont en proceſſion chez elle pour la voir : ſon mari, excédé de ces viſites, dit un jour à des courtiſans en les reconduiſant : « je ſuis très-ſenſible, Meſſieurs, à l'honneur » que vous me faites de venir ici; mais je ne » crois pas que vous vous y amuſiez beau» coup ; je ſuis toute la journée avec Mad. » Pater, & la nuit je couche avec elle. »

15 *Janvier*. La réception de l'abbé de Voiſenon eſt renvoyée à ſamedi : il ſe tue de dire à tout le monde que ſon diſcours eſt plat; il ſeroit bien fâché qu'on le crût.

On a repris aujourd'hui *le Milicien* : on attribue cette piece à M. Bertin, dont Anſeaume eſt le prête-nom. En général, c'eſt une forte ſatire des militaires; il y a plus de vérité que de fineſſe.

16 *Janvier*. Il court dans le monde une épigramme ſur Freron, qu'on dit être de M. de Voltaire : elle eſt tapée, mais mal digérée; on en jugera.

Philosophe, comme vous êtes, je comprends qu'il ne vous coûte rien de mépriser ce qu'on appelle grandeurs & honneurs dans ce monde. A vos yeux tout cela est peu de chose, & aisément je me range de votre avis. A envisager les choses sur ce pied, je regarde comme très-petite la conduite de la reine Christine, qu'on a tant louée, & souvent blâmée à plus juste titre. Mais être né & appellé pour contribuer au bonheur & même à l'instruction d'un peuple entier, & y renoncer, il me semble que c'est refuser le bien que vous avez à cœur. Votre philosophie est fondée sur l'humanité; permettez-moi de vous dire, que de ne se point prêter à la servir, tandis qu'on le peut, c'est manquer son but. Je vous sais trop honnête homme pour attribuer vos refus à la vanité : je sais que la cause n'en est que l'amour du repos, pour cultiver les lettres & l'amitié. Mais à quoi tient-il? Venez avec tous vos amis. Je vous promets, & à eux aussi, tous les agréments & aisances qui peuvent dépendre de moi; & peut-être vous trouverez plus de libertés & de repos que chez vous. *Vous ne vous prêtez pas aux instances du roi de Prusse, & à la reconnoissance que vous lui devez;* mais ce prince n'a point de fils. J'avoue que l'éducation de ce fils me tient si fort à cœur, & vous m'êtes si nécessaire, que peut-être je vous presse trop. Pardonnez mon indiscrétion en faveur de la cause, & soyez assuré que c'est l'estime qui m'a rendue si intéressée.

[*Signé*] CATHERINE.

P.S.

P. S. Dans toute cette lettre je n'ai employé que les sentiments que j'ai trouvés dans vos ouvrages : vous ne voudriez pas vous contredire.

21 Janvier. On parle beacoup du livre *de l'Education publique*. On le cite avec le plus grand éloge ; & quoiqu'il ne soit plein que de vues saines & d'une philosophie sage & usuelle, on l'attribue à M. Diderot. C'est un plan très-bien fait & très-détaillé de la marche à suivre dans les études. Il entre à merveille dans les vues du parlement, & remplit le projet demandé.

22 Janvier. Aujourd'hui s'est fait la réception de M. l'abbé de Voisenon, avec toute l'affluence qu'on devoit en attendre. Son discours étoit plein d'esprit, quelquefois précieux, plus poétique qu'oratoire, les images vives, brillantes, mais peu neuves. Il a traité de la façon la plus agréable les avantages réciproques que les grands & les gens de lettres ont trouvés à se rencontrer ensemble.

La réponse de M. le duc de Saint-Aignan étant celle d'un grand seigneur, simple, noble, & plus dans le vrai genre ; il a fait, ainsi qu'il convenoit, l'éloge de M. le duc de Nivernois, qu'il remplaçoit dans ce moment-là.

M. Watelet a fini la séance par la lecture de la traduction libre du 3e. chant du *Tasse*. Elle est fort alongée : en quelques endroits il a enchéri sur son original. Cette traduction a du mérite : l'auteur a lu en déclamateur, en variant les tons suivant les images qu'il avoit à peindre.

23 Janvier. M. Marin répand dans le

monde, sous le titre de *Lettre*, un projet intéressant pour l'humanité : il voudroit qu'on fît une souscription pour faire des fonds en faveur des honnêtes gens malheureux qui ne peuvent poursuivre leurs procès.

24 *Janvier.* Amédée Vanloo, premier peintre du roi de Prusse, a exposé depuis quelques jours aux regards des curieux un tableau singulier : c'est une allégorie soutenue des vertus du Roi personnifiées. Il y a huit figures ; sans compter quelques animaux. On regarde par une lunette, & toutes ces figures se réduisent en une seule, qui représente en miniature le buste du Roi très-distinct & très-ressemblant. Pendant que vous levez l'œil à la languette, le peintre passe le doigt sur les différentes parties du visage. Vous levez les yeux, & vous le voyez successivement toucher toutes les figures. Ce chef-d'œuvre d'optique devient bien moins surprenant par les exemples qu'on en a aux minimes de la place Royale & à la bibliotheque de Ste. Genevieve.

La tableau naturel est médiocre ; les figures même en paroissent lourdes & mal proportionnées.

25 *Janvier.* Le succès constant de *Dupuis & Desronais* a mis Collé en si grande faveur auprès des comédiens ; qu'il est question de jouer la piece de *Henri IV & du Meûnier*, si goûtée à Bagnolet. Le titre seul souffre des difficultés. On n'ose mettre un de nos rois si récent sur la scene. L'auteur ne veut point changer le nom, parce que le mérite de la piece y tient en très-grande partie. Il est question de savoir si l'on permettra cette nou-

veauté. On prétend que le duc d'Orléans en fait son affaire, & doit en parler à S. M.

27 *Janvier*. M. de Sauvigny presse pour faire paroître son *Socrate*; suivant ce qu'on lui avoit promis à la police, le mois de janvier étoit le terme fixé. Il prétend qu'il a des ennemis; il présume que M. de Voltaire, qui a traité le même drame, pourroit sourdement cabaler contre lui: enfin il est encore incertain de son sort.

28 *Janvier*. Il est venu de Nancy une épître de Gresset à un ex-jésuite, sur les revers que vient d'éprouver la société: elle est très-étendue; il y a des choses onctueuses, & qui se ressentent du gënie tendre & facile de l'auteur; mais une ironie amere qu'il a placée sur la fin, forme une disparate fâcheuse dans tout l'ouvrage.

29 *Janvier*. On rapporte l'histoire d'un placet arrivé à certain intendant, des plus plaisantes: on en pourroit faire un conte épigrammatique très-bon & très-sale. On la met ici pour les gens de lettres qui en voudront faire usage.

Une jeune fille très-jolie, se trouvant à l'audience d'un intendant, un placet à la main, monseigneur la lorgne, la démêle, l'aborde, lui dit de passer dans son cabinet. Rien de plus pressé que d'expédier le reste des supplians. Il rentre l'amour dans le cœur, le feu dans les yeux: « Qu'y a-t-il pour votre » service, bel enfant? — C'est un placet, » Monseigneur. — Un placet? ha! il n'y a » rien que de juste sans doute: un ange » comme vous doit avoir raison. Si vous étiez » aussi favorable à ma demande! » En même

temps il appuyoit des baiſers ardens : ſes mains libertines avoient laiſſé échapper le placet par des attouchements plus délicieux. « Eh ! mais, Monſeigneur, vous n'y ſongez pas; » vous ne ſavez pas ce que je vous demande; » liſez. » En même temps notre agnès ramaſſe le placet, & en ſe baiſſant, découvre à monſeigneur de nouveaux charmes. Sa grandeur n'y tient point, & de gré ou de force, il fait exaucer ſa requête. Revenu à lui il jure à la demoiſelle le plus inviolable attachement : ſa cauſe eſt gagnée avant qu'il l'ait ſue. Le bel ange s'envole rapidement, & monſeigneur n'ayant rien de mieux à faire, parcourt le placet : il le relit à deux fois. Quelle ſurpriſe ! c'étoit une plainte amere contre un chirurgien ignorant ou frippon. On devine le reſte. Monſeigneur a pris depuis ce temps la coutume de lire les placets, avant de préſenter le ſien.

30 *Janvier. La Renommée Littéraire* eſt de MM. le Brun. Ce ſont deux freres, dont l'un eſt déja connu par ſes démêlés avec Freron. Ces deux ariſtarques veulent prendre le ſceptre de la littérature ; ils l'exercent durement ſur les auteurs qui ne ſont pas de leurs amis ; & en particulier M. Colardeau eſt une de leurs victimes les plus malheureuſes. Ces Mrs. louent quelquefois leurs amis ; & comme il ne feroit pas modeſte de ſe louer ſoi-même, ils ſe paſſent la plume réciproquement, lorſqu'il eſt queſtion de leurs ouvrages. On ne croit pas que cette feuille périodique, déja à ſon numéro, végete encore long-temps.

31 *Janvier.* M. Racine, dernier du nom,

fils du grand Racine, de l'académie des inscriptions & belles-lettres, est mort hier d'une fievre maligne. Il ne faisoit plus rien comme homme de lettres ; il étoit abruti par le vin & par la dévotion.

31 *Janvier.* Les propositions de l'impératrice de Russie à M. d'Alembert sont des plus favorables ; elles sont uniquement à la charge d'assister sans titre à l'éducation du prince, son fils, pendant le temps de six ans. S. M. impériale lui offre un traitement semblable en tout à celui des ambassadeurs, avec toutes leurs franchises & tous leurs privileges, un hôtel magnifique & l'état de cent mille livres de rentes, dont les fonds au bout de six ans lui devront être assurés à perpétuité, en terres, maisons ou autres effets à sa volonté, qu'on acheteroit en France.

1 *Février* 1763. Il court une *Lettre sur la paix*, attribuée à M. Thomas. On ne croiroit pas qu'un secrétaire intime d'un ministre des affaires étrangeres pût écrire de cette façon. C'est un amas de phrases en persiflage, en un mot, un véritable ouvrage de cour, où l'amertume & le fiel sont cachés sous des expressions douces.

2 *Février.* On doit se rappeller qu'il y a quelques années que M. de Voltaire ayant appris l'extrême indigence où étoit réduite la petite niece du grand Corneille, touché de son état, fit offrir à son pere d'en prendre soin, & de la retirer chez lui à sa terre près Geneve. Ce qui fut accepté avec beaucoup de reconnoissance. Tous les journaux s'empresserent alors à publier cette généreuse action. Mlle. Corneille a vécu depuis ce temps au

château de Ferney, où M. de Voltaire & madame Denis se sont occupés à lui procurer une éducation & des connoissances qu'elle n'avoit pu acquérir chez ses parents. On vient d'apprendre qu'elle épouse M. Dupuis de la Chaux, cornette de dragons, qui possede une terre en Bourgogne près celle de Ferney, & a huit à dix mille livres de rente. En faveur de ce mariage, M. de Voltaire lui donne 20000 livres. Quelque temps auparavant il lui avoit assuré 1400 livres de rentes viageres : elle aura de plus le produit de l'édition des œuvres de Corneille, à laquelle préside M. de Voltaire, & qu'il doit accompagner de ses remarques : ce sera un objet de plus de 20000 écus.

3 *Février*. Il court manuscrite une tragédie de M. de Voltaire, intitulée *Saül*. Ce n'est point une piece ordinaire, c'est une horreur dans le goût de la *Pucelle*, mais beaucoup plus impie, plus abominable. On n'en peut entendre la lecture sans frémir.

5 *Février*. M. Goldoni commence à déployer ses talents en faveur des Italiens : on a joué hier de lui *l'Amour fraternel*; on prétend que cette piece accommodée au théâtre, est la même dont a été tiré le *Pere de famille* de Diderot. La comédie est froide & ne peut avoir un grand succès.

6 *Février*. Hier Geliotte & Mlle. Arnoux représenterent sur le théâtre de l'opéra l'acte de *Vertumne & Pomone*. Rien de plus délicieux. Ils recommencerent à deux fois, & l'assemblée très-brillante & très-nombreuse en fut sous le charme.

7 *Février*. M. de la Bastide a composé des

Contes dans le goût de M. de Marmontel ; mais ils sont inférieurs pour la narration & les agréments du style ; ils sont même pitoyables, à celui de *la petite maison* près, qui est très-bien & joliment fait. On prétend que sa femme y a beaucoup de part. C'étoit autrefois une fille fort répandue dans ces sortes d'aventures, & qui lui a suggéré toutes les descriptions agréables dont elle a l'imagination encore remplie.

8 *Février*. On parle aussi des *Contes* de Mlle. Uncy. Cette héroïne est remarquable, & il en faut faire l'histoire en deux mots : elle a été élevée dès sa plus tendre jeunesse par les soins de M. de Meyzieux, névéu de M. Duverney. Ce galant homme avoit coutume d'éduquer ainsi de jeunes personnes pour ses plaisirs. Celle-ci ne connoît point d'autres parents. L'heure étant venue, M. de Meyzieux lui témoigna ses intentions : elle résista, & le combat fut si vif & si opiniâtre que son protecteur la renvoya, l'expulsa ; & la Dlle. a depuis intenté un procès à son bienfaiteur pour avoir une légitime, une pension au moins, &c. Elle a perdu. . . . . . .

11 *Février*. L'abbé de Caveyrac, si recherché depuis quelque temps pour quelques ouvrages en faveur des jésuites, qu'on lui attribue en tout ou en partie, & sur-tout pour *Mes Doutes*, est passé en Pologne, où, à la sollicitation d'un grand prince, il a obtenu un bénéfice. Il passe pour un saint dans un certain monde. Il est bon de remarquer que ce même homme, si vendu aux jésuites aujourd'hui, a fait autrefois un livre diabolique contre le pere Girard. Il est vrai qu'il y fut forcé : son inten-

tion a toujours été de capter la bienveillance de la société. Il fut dans ce temps-là trouver les jésuites de Provence : « Mes peres, leur dit-» il, voilà une fâcheuse affaire. Vous ne man-» quez point de gens d'esprit pour vous dé-» fendre ; mais toute apologie sortant de chez » vous sera suspecte ; elle sera bien mieux » placée dans la bouche d'un étranger : je » vous offre ma plume, je suis dévoué à la » société, &c. » Les jésuites redouterent une pareille proposition. Le pere Girard étoit un saint qui n'avoit pas besoin d'apologie : le ciel, s'il le vouloit, feroit des miracles pour le justifier, &c. L'entêtement fut si grand de la part des RR. PP. que l'abbé, piqué vivement, répliqua : « hé bien, mes peres, vous ne » voulez pas de moi pour défenseur : je vous » déclare la guerre, & vous verrez quel » ennemi je puis être, &c. mais je n'en de-» meurerai pas moins disposé à faire la paix, » car je veux être de vos amis, à quelque » prix que ce soit : » & il a réussi.

12 *Février*. M. de Marivaux de l'académie françoise, est mort aujourd'hui. Les deux théâtres se sont enrichis de ses productions, & plusieurs de ses romans ingénieux sont entre les mains de tout le monde. Il avoit l'esprit fin & maniéré, beaucoup de délicatesse ; il étoit parvenu à sa 77e. année, & ne faisoit plus rien.

13 *Février*. Les deux spectacles de la *fausse Gloire* & de la *Gloire véritable* ; dont on voit la description dans le discours de l'abbé de Voisenon, ont donné l'idée d'une exécution pittoresque pour le fêtes qu'on doit donner à la paix. D'abord s'élevera celui de la *fausse*

Gloire, avec ſon inſcription & tous les attributs des conquérants. Il ſubſiſtera peu, & s'écroulera bientôt pour faire place au ſecond, qui durera toute la nuit.

Comme M. l'abbé de Voiſenon ſe nomme *Fuſée*, & qu'on pourroit trouver quelques alluſions piquantes à ſon genre d'eſprit, ſa famille s'eſt d'abord oppoſée à ce projet. Tout conſidéré, on eſtime qu'il lui feroit beaucoup d'honneur, & lui-même en eſt comblé.

15 *Février*. M. d'Alembert s'eſt décidément refuſé aux inſtances de l'impératrice des Ruſſies. Bien des gens croient qu'il auroit dû accepter, & que le gouvernement même auroit dû lui inſinuer l'utilité dont il nous auroit été dans cette cour. Mais M. d'Alembert a-t-il les talents néceſſaires pour l'éducation d'un prince ? eſt-ce un politique, un homme fait pour vivre auprès des rois ? C'eſt un Diogene, qu'il faut laiſſer dans ſon tonneau.

16 *Février*. *Théagene & Chariclée* eſt reculé. M. Collé, qui ne s'attendoit pas à un ſuccès auſſi complet, n'avoit pas trouvé mauvais que les comédiens ſe diſpoſaſſent à donner cette nouvelle tragédie ; mais voyant la fureur du public, il n'a pas voulu la laiſſer rallentir, & a interpoſé l'autorité du duc d'Orléans pour empêcher ſa piece d'être retirée : il a réuſſi.

Mlle. Clairon, qui devoit jouer le principal rôle, ne l'a point accepté : l'auteur eſt engoué de Mlle. Dubois, plus jolie que bonne actrice. Si cette piece réuſſit, l'auteur n'en devra point le ſuccès au preſtige du jeu de l'héroïne : elle eſt très-froide & très-ſervile.

17 *Février*. On continue à parler du *Saül*

de M. de Voltaire, comme un tissu d'impiétés rares, d'horreurs à faire dresser les cheveux. Cette tragédie est toujours très-recherchée & très-peu répandue ; elle ne court que manuscrite.

Ce poëte infatigable, varie sans cesse ses travaux. On parle de son *Œdipe* corrigé, dont il a tout-à-fait retranché le rôle de *Philoctète*. Il a retouché aussi sa *Mariamne*.

18 *Fevrier*. Rien de si raboteux, de si dur à la lecture, que la piece de *Dupuis & Desronais*. L'auteur y a noté toute la pantomime des acteurs ; & il paroît que ces observations, loin d'avoir donné lieu au jeu des personnages, n'ont été faites, au contraire, que d'après eux. L'épître dédicatoire au duc d'Orléans est du plus mauvais goût & très-petitement écrite.

20 *Février*. Madame la duchesse d'Aiguillon se met sur le rang des auteurs ; elle a traduit de l'Anglois des *Poésies Erses*, dont les journaux on rendu un compte très-avantageux. Le journal étranger en avoit parlé le premier ; celui des savants l'a fait ensuite ; & s'étant servi des mêmes réflexions & presque du style du premier, celui-ci réclame le plagiat, & crie vivement au larcin. Ce dégoût l'avoit presque mis dans le dessein de discontinuer ; cependant il prend une nouvelle vigueur, & il va en paroître deux volumes pour continuer l'année derniere, qui n'est pas encore à sa fin.

21 *Février*. La poétique de M. de Marmontel est sous presse : ses partisans l'annoncent, suivant l'usage, avec beaucoup d'éloges : il prêchera peut-être mieux par ses préceptes, que par ses ouvrages.

23 *Février*. On a fait un mauvais couplet sur la réforme & sur les jésuites.

Capitaines, qu'on réforme,
Et qui par-tout publiez
Que c'est injustice énorme
Qu'on vous ait ainsi rayés ;
A tort de vous chacun crie ;
Un coup plus inattendu
Nous pétrifie :
Jesus lui-même a perdu
Sa compagnie.

23 *Février*. Monsieur l'abbé Radonvilliers, sous précepteur des enfants de France, s'est mis sur les rangs pour briguer la place vacante à l'académie françoise par la mort de M. de Marivaux. Un tel concurrent écarte tous les candidats.

24 *Février*. On ne cesse de s'évertuer pour gagner de l'argent : il paroît un *Prospectus d'une Gazette du Commerce*, inventée sans doute à pareille fin. L'annonce en est belle ; on met les meilleures choses du monde ; elle doit être de la plus grande utilité. Il en paroîtra deux par semaine : on en fera de deux sortes, pour la ville & pour la province. Elles paroîtront au premier avril 1763.

25 *Février*. On trouve dans la ville de Rheims un livre fort rare, intitulé : *Apologie des Jésuites* ; on l'attribue à un jeune pere de Nancy. Il est fort bien écrit : il ne paroît pas cependant qu'il contienne des arguments plus victorieux que tous les livres déja faits en faveur de la société.

26 *Février*. M. de Voltaire a écrit à M. d'Alembert pour le congratuler fur le courage qu'il a eu de préférer la philofophie aux richeffes & aux grandeurs dont vouloit le combler une grande princeffe. La légéreté, la bonne plaifanterie, le fentiment pur & pénétrant caractérifent cette nouvelle production. Il y parle des jéfuites, de Mlle. Corneille, de l'édition des œuvres de Pierre ; il dit que les graveurs conviennent que la foufcription eft ornée des noms les plus brillants ; mais que malheureufement les noms des grands feigneurs ne font pas des lettres de change.

17 *Février*. Mlle. Dangeville quitte fans rémiffion le théâtre françois : quoique préparés depuis long-temps à cette perte, elle fera long-temps l'objet de nos regrets. On dit pour nous confoler que Préville éleve Mlle. Luzi de l'opéra comique : il efpere qu'elle remplacera quelque jour cette inimitable actrice. Il trouve à fa jeune pupille le talent le plus décidé : il la prépare, il la difpofe, il la forme, & veut laiffer mûrir le moment de fon début : il ne doute pas qu'elle n'aït le fuccès le plus complet dès cet inftant. Elle promettoit déja beaucoup : elle eft en bonnes mains. Voilà bien des motifs d'efpérer : mais nous favons par malheur ce que nous perdons, nous le fentons tous les jours.

18 *Février*. Les Italiens ont donné aujourd'hui la premiere repréfentation du *Bûcheron* ou des *trois Souhaits*, comédie en trois actes, mêlée d'ariettes. Les paroles font de M. Cuftet, jeune homme, qui entre en lice, & la mufique de M. Philidor.

Ce drame a été bien reçu du public à tous

égards, la musique sur-tout a fait une sensation. Quant à la fable, elle est tirée du conte de Perrault, plus rapide, plus serré, plus vif; elle est changée d'une façon plus convenable pour le théâtre, mais moins plaisante.

28 *Février*. M. le marquis de Pompignan reparoît sur la scene, au sujet d'un discours prononcé dans l'église d'une de ses terres par son curé, dans lequel ce pasteur, en lui adressant la parole, fait l'éloge de ses vertus, exalte, la magnificence avec laquelle il a contribué à la réédificence de la paroisse. Ce discours, cité avec éloge par plusieurs journalistes, a donné matiere à M. de Voltaire, pour ridiculiser de nouveau M. de Pompignan par trois petites miseres imprimées: *Relation d'un voyage de Fontainebleau* — Une *Lettre de l'Ecluse, acteur de l'ancien opéra comique*, — & une *chanson*. Toutes médiocres que soient ces productions, elles en rappellent de si sanglantes, que les amis de M. le Franc ne peuvent qu'être fâchés de ces écrits, d'autant plus que le public en général n'est rien moins que disposé en sa faveur.

1 *Mars* 1763. M. l'abbé le Gendre, rival de M. l'abbé de Lattaignant dans le genre des chansons, a réformé ainsi celle qu'on a déja vue sur la réforme.

Sur l'air: *De tous les Capucins du monde*.

Brave officier, bon militaire,
La réforme te désespere,
Que cela ne t'attriste pas!
Je veux que tu t'en glorifie;
Jesus est dans le même cas,
On réforme sa compagnie.

2 *Mars*. Ce pays-ci ne tarit point en nouveautés. On propose une feuille hebdomadaire pour les livres fraîchement éclos, & l'on regarde cela comme très-utile pour le public; il jugera : on ne parlera que de ceux imprimés avec permission, & répandus sous la protection du gouvernement.

3 *Mars*. M. Framery, écolier du Plessis, âgé de 17 ans & demi, vient de faire une petite pièce pour la comédie italienne, qu'il avoit d'abord intitulée *la nouvelle Eve*. On lui a conseillé de substituer le titre de *Pandore*. Il y a de jolies choses, & il promet du talent dans un âge aussi foible. Il étoit à craindre que la police ne lui fît beaucoup d'accrocs, comme cela vient d'arriver.

4 *Mars*. *Arlequin Valet de deux Maîtres*, comédie italienne en cinq actes, de M. Goldoni. On ne peut guere rendre compte de pareilles pieces, écrites en langue étrangere & dont le héros est Arlequin, qui varie ses rôles & les rend à sa fantaisie. On ne conçoit guere pourquoi les Italiens ont pensionné de deux mille écus un auteur qui ne leur est pas d'une plus grande utilité. On espéroit que le sieur Goldoni monteroit sur la planche : apparemment que sa qualité d'avocat ne lui a pas permis cette incartade, ou qu'il ne présume pas assez de ses talents.

5 *Mars*. M. de Saint-Foix, dans une lettre fort ingénieuse, écrite à un prétendu peintre qu'il suppose faire le portrait de Mlle. Dangeville, couvre sous cette enveloppe délicate l'éloge le plus fin de cette inimitable actrice. Elle ne pouvoit être mieux louée que par le chantre *des Graces*.

5 *Mars*. Il y a deux lettres de M. de Voltaire à l'abbé de Voisenon, remarquables par l'objet qu'il y traite. Ce grand homme voulant l'être exclusivement, y dégrade de la façon la plus basse & la plus injurieuse Corneille & Crébillon. Ces deux pieces avouées & signées de lui, justifient le libelle qu'on lui attribuoit à juste titre contre le dernier, sous le titre d'*Eloge*.

6 *Mars*. Il passe pour constant que le sieur Marin, censeur de la police, a été 24 heures à la Bastille pour avoir passé les vers d'une piece faite par M. Dorat. On a senti combien il étoit mal-adroit de le punir dans un pareil moment; que ce seroit afficher l'allusion qu'on vouloit éviter; en conséquence, avant que la chose ait éclaté, on a élargi ce censeur. La suite justifiera ce bruit, s'il est vrai; dans quelques mois il sera obligé d'abdiquer la censure.

7 *Mars*. On a joué à la cour *le Devin de Village*. Quelques acteurs de la comédie italienne y ont chanté avec Geliotte, entr'autres Caillaud, qui a le bonheur de plaire au Roi. S. M. a les plus grandes bontés pour lui.

Mlle. Le Mierre, aujourd'hui Mad. Larrivée, ayant voulu chanter à ce divertissement, a trouvé sa voix en défaut. On attribue cet événement à un accident survenu dans le voyage; elle est grosse d'ailleurs.

7 *Mars*. L'encyclopédie s'imprime actuellement, & l'on espere voir finir ce monument immortel de l'esprit humain.

8 *Mars*. La santé de Mlle. Clairon baisse considérablement; on craint fort de la perdre: elle laisseroit le théâtre françois dans un grand délabrement: elle va partir incessamment,

ment pour aller consulter Tronchin à Geneve.

8 *Mars*. On voit au Palais un tableau trouvé chez les jésuites de Billon en Auvergne, qui attire la foule des curieux & des amateurs. Il est très-grand & contient plus de 200 figures: il représente un vaisseau fort vaste, dans lequel sont toutes sortes de personnages, surtout beaucoup de moines & les différents généraux d'ordres. L'inscription est *Typus religionis*. Un jésuite est au gouvernail, qu'on reconnoît être St. Ignace. Un autre à l'avant du vaisseau, paroît observer la route. Le bâtiment cingle vers le port du salut, & laisse derriere lui le monde, désigné sous tous les attributs qui en indiquent les pompes, les vanités & les scandales. Différentes barques & chaloupes, où sont des cardinaux, des rois, des empereurs, cherchent à aborder le grand vaisseau. On paroît leur tendre des amarres pour les recevoir; mais on en écarte de certaines qui sont indiquées contenir des hérétiques: on les tue à coups de fleches, & il paroît que *Henri IV*, dont on reconnoît la tête, est renversé d'un trait. On ne peut dire par quelle main il est décoché, & l'on commente beaucoup sur cette effigie. On prétend que ce n'est qu'une copie, & que l'original est à Rome. En général, c'est un barbouillage, une peinture d'hôtellerie. Les gens sensés regardent toute cette allégorie comme une capucinade fort en vogue du temps de la ligue.

Il y a depuis quelques jours des défenses séveres de faire voir le tableau; on l'a transporté au noviciat.

9 Mars 1763. Lettre de M. de Voltaire à M. d'Alembert.

Ferney, *ce* 11 *Février* 1763.

Mon cher & illuſtre confrere, il ſemble que ſi quelques pédants ont attaqué en France la philoſophie, ils ne s'en ſont pas bien trouvés, & qu'elle a fait une alliance avec les puiſſances du Nord. Cette belle lettre de l'impératrice des Ruſſies vous venge bien. Cela reſſemble à la lettre que Philippe écrivit à Ariſtote le jour de la naiſſance d'Alexandre.

Je me ſouviens que dans mon enfance je n'aurois pas imaginé qu'on écriroit de pareilles lettres de Moſcou à un académicien de Paris. Je ſuis du temps de la création, & voilà quatre femmes de ſuite qui ont perfectionné en Ruſſie ce qu'un grand homme y avoit commencé. Votre galanterie françoiſe doit quelques compliments au ſexe féminin ſur cette ſingularité, dont l'hiſtoire ne fournit aucun exemple. La belle lettre que celle de Catherine! Ni Ste. Catherine de Sienne, ni Ste. Catherine de Boulogne, ni Ste. Catherine d'Alexandrie, n'en auroient jamais écrit de pareilles : ſi les princeſſes ſe mettent à cultiver leur eſprit, la loi ſalique n'aura pas beau jeu. Ne remarquez-vous pas que les grands hommes, les grands exemples, & les grandes leçons nous viennent du nord? Les Newton, les Loke, les Guſtave, les Pierre le Grand & gens de cette eſpece, ne furent point élevés à Rome dans le college de la Propagande.

J'ai parcouru ces jours paſſés une groſſe apologie des jéſuites pleine d'*Aos* & de *Pathos*;

on y a fait le dénombrement des grands génies qui illustrent notre siecle ; ils sont tous jésuites : c'est, dit l'auteur, un *Chapelain*, un *Bandury*, un *Buffier*, un *Desbillon*, un *Castel*, un *Laborde*, un *Berruyer*, un *Pezenas*, un *Garnier*, un *Simonet*, un *Rooth*, & en enfin ce *Berthier*, ajoute-t-on, qui a été si long-temps l'oracle des gens de lettres.

Je suis assez comme M. Chicaneau ; je ne connois pas tous ces gens-là, excepté feu Berthier, que j'ai cru mort sur le chemin de Versailles. Mais enfin je suis ravi que la France ait encore tant de grands hommes.

On dit aussi que l'on compte parmi les sublimes génies un M. *le Roi*, prédicateur de St. Eustache, qui prêche contre les philosophes avec l'éloquence du R. P. Garasse, jésuite qui a écrit, il y a plus de cent ans, contre les esprit forts, en style bouffon & burlesque. A vous parler sérieusement, je trouve que si quelque chose fait honneur à notre siecle, ce sont les trois *factums* de MM. Mariette, Baumont & Loiseau, en faveur de la famille infortunée des *Calas*. Employer ainsi son temps, sa peine, son éloquence, son crédit, &, loin de recevoir aucun salaire, procurer des secours à des opprimés, c'est-là ce qui est véritablement grand, & ce qui ressemble plus au temps des Cicéron & des Hortensius, qu'à celui de Buth, de Huth, & de frere Berthier. Je m'embarrasse fort peu du jugement qu'on rendra, car, Dieu merci, l'Europe a déja jugé, & je ne connois de tribunal infaillible, que celui des honnêtes gens de différents pays, qui pensent de même ;

& compofent, fans le favoir, un corps qui ne peut errer, parce qu'ils n'ont point l'efprit de corps.

Je ne fais ce que c'eft que le petit libelle dont vous me parlez, où l'on me dit des injures à propos d'un *Examen de quelques pieces de Crébillon*. Je ne connois ni cet examen ni ces injures ; j'aurois trop à faire s'il falloit lire tous ces rogatons. *Pierre le Grand* & le *Grand Corneille* m'occupent affez. J'en fuis malheureufement à *Pertharite*, & je marie la niece pour me confoler. Nous mettons dans le contrat qu'elle eft coufine-germaine de *Chimene*, & qu'elle ne reconnoît pour fes parents ni *Grimoald* ni *Vinulphe*. Elle pourra bien avoir fait un enfant avant que l'édition foit achevée.

Beaucoup de grands feigneurs ont foufcrit très-généreufement : les graveurs difent que leurs noms ne font pas des lettres de change.

J'envoie à l'académie l'*Héraclius* Efpagnol, que j'ai traduit de Calderon, & qui eft imprimé avec l'*Héraclius* françois. Vous jugerez qu'il y a de temps en temps dans Calderon, de très-brillantes étincelles de génie.

Vous recevrez auffi bientôt une certaine *Hiftoire Générale*. Le genre humain y eft peint cette fois-ci des trois quarts ; il ne l'étoit que de profil aux autres éditions : quoique je fois bien vieux, j'apprends tous les jours à le connoître. Adieu, mon très-cher maître philofophe ; je fuis obligé de dicter, je deviens aveugle comme la Mothe : quand l'abbé Trublet le faura, il trouvera mes vers meilleurs.

10 *Mars*. Le Journal Encyclopédique eft

ſuſpendu. Le ſieur Rouſſeau de Toulouſe eſt ici pour plaider ſa cauſe. Le duc de Bouillon ayant eu avis que ledit Rouſſeau vouloit quitter Bouillon, où ce Journal s'imprime, pour paſſer à Manheim, chez l'électeur Palatin, où il eſt appellé, a fait ſaiſir tous les papiers de de cet auteur, & l'a mis hors d'état d'exécuter ſon projet. Il demande à reſter, & à ravoir la liberté de continuer.

Il eſt auſſi queſtion d'un *Journal de Juriſprudence*, à la tête duquel il vouloit ſe mettre, & dont on a déja vu le *proſpectus*.

11 *Mars*. Favart a eu ordre du gouvernement, c'eſt-à-dire, des ducs de Choiſeul & de Praſlin, de compoſer une piece de théâtre pour la paix, qui ſera jouée lors de la diſtribution des denrées, & du feu de paille qui doit être fait inceſſamment. On veut que cette comédie ſoit jouée aux François.

12 *Mars*. Caillaud eſt dans la plus haute faveur auprès du Roi. Ce monarque goûte ſes talents & ſon eſprit : il eſt admis aux petits appartements pour divertir S. M.

L'opéra n'eſt point content de voir la comédie italienne admiſe à jouer ce qui la concerne devant le Roi. M. Villette & autres ont repréſenté *le Devin de Village*, dans lequel le ſeul Geliotte figuroit pour le premier ſpectacle.

13 *Mars*. Le divertiſſement & la comédie pour la paix qui devoient être joués aujourd'hui, ſont renvoyés à demain. La piece qui devoit être intitulée l'*Antiphatie vaincue*, eſt nommée l'*Anglois à Bordeaux*. L'Ambaſſadeur d'Angleterre a demandé ce chagement. Au reſte le ſieur Favart l'a portée chez tous les miniſtres étrangers, pour ſavoir s'ils n'y trou-

voient rien qui pût les blesser. Ils en ont été très-contents. Pour les flatter davantage, on a ordonné de jouer *Brutus*, tragédie de M. de Voltaire, où l'on sait qu'il y a un éloge magnifique de la dignité des fonctions d'un ambassadeur.

14 *Mars*. *L'Anglois à Bordeaux* a été reçu avec beaucoup d'applaudissements. On y a trouvé de l'esprit infiniment, mais de l'esprit à la Voisenon, délicat, maniéré, précieux, revenant souvent sur la même pensée, qu'il décompose & reproduit sous toutes sortes de faces. Cette piece, en un acte, ne peut figurer vis-à-vis du *François à Londres*. Celle-ci est infiniment supérieure. Traçons-en l'esquisse en deux mots. Un milord est prisonnier d'un François, qui a une sœur folle à l'excès; il en devient amoureux: son frere l'est de la fille de l'Anglois; il cherche tous les moyens de vaincre l'antipathie de celui-ci contre notre nation; & comme il refuse tous ses services, il intéresse le valet de son prisonnier à lui faire tenir une lettre de change de deux mille guinées de la part d'un de ses amis de Londres. Cet ami arrive pour épouser la fille du milord, qui lui étoit promise: il ne la trouve pas bien favorablement disposée; il se doute qu'elle a formé quelque inclination. Son pere survient, remercie son ami de sa lettre de change. Celui-ci n'y comprend rien. On éclaircit le fait: la générosité du François, mise dans tout son jour, pénetre l'un de reconnoissance, l'autre d'admiration. Ce dernier se trouve à son tour lui avoir les obligations les plus grandes, puisqu'il lui doit la vie; on découvre qu'il aime la fille de l'Anglois, que celle-ci a du

retour pour lui. Le nouvel arrivé la cede généreusement, & donne tout son bien à ces amants. On reçoit dans l'instant les nouvelles de la paix : de-là un divertissement fort plat. On fait danser toutes sortes de nations, jusqu'à des negres ; puis on chante des couplets misérables.

Dans le courant de la piece on avoit amené un *vive le roi !* Quelques voix dans le parterre ont fait chorus : il n'a pas été général à beaucoup près.

Mlle. Dangeville, qui se disposoit à se retirer, a contribué dans cette piece, par ordre du gouvernement, qui la prend fort à cœur.

15 *Mars*. *Benaker au sage & savant Abukibek.* Tel est le titre de la XVe. Lettre des *Lettres Cabalistiques*, qu'on vient de réimprimer seule. Elle porte sur la destruction de la société, qu'elle paroît prophétiser de la maniere la plus judicieuse & la plus sensible. Elle en détaille les motifs & les tire des mêmes raisons qu'ont fait valoir les différents parlements. Elle est fort singuliere par les circonstances. L'éditeur n'a pas manqué d'observer que ces lettres étoient du marquis d'Argens, frere du président d'Eguilles, actuellement décrété de prise de corps pour avoir soutenu, *per fas & nefas*, cette formidable société.

16 *Mars*. M. l'abbé de Radonvilliers ex-jésuite, sous-précepteur des enfants de France, a été élu avant-hier de l'académie françoise.

16 *Mars*. On annonce aussi la retraite de Mlle. Gaussin. Cette perte du théâtre françois ne fera pas autant de sensation que celle de Mlle. Dangeville.

17 *Mars*. La seconde représentation de

l'Anglois à Bordeaux, donné hier, a eu le plus grand succès. On avoit demandé l'auteur dès la premiere représentation. Mlle. Hus s'étoit avancée sur le théâtre pour dire qu'il n'y étoit pas ; mais le public ne lui donnant pas le temps de s'expliquer, toutes les fois qu'elle ouvroit la bouche, elle s'étoit retirée. Bellecour lui avoit succédé, & ayant eu plus de patience, avoit fait entendre cette excuse au parterre : *qu'il le nomme donc*, s'étoit-on écrié. L'acteur a répondu que c'étoit M. Favart. Aujourd'hui les clameurs ont recommencé. Le pauvre diable a été traîné par deux comédiens sur le théâtre, & y a reçu, malgré lui, la bordée des applaudissements du public.

18 *Mars*. On annonce d'avance un opéra de la composition de M. de la Borde le musicien, qui doit être joué à Choisy le 6 juin.

18 *Mars*. Les différents spectacles ont demandé à jouer encore une semaine, comme la comédie italienne. Il paroît qu'ils ne réussiront pas. L'opéra, qui devoit donner *Armide* pour la capitation, ne jouera d'extraordinaire que demain samedi la même piece.

19 *Mars*. Les François ont fait leur clôture aujourd'hui par *Tancrede*. C'étoit Mlle. Dubois qui faisoit le rôle de Mlle. Clairon : elle a eu beaucoup de partisans, & a été singuliérement applaudie. On ne peut cependant se dissimuler que c'est un rôle au-dessus de ses forces : elle n'a pas assez d'ame pour le jouer en beaucoup d'endroits, encore moins assez de dignité. Quoique bien bâtie, elle a des bras ignobles & trop grands pour avoir un beau geste ; au reste, ce qui décide la question, c'est

la tendresse affectueuse avec laquelle Mlle. Clairon l'a complimentée & embrassée ; on en peut conclure qu'elle l'a jugée hors d'état de pouvoir l'atteindre ; la jalousie n'auroit pu y tenir, Mlle. Dubois ayant déja l'irrémissible défaut d'être jolie.

20 *Mars*. Enfin les Italiens ont gagné leur procès : ils s'étoient d'abord adressés à M. l'archevêque, qui leur avoit interdit de jouer. Comme ce n'est point de son district, la police leur permet de passer outre. Ils se trouvent substitués au privilege de l'opéra comique, à condition qu'ils ne joueront que des pieces de ce spectacle.

Le profit des représentations de cette semaine se répartit sur le champ entre les différents acteurs, en n'en déduisant que les frais.

21 *Mars*. Il se trouve à Paris un arriere-petit-fils de Racine par les femmes : comme il ne reste aucun mâle, que le dernier mort & son fils avoient très-peu joui de leurs entrées, droit héréditaire dans une famille aussi illustre pour le théâtre, que personne ne recueilloit cette espece de succession littéraire, ce jeune homme a cru pouvoir se présenter & attendre cette grace du respect & de la reconnoissance des comédiens pour leur bienfaiteur. Leur procédé noble en faveur de son cousin, de la petite-fille de Corneille, de Crébillon, &c. lui étoient garants de leur générosité. Les histrions ont démenti en un instant toute la bonne opinion qu'avoient conçu d'eux les gens qui ne connoissent pas les ressorts du cœur humain. Comme cette grace a été demandée sourdement, qu'ils n'ont pas espéré qu'elle fît un grand éclat, que

la

le faste & l'ostentation sont ce qui les détermine plus ou moins aux bonnes actions ; ils ont refusé tout net les entrées à l'arriere-petit-fils de Racine, en ce que cette grace porteroit un grand tort à leurs intérêts, ont-ils dit, étant déja trop multipliées. Leur ame vile & sordide s'est montrée à découvert en cette occasion.

22 *Mars*. On annonce déja pour la rentrée une actrice miraculeuse, Mlle. de Villeneuve, petite-fille de la femme-de-chambre de Mlle. Gaussin. Cela fait une affaire d'état. Elle étoit engagée pour aller à Manheim chez l'électeur Palatin ; elle avoit reçu cent pistoles. Heureusement qu'on a fait part à l'abbé de Voisenon de cette perte prochaine ; il l'a voulu voir, l'a fait déclamer, lui a trouvé les talents les plus décidés ; il est parti sur le champ pour Versailles, en a parlé à M. le duc de Praslin, à M. le duc de Choiseul, à madame la marquise ; on est convenu qu'il l'ameneroit chez cette derniere, qu'on la feroit jouer devant le Roi, en voilant sa majesté, pour que la jeune personne n'en fût pas éblouie. Cela s'est exécuté avec le plus grand succès. On a rendu les cent pistoles qu'elle avoit touchées, & l'on s'attend incessamment à voir cette merveille.

23 *Mars*. Le *Socrate* de Sauvigny, après bien des contradictions, doit se jouer à la rentrée. On avoit d'abord exigé qu'il supprimât une tirade contre Aristophane, comme désignant trop particuliérement le sieur Palissot. La marquise de Villeroy avoit assuré l'auteur qu'il ne seroit point représenté sans cela. Après bien des pourparlers, il a rayé à regret le

morceau où ce méchant étoit particuliérement caractérisé.

24 *Mars*. *L'Anglois à Bordeaux* a été joué à la cour. Le Roi, la Reine & la famille royale ont voulu voir l'auteur : en conséquence Favart s'y est rendu. Il a été accueilli avec beaucoup de bonté. Au moment où on l'a conduit chez la marquise, elle lisoit un conte de Marmontel, *la Bergere des Alpes* : cette grande dame a exigé qu'il en fît une piece ; ce qui sera exécuté.

L'abbé de Voisenon recueille indirectement tous les éloges donnés à l'autre : il s'en défend avec la plus grande modestie ; mais l'esprit de la piece est trop marqué à son type pour le méconnoître.

25 *Mars*. On commence à répandre les bons mots des enfants de France : on en cite deux entr'autres qui décelent leur maniere de penser.

Le duc de Berry, en parlant, avoit lâché le mot *il pleuva*. « Ah ! quel barbarisme,
» [s'écria le comte de Provence] mon frere ;
» cela n'est pas beau, un prince doit savoir sa
» langue. — Et vous, mon frere [reprit
» l'aîné] vous devriez retenir la vôtre.

Le duc de Chartres étant allé faire sa cour aux enfants de France, il appelloit toujours M. le duc de Berry, *Monsieur* : « mais, [dit
» ce jeune prince] monsieur le duc de Char-
» tres, vous me traitez bien cavaliérement !
» ne devriez-vous pas me donner du *Mon-*
» *seigneur* ? — Non, [reprit vivement M.
» le comte de Provence] non, mon frere,
» il vaudroit mieux qu'il dît *mon cousin*. »

26 *Mars*. M. l'abbé de Radonvilliers a été

reçu aujourd'hui. Rien de plus plat que son discours & de plus platement débité. Il a voulu le réciter de mémoire : c'étoit une suite d'éloges lourds & mal-adroits. Il n'y a que le pauvre Marivaux, dont il a restreint les louanges, attendu le genre pernicieux & condamnable dans lequel il a écrit. C'est quelque chose d'assez plaisant, que cet orateur fameux par ses romans & par ses comédies, se soit trouvé dans le cas d'être panégyrisé par un prêtre d'une part, & par un cardinal de l'autre ; car c'est le cardinal de Luynes qui avoit été directeur. Il faut remarquer que cet auteur avoit été reçu par un archevêque, M. Languet, qui, au lieu de lui donner le tribut d'encens usité en pareil cas, l'avoit vivement tancé sur l'usage dangereux de ses talents. Le candidat ayant péroré, le directeur ayant répondu, messieurs s'étant regardés avec quelque confusion, ils ont levé le siege, n'ayant rien de plus à dire. C'est peut-être la premiere fois que la salle n'a retenti d'aucuns battements de mains. La séance a duré environ une demi-heure.

27 *Mars*. Hier s'est fait la clôture des Italiens avec la plus grande affluence. Il y avoit du monde jusque dans le ceintre, où l'on louoit les places 6 livres 12 sous. Ils ont fait 4600 livres, recette inouie jusqu'alors.

Le compliment s'est passé en dialogues, en vers & en chants : cela formoit un petit drame qui a duré long-temps & très-fade pour les spectateurs, par la répétition fréquente des mêmes éloges, des mêmes remerciements & des mêmes suppliques.

28 *Mars*. Il court dans le monde des vers

faits par les officiers Irlandois des régiments que M. le marquis de Brehant, maréchal-de-camp, étoit chargé de réformer à Valenciennes, comme inspecteur. La singularité les fait mettre ici ; ils lui ont été présentés le jour de St. Patrice.

Patrice que nous révérons
Comme notre premier apôtre,
Ainsi que vous, Brehant, naquit chez les Bretons ;
Le ciel vous a choisi pour être nos patrons,
Vous dans ce monde, & lui dans l'autre.

28 *Mars*. M. de Marmontel a eu l'honneur de présenter au roi sa POÉTIQUE, *en trois volumes in-8°*. Cet ouvrage, que l'auteur annonce modestement ne pouvoir être fait que ce temps-ci & par lui, n'est qu'une paraphrase de la *Poétique d'Horace* & de celle de *Boileau*. Nous en parlerons plus amplement quand nous aurons recueilli les divers avis des connoisseurs.

29 *Mars*. *Esprit, singularité & bons mots du pere Castel*. Tel est le titre d'un ouvrage assez peu important, où l'on cite les différents apophtegmes où l'on paraphrase les différents sentiments de ce jésuite sur toutes les matieres. Le clavessin oculaire occupe une grande partie du volume : c'étoit en effet la plus importante singularité du personnage, fou d'ailleurs.

29 *Mars*. Il nous est tombé entre les mains une gazette manuscrite que le sieur Freron envoie en Piémont, & pour laquelle on lui donne cinquante louis. C'est beaucoup dire que d'assurer qu'elle lui coûte encore moins à faire que ses feuilles, & qu'elle leur est in-

férieure. C'eſt une rapſodie de tous les rogatons, contes populaires, hiſtoriettes, nouvelles de Paris, digérée à la hâte & mal écrite. On aſſure qu'il l'envoie en différents états étrangers.

30 *Mars.* M. le duc de Bouillon a paru ſe laiſſer toucher par les ſuppliques & ſoumiſſions du ſieur Rouſſeau de Toulouſe ; il doit retourner dans ſa principauté pour y continuer ſon journal, dont S. A. avoit mis en poſſeſſion l'abbé Méhegan. Il eſt obligé de faire deux mille francs de penſion à ce dernier, & 100 piſtoles à l'abbé Coyer. Il en coûte toujours quelque choſe pour déplaire aux princes.

31 *Mars.* M. Dorat, en philoſophe, s'eſt joint au public pour trouver ſa piece mauvaiſe ; il a fait à cette occaſion une Epître gentille. La voici : elle s'adreſſe à un ami.

Au milieu des plus grands revers,
Tu dis que le ſage plaiſante,
Et qu'il verroit ſans épouvante
La ruine de l'univers.
J'en fais mon compliment au ſage :
Cette héroïque fermeté
Eſt bien digne de notre hommage ;
Je la reſpecte en vérité ;
Mais jamais ce triſte courage
Par moi ne peut être imité.
J'ai toute la foibleſſe humaine :
Mon ame eſclave de mes ſens
Ouvre toujours les deux battants
Au plaiſir, ainſi qu'à la peine.
Ami, tu me vois conſterné
D'avoir au grand jour de la ſcene
Riſqué mon drame infortuné ;

, Oui, ma douleur eſt ſans ſeconde :
Et cependant, on le ſait bien,
La chûte d'un drame n'eſt rien
Auprès de la chûte du monde.
Je puis, dis-tu, me conſoler
Entre les bras d'une maîtreſſe.
Exilé des bords du Permeſſe,
C'eſt à Paphos qu'il faut voler.
Le ciel n'eſt point exempt d'orages.
Déſormais à l'abri des vents,
Je veux contempler les naufrages
Et des auteurs & des amants.
Irois-je, plein d'une humeur noire,
De Vénus attriſter la cour ?
C'eſt bien aſſez, tu peux m'en croire,
D'être maltraité pour la gloire,
Sans l'être encore par l'amour.
Mais quoi ! ton amitié me reſte,
C'eſt ma reſſource & mon ſoutien ;
Pilade dans le ſein d'Oreſte
Ne doit plus ſe plaindre de rien.
La gloire eſt une enchantereſſe
Qui ne remplit jamais un cœur ;
L'amour n'eſt qu'un inſtant d'ivreſſe,
L'amitié ſeule eſt un bonheur.

1 *Avril* 1763. M. Cazot, commiſſaire de la marine, a voulu faire un poëme en proſe dans le goût de l'Arioſte, intitulé *Olivier*. Il roule ſur l'ancienne chevalerie ; il eſt auſſi extravagant que l'*Orlando* ; mais eſt-il compenſé par les beautés de toute eſpece dont eſt rempli le poëme italien. On croit y voir de l'allégorie.

2 *Avril.* La gazette de France annonce pour le 13 avril prochain l'ouverture d'une nouvelle bibliotheque qui appartient à la ville. C'étoit ci-devant celle de M. Moreau, procureur du roi, de la ville, qui en étoit le possesseur : il lui en a fait présent. Elle est placée à l'hôtel de Lamoignon, rue Pavée. M. *Bonami*, de l'académie des inscriptions & belles-lettres, en est nommé bibliothécaire.

3 *Avril.* Un malheur ne va jamais sans l'autre. M. Dorat ayant essuyé une disgrace au Parnasse, elle a été suivie d'une autre à Cythere. Mlle. Dubois l'a congédié aussi séchement que le public. Ce poëte aimable s'est consolé de ce nouveau malheur par une Epître aussi agréable que la premiere ; elle s'adresse encore à un ami.

De quel poids on est soulagé
Lorsque l'on perd une maîtresse !
Enfin, ami, le charme cesse,
Je suis heureux, j'ai mon congé.
Ris avec moi de ma disgrace,
Les regrets ne menent à rien.
Laïs ne laisse aucune trace
Dans un cœur formé sur le tien.
Tout m'amuse & rien ne me lie.
Il faut pourtant en convenir,
Laïs est jeune, elle est jolie :
C'est pour cela que je l'oublie.
On risque à s'en ressouvenir.
Que je hais ce front où respire
L'intéressante volupté,

Cet art de tromper, de séduire,
Si semblable à la vérité,
Et sa folie & sa gaieté
Et les graces de son sourire.
Que je dédaigne, que je hais
Cette flottante chevelure
Qui sert de voile à ses attraits,
Ou bien qui leur sert de parure.
Ce sein qu'amour fait embellir,
Qui s'enfle, s'éleve, ou s'abaisse
Au moindre souffle du desir,
Où la rose semble fleurir
Sous la bouche qui la caresse.
Ses caprices qui sont des loix,
Ce feu dont son œil étincelle,
Et les sons touchants de sa voix
Qui jure une ardeur éternelle
A cinquante amants à la fois!
Je la déteste, je l'abhorre.
Mais c'est trop m'en entretenir;
Car à force de la haïr,
Je pourrois bien l'aimer encore.

4 *Avril.* Mlle. Gaussin, qui n'avoit demandé sa retraite que pour se faire valoir, l'ayant obtenue sans difficulté, a fait quelques démarches pour rentrer, sous prétexte du vuide qui alloit se trouver à la comédie : elle a fait valoir sa bonne volonté, son affection pour ses camarades, son zele pour le public. M. le duc de Duras lui a déclaré que ce qui étoit fait, étoit fait, qu'on se passeroit bien d'elle.

Le jeune Molé, quoiqu'il ne soit reçu à la comédie que depuis un an, a obtenu une

part entiere, c'eſt une faveur ſignalée qu'on dit accordée à ſes talents.

5 *Avril.* On doit donner après pâque *les Préjugés* ou *le Négociant*, comédie en cinq actes, qui ſera jouée au profit du ſieur Préville. La piece eſt anonyme.

M. de Monlouvier, gendarme de la garde, vient de préſenter aux comédiens une piece de caractere en cinq actes, intitulée *le Méfiant.* Cet aréopage n'a pas encore décidé de ſon ſort.

6 *Avril.* Entre onze heures & midi le feu s'eſt déclaré dans la ſalle de l'opéra, & a communiqué avec beaucoup de violence à la partie qui la lie au Palais-Royal. En très-peu de temps l'incendie a été terrible : avant que les ſecours aient pu être apportés, toute la ſalle & l'aile de la premiere cour ont été embraſées. Il n'eſt plus question d'opéra. Le feu a pris par la faute des ouvriers, & s'eſt perpétué par leur négligence à appeller du ſecours : il avoit pris dès huit heures du matin : ils ont voulu l'éteindre ſeuls, & n'y ont pu réuſſir. Les portiers qui ne doivent jamais quitter, étoient abſents.

Si le fait eſt vrai, c'eſt la ville qui doit en répondre & réparer tout le mal qui en a réſulté.

7 *Avril.* M. Rouſſeau de Geneve travaille actuellement à un mémoire pour la fille du premier préſident de la chambre des comptes de Dôle, qui, à la veille d'être forcée à un mariage qui lui répugnoit, a introduit ſecrétement dans ſa chambre ſon amant, & a

rendu ses pere & mere témoins, malgré eux, de son mariage physique. Ce fait extraordinaire fournit beaucoup à l'éloquence libre & mâle de l'orateur. Le magistrat poursuit criminellement le jeune homme, officier, comme séducteur, ravisseur, voleur même, car il avoit de fausses clefs, &c.

8 *Avril.* Le feu est éteint, ou du moins ne brûle plus que dans les fonds de l'opéra ; mais toutes les machines sont consumées. Il y a eu près de 2000 hommes employés à cet incendie.

On spécule différemment sur le sort de ce spectacle ; les uns le placent au Carouzel, d'autres au Louvre, d'autres au même lieu, en le changeant de position ; on ne sait encore ni où il jouera en attendant, ni quand on représentera.

9 *Avril.* Le Roi a fait écrire aux directeurs de l'opéra que tous ceux qui sont attachés à ce spectacle, continueront à être appointés comme ci-devant ; que les pensions seront exactement payées à l'ordinaire, avec ordre de se tenir toujours en état de jouer. On assure qu'on prendra le théâtre italien trois jours de la semaine, jusqu'à ce qu'on ait rétabli une salle ; celle des Tuileries ne pourroit servir sans qu'on y fît une grande dépense.

10 *Avril.* Mlle. Dubois, de la comédie françoise, a paru aujourd'hui au concert spirituel. On ne lui présumoit pas assez de talents pour courir plusieurs carrieres à la fois. Quoi qu'il en soit, elle a chanté un *Usque quo.* Elle

a été extrêmement claquée & passablement applaudie. Les connoisseurs lui ont trouvé de la voix, quoiqu'un peu voilée, mais point d'art ni d'expression.

11 *Avril. La Renommée Littéraire*, offusquant les divers libellistes qui courent la même carriere, ces petits auteurs se sont remués, & ont engagé le *Journal des Savants* à faire arrêter cet enfant bâtard. Il faut savoir que tous les autres doivent un tribut de cent écus à ce pere des journaux. MM. le Brun n'avoient point payé, en conséquence on a fait saisie & arrêt entre les mains des imprimeurs.

12 *Avril*. M. le duc d'Orléans a été hier à Versailles demander au Roi que l'opéra restât au Palais-Royal, offrant tout ce qui pourroit contribuer à l'agrément & à la sureté de la salle. S. M. y a consenti. Ainsi ce spectacle ne changera point d'emplacement. On doit acheter toutes les maisons, depuis le cul-de-sac jusques à la rue des Bons-Enfants. L'amphitéâtre sera adossé au Palais-Royal, & le théâtre répondra à la porte du cloître St. Honoré. Quatre issues faciliteront les débouchés des quatre côtés ; deux par le Palais-Royal, la troisieme par la rue des Bons-Enfants, & la quatrieme par la rue St. Honoré.

M. le duc d'Orléans, outre les aisances qu'il doit procurer, donnera pour ses loges 100000 écus.

13 *Avril*. L'académie des inscriptions & belles-lettres a tenu aujourd'hui sa séance publique d'après pâque.

Le prix distribué, M. le Beau, secrétaire perpétuel, a fait lecture de l'éloge de M. Racine, fils du grand Racine.

M. Gibert a lu enſuite la premiere partie de la préface de M. de Ste. Palaye, ſur le *Gloſſaire François*. Cette préface préſente des vues fort étendues & fort utiles pour la littérature; elle a paru faire beaucoup de plaiſir aux auditeurs.

M. l'abbé Barthelemi a lu une diſſertation *ſur le Rapport des Langues Egyptienne, Phénicienne & Grecque*. Il a fait voir par les ſimilitudes des différents mots employés dans ces diverſes langues, pour exprimer les mêmes choſes, à quelques terminaiſons près qu'elles s'étoient formées les unes des autres. Les femmes mêmes ont été enchantées de cette lecture.

M. le Beau a lu, pour M. le comte de Caylus, *l'explication de deux paſſages de Diodore de Sicile, contenant la deſcription du bûcher d'Epheſtion, favori d'Alexandre, & celle du Char qui tranſporta le corps d'Alexandre à Alexandrie.* M. le comte de Caylus avoit pris ſoin de faire graver une ſuite de quatre eſtampes, qui repréſentent, d'après une inſcription, ces deux monuments dans toutes leurs proportions. Ces eſtampes, au nombre de cent cinquante, ont été diſtribuées dans l'aſſemblée.

La ſéance a été terminée par la lecture d'un mémoire composé par M. le Beau, le profeſſeur d'éloquence au college des Graſſins, ſur *les anciens Romans des Grecs*.

Cinq heures & demie ayant ſonné, MM. ont levé la ſéance comme des écoliers, & n'ont point laiſſé achever M. le Beau.

14 *Avril*. L'académie royale des ſciences a

tenu aujourd'hui son assemblée publique d'après pâque.

L'annonce du prix de cette année qui regardoit la *navigation* & en particulier *l'arrimage des vaisseaux*, est le premier article par où l'on a ouvert la séance. L'académie n'ayant pas trouvé de piece parmi celles qui lui ont été envoyées sur ce sujet, qui remplît suffisamment ses vues, propose encore le même sujet pour 1765.

M. de Fouchy, secrétaire de l'académie, a lu ensuite un détail raisonné sur les descriptions des arts & métiers, qu'elle donne au public, comme le moyen le plus capable de les perfectionner.

Quatre mémoires de divers académiciens ont suivi cette lecture.

Le premier, par M. Hellot, sur les matieres d'or & d'argent qui entrent dans le commerce, pour différents ouvrages de bijouterie & dans les monnoies, qu'il a savamment traité, & en chymiste.

M. Cassini a décrit dans le second tout ce qu'il a fait & observé en Allemagne par rapport à la prolongation de la perpendiculaire au méridien de Paris, depuis cette ville à celle de Vienne en Autriche, sur sa longueur d'environ 300 lieues, avec des détails curieux, tant physiques & d'histoire naturelle, qu'astronomiques. Il est dommage que le tout soit assaisonné d'éloges fort fastidieux de tous les princes d'Allemagne chez lesquels il a passé, avec des retours d'amour-propre, toujours risibles pour les auditeurs.

M. de Vaucanson a représenté le modele & la description d'une grive propre à transporter les fardeaux les plus pesants, par exemple de douze milliers, d'un bord d'une riviere ou du rivage d'un port dans un navire, ou du fond d'un navire au port.

Le quatrieme & dernier mémoire, par M. Malouin, a été *l'histoire abrégée de l'art de faire du pain*, depuis les Egyptiens, les Grecs & les Romains, jusqu'aux Gaulois & aux François de nos jours. C'est un détail très-curieux, où l'on voit qu'encore dans le siecle passé on disputoit sur la salubrité du pain levé ou non levé, & qu'il falloit un arrêt du parlement pour autoriser les boulangers en faveur du pain levé. Le fameux Gui Patin étoit pour le parti contraire.

15 *Avril*. On vante le procédé honnête des comédiens françois à l'occasion de l'incendie de l'opéra : ils ont député aux directeurs pour offrir leur théâtre trois fois la semaine *gratis*. Il n'en a pas été de même des Italiens, & l'on est fort surpris dans le monde de l'indulgence du Roi à leur égard dans cette circonstance.

16 *Avril*. L'opéra n'ayant pu s'arranger avec la comédie italienne, qui demandoit des dédommagements considérables, il a été décidé qu'en attendant que la salle projetée fût bâtie, il joueroit dans celle des Tuileries, appellée la *Salle des Machines*. En conséquence on va travailler à en diminuer l'étendue, qui étoit un des principaux obstacles à la voix. On ne prendra uniquement que le théâtre, plus long que toute la salle incendiée. On croit que ces travaux dureront en

viron trois mois, pendant lesquels on sera privé d'opéra. Le Roi fera cette dépense.

17 *Avril*. On voit à la comédie françoise un acteur nouveau dans les *daves*; il se nomme *Auger*: on en dit beaucoup de bien; on lui trouve de la noblesse, car il en faut par-tout, de l'intelligence & un masque très-bon: c'est un genre différent de Préville.

18 *Avril*. *Entretiens de Phocion sur le rapport de la Morale avec la Politique*, traduction de M. l'abbé Mably. On prétend que ce livre est une image très-sensible des événements de nos jours. Il fait du bruit: il est plein de principes sages, diffus en beaucoup d'endroits, d'un style simple, analogue aux vues saines & judicieuses de l'auteur. Il attribue cet ouvrage à Nicolès. On le présume factice. C'est un voile ingénieux que M. Mably emprunte pour dire des vérités salutaires.

19 *Avril*. On a donné aujourd'hui la premiere représentation du *Bienfait rendu* ou *du Marchand*, comédie en vers & en cinq actes. C'est une satire amere & lourde de la noblesse, & sur-tout des grands seigneurs. Un négociant de Bordeaux a obligé en différentes fois un homme de condition, son ami, au point que celui-ci se trouve endetté de 100000 écus. Ne pouvant en être payé, le marchand qui a un peu de vanité dans la tête, imagine de faire épouser la fille de ce seigneur à son neveu, & d'éteindre une dette qui feroit une source de procès. L'autre ne demande pas mieux que de s'acquitter ainsi; mais sa femme, son fils & sa fille, répugnent à une alliance dont ils ne connoissent pas le motif. Pour les mettre à la raison, il faut le déclarer; ils

donnent les mains pour lors. Le jeune homme amoureux d'une autre personne voudroit fort se dégager : combats de différents côtés entre la vanité de ces nobles, l'amour du neveu & l'arrogance du créancier, qui menace toujours de redemander son argent, si le mariage n'a pas lieu. La piece se dénoue au moyen d'une ruse du jeune homme, qui fait prêter incognito la somme au seigneur pour qu'il soit maître de rembourser : il en profite avec la plus grande joie ; son orgueil se trouve à son aise. Il n'y a que l'oncle qui enrage ; il fait des difficultés sur les papiers qu'on lui présente, il montre des soupçons : on est obligé de faire parler le notaire : il déclare que c'est de son neveu qu'ils viennent. Cet arrangement n'entre point dans les vues du marchand, & M. le comte ne s'en tire que par le refus absolu que fait la jeune personne dont étoit amoureux le neveu, de l'épouser, que son oncle n'ait remis pleinement la dette au seigneur à qui elle a des obligations personnelles. Notre brutal se fait tirer l'oreille, & ne cede qu'aux instances du pere de la fille, auquel il a lui-même de très-grandes obligations. Ces procédés généreux operent la conviction du noble : il finit par avouer que c'est dans de pareils sentiments que gît la grandeur véritable.

La piece a une duplicité d'intrigue : les caracteres en sont mal frappés, rentrant plusieurs les uns dans les autres ; le seul qui soit soutenu à un certain point, est celui de l'oncle. Préville le joue supérieurement. Elle est en général mal écrite, avec dureté ; & les meilleures tirades, car il y en a, ont une

teinte trop forte d'une amertume baſſe & ignoble.

20 *Avril.* Hier on vint annoncer la piece pour la ſeconde repréſentation : quelques voix demanderent l'auteur. Le ſieur Bellecour répondit : *Meſſieurs, nous ne le connoiſſons point.*

Pluſieurs perſonnes l'attribuent à Paliſſot. On croit y reconnoître ſa froideur dans l'intrigue, ſa touche dure & ſorte dans le ſtyle : d'autres veulent qu'elle ſoit de M. Helvetius ; d'autres de M. Saurin. On la donne plus ſurement à un M. Dampierre, financier.

21 *Avril.* Comme les réparations & l'arrangement qu'on ſe propoſe de faire au théâtre des machines, pour le mettre en état de former une ſalle d'opéra, dureront pluſieurs mois, l'académie royale de muſique va donner des concerts françois aux Tuileries, dans le lieu où s'exécutoit le concert ſpirituel ; on y chantera des morceaux détachés des ſcenes d'opéra. Le premier concert eſt indiqué au vendredi 29. On auroit dû prendre ce parti plutôt ; comme les acteurs & tous les gens attachés à l'opéra ſont payés à l'ordinaire, il n'en coûte aucune dépenſe que celle des bougies.

22 *Avril.* Les comédiens italiens ont donné aujourd'hui la premiere repréſentation d'*Appelle & Campuſpe*, comédie en deux actes, mêlée d'ariettes.

Alexandre ayant entre ſes mains une eſclave nommée *Campuſpe*, la plus belle perſonne de ſon ſiecle, voulut en faire tirer le portrait par Appelle. Celui-ci revoit en elle ſon ancienne maîtreſſe : le pinceau lui tombe des mains. Reconnoiſſance énergi-

que ! Le Roi ſurvient & les trouve très-coupables envers lui. Son reſſentiment éclate. Les deux amants lui avouent que c'eſt une paſſion rallumée. La généroſité ſuccede à l'indignation ; Alexandre la remet entre les mains d'Appelle, & y renonce.

Ce ſujet très-beau & ſuſceptible d'une touche noble, généreuſe & pathétique, eſt abſolument dégradé entre les mains du ſieur Poinſinet. Tout y eſt eſtropié, & elle a eſſuyé une chûte complete. En vain l'auteur avoit tâché de capter la bienveillance du public par un compliment préalable, auſſi plat que le reſte & auſſi ridicule.

La muſique eſt du ſieur Gibert, auteur de celle du *grand Sultan* dans les *Sultanes*. Elle eſt foible dans cette piece, & n'a pas pu ſauver tout l'ennui de ce méchant drame.

23 *Avril*. De temps en temps on réveille le public ſur l'édition annoncée de Corneille ; on aſſure qu'elle paroîtra décidément au mois de juin, du moins en partie. Bien des gens prétendent que M. de Voltaire a moins voulu donner une dot à Mlle. Corneille, que faire un libelle diffamatoire contre ſon aïeul : il a déja jeté des pierres d'attente de ſon ſyſtême en pluſieurs occaſions.

24 *Avril*. Il nous tombe ſous la main, une *vie Angloiſe de madame la marquiſe de Pompadour*. Elle eſt ancienne, puiſque les deux premieres parties finiſſent en 1738. En général, elle paroît pleine d'anecdotes fauſſes & rendues par un étranger peu au fait de nos uſages. Il y a des réflexions judicieuſes, quelquefois trop ameres, pour ne rien dire de plus : mais c'eſt un Anglois qui écrit.

25 *Avril.* La *Poétique* de M. de Marmontel, que ses partisans avoient annoncée avec tant de faste, ne prend pas universellement. Ils sont obligés de convenir eux-mêmes qu'elle est inintelligible en quelques endroits. Il s'alonge sur les choses qui le méritent le moins, & rend minutieux les objets les plus importants par trop de discussion. On y remarque une affectation de déprimer Boileau, & de louer quelques modernes académiciens, surtout M. Watelet. L'auteur dans ses descriptions voudroit y mettre une harmonie travaillée, qui doit être l'effet d'un goût insensible, plutôt que d'une recherche pénible. On y trouve par-tout sa maniere; & les choses les plus susceptibles du pathétique manquent leur effet sous le pinceau d'un pareil peintre.

26 *Avril.* Les demoiselles Verriere, les Aspasies du siecle, se distinguent par des spectacles agréables qu'elles donnent chez elles; elles y jouent avec le plus grand succès; elles ont deux théâtres fort ornés & très-fameux pour des particuliers, à la ville & à la campagne. M. Colardeau, jeune poëte, a consacré ses talents en l'honneur de ces deux divinités. On y joue entr'autres nouveautés de cet auteur, *la Courtisane amoureuse*, drame en deux actes en vers mêlé d'ariettes, qu'il a fait en faveur de l'aînée, vivement éprise de cet auteur.

27 *Avril.* C'est un M. Jolivet, médecin, qui est à la tête de la continuation du journal de Trévoux : il se soutient dans l'état très-médiocre où il l'a mis; il en rejette la faute sur ses acolytes. De quelque part qu'elle

vienne, cet ouvrage tombe & ne peut long-temps ſubſiſter, ſi quelque main habile ne lui rend ſa dignité & ſon mérite.

28 *Avril.* M. Peſſelier, auteur de quelques comédies pour les deux théâtres, & d'autres ouvrages en vers & en proſe, vient de mourir : il ne travailloit plus depuis long-temps.

29 *Avril.* L'académie royale de muſique a donné aujourd'hui ſon premier concert à la ſalle du concert ſpirituel. L'affluence étoit immenſe. On l'a trouvé bien choiſi. Les voix ſont les mêmes qu'à l'opéra. Meſdemoiſelles Arnoux, le Mierre & Dubois ; MM. Gelin, Larrivée & Magnet y chantent. Il y a apparence que ce ſpectacle prendra, ſur-tout s'il eſt donné de loin en loin.

30 *Avril.* M. le Mierre entreprend l'*Idoménée*, déja traité par Crébillon. Il choiſit une autre route : il met en action ce que le premier n'avoit mis qu'en récit, &, dès le ſecond acte, il offre un tableau terrible de la rencontre du pere & du fils, après l'horrible vœu du héros Grec.

1 *Mai* 1763. Après bien des recherches & combinaiſons, il eſt décidé que la piece du *Bienfait rendu* ou *du Marchand*, eſt d'un M. de la Salle de Dampierre, intéreſſé dans les vivres, & directeur de la régie des cartes. Ce drame, tout imparfait qu'il ſoit, a eu un demi-ſuccès. On devoit le donner hier pour la derniere fois ; mais comme les repréſentations ſont au profit de Préville, on les fera aller tant qu'on pourra : c'eſt un rôle ſeul qui ſoutient cette piece ; tout le reſte lui eſt ſacrifié.

M. l'Empereur, joaillier, y eſt dépeint

très au naturel, & le public l'a reconnu avec plaisir dans un portrait qu'en fait le négociant.

1 *Mai*. Quoique le *Saül* de M. de Voltaire ne soit pas imprimé, les manuscrits s'en multiplient.

Ce drame est dans le goût, pour la forme constitutive, du *François Second* du président Hénault : il embrasse une partie de la vie de Saül & tout le regne de David. Les actions ridicules ou cruelles de ces princes y sont rapprochées sous le jour le plus pittoresque. Si le but de l'auteur a été de prouver que le dernier sur-tout, si fort selon le cœur de Dieu, le prophete-roi, le saint prophete, étoit cependant coupable de toutes sortes d'abominations, il y a réussi. Au reste, nul coloris étranger; ce sont le style & les figures de l'écriture-sainte.

3 *Mai*. Mlle. de Maisonneuve, petite-fille de la femme-de-chambre de Mlle. Gaussin, celle dont on a déja parlé, & dont l'abbé de Voisenon a décelé les talents, vient de débuter : elle a de la naïveté, de l'intelligence & promet beaucoup; elle a été très-bien accueillie aujourd'hui; elle a joué dans la *Gouvernante* & dans *Zénéide*. Dans la premiere piece, comme elle est tête-à-tête avec son amant, on vient l'avertir de se retirer: en fuyant, elle est tombée dans la coulisse, & a laissé voir son derriere. Madame Bellecour, dite *Gogo*, soubrette, est venue très-modestement lui mettre ses juppes. Le tout s'est passé au contentement du public, qui a fort fêté le cul de l'actrice, & la modeste *Gogo*. La jeune personne n'a point été

déconcertée, elle eſt rentrée peu après ſur le théâtre.

4 *Mai*. *L'Oby impie* de M. de Voltaire, qu'on avoit annonnée depuis long-temps comme devant être jouée à la comédie françoiſe, paroît imprimée en pays étranger : il y a des notes où il attaque l'*Athalie* de Racine, & ſur-tout le rôle du grand-prêtre. Nous en parlerons plus au long quand nous l'aurons lue.

5 *Mai*. Le projet de la ſalle de l'opéra n'eſt point arrêté : on a repréſenté l'inconvénient qui réſulteroit du bruit des carroſſes, ſi on l'établiſſoit dans la forme nouvelle : d'ailleurs les dépenſes font peur, & tout eſt ſuſpendu. Ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt que celle qu'on conſtruit aux Tuileries ne ſera pas prête auſſitôt qu'on l'eſpéroit.

6 *Mai*. Nous avons aſſiſté aujourd'hui à la comédie chez Mlles. Verriere, dans leur ſalle de Paris : elle eſt très-jolie, grande pour une ſalle particuliere, d'une belle hauteur & fort ornée. On y compte ſept loges en baldaquin, galamment deſſinées & bien étoffées. Il y a auſſi des loges grillées pour les femmes qui ne veulent pas être vues.

On a donné *la Surpriſe d'amour*, de Marivaux, en trois actes, & *la Courtiſane amoureuſe*, de M. Colardeau.

Dans la premiere piece, Madame de la Mare, la cadette des deux ſœurs, faiſoit le rôle de la *Marquiſe*; l'autre, celui de *Soubrette*; M. le baron de *van Svvieten*, celui du *Chevalier*; M. Colardeau repréſentoit le *Comte*; & M. d'Epinai, *Hortenſius* : le *Valet* étoit le préſident de Salaberri. Le tout a été paſſablement joué en général ; mais les deux ſœurs

ont excellé, ſur-tout la comteſſe; elles ſeroient applaudies ſur la ſcene françoiſe.

La muſique de la ſeconde piece eſt de M. Dupin de Franceuil. La comédie eſt froide, & l'auteur n'a pas tiré tout le parti poſſible du ſujet. La courtiſane eſt trop langoureuſe, & fait des avances peu décentes ſur le théâtre, quoiqu'elles ſoient naturelles dans le conte. Il y a des détails agréables. La piece eſt écrite élégamment & avec facilité. On y reconnoît une plume chaſte, qui ne ſe permet pas la plus légere plaiſanterie, quelque ſuſceptibles qu'en fuſſent le ſujet & le lieu. La muſique eſt bonne, bien nourrie : on reproche à l'auteur des longueurs & beaucoup de réminiſcences. Laînée Verriere faiſoit le rôle de la *Courtiſane*; ſa ſœur, la *Soubrette ;* Mlle. Villette, une *Marchande de modes* ; le Jeune, l'*Amoureux* ; & la Ruette, le *Valet*. Ce ſpectacle fort amuſant étoit ſoutenu d'un orcheſtre bon & nombreux : en un mot, rien n'y manque ; il y avoit fort bonne compagnie.

7 *Mai*. M. Barthe vient d'eſſayer légérement ſes forces dans un drame d'un acte, intitulé *l'Amateur*. Il a été préſenté aux comédiens, qui l'ont agréé.

7 *Mai*. On vend ſourdement une lettre ſinguliere, d'un auteur toujours ſingulier : elle eſt intitulée : *Lettre de J. J. Rouſſeau à Chriſtophe de Beaumont*. Cet auteur y diſcute le mandement de M. l'archevêque, & défend ſon *Emile* avec ſa force & ſa chaleur ordinaire.

8 *Mai*. La nouvelle actrice continue à réuſſir au grand regret de beaucoup d'honnêtes gens auxquels elle appartient, comme les Trinquant, les Meulan : il ſera difficile d'arrêter

cette vocation très-décidée, & soutenue d'ailleurs par les brillantes espérances que lui donne son nouvel état.

9 *Mai*. Le comédiens françois ont donné aujourd'hui la premiere représentation de *la Mort de Socrate*, tragédie en trois actes & en vers, dont on a déja parlé. Ce sujet très-froid par lui-même, se réduit à une accusation, à un jugement & à un supplice; il a fallu se sauver par des morceaux de détail, où l'auteur à réussi. Sa versification paroît nerveuse: il y a des choses fortement pleines, & le rôle de Socrate est très-beau. Celui de la femme est trop ressemblant pour le théâtre, les autres ne sont pas assez développés, & sur-tout la conversion d'un de ses accusateurs s'opere trop brusquement. Cette tragédie n'a été reçue ni avec enthousiasme, ni avec dégoût: elle aura quelques représentations; & si cela ne va pas plus loin, c'est le défaut du sujet, & non de l'auteur.

10 *Mai*. Le sieur Palissot s'est fait recueillir en trois volumes: on voit à la tête son portrait.

Le livre a pour épigraphe: *Principibus placuisse viris non ultima laus est*. Tout annonce dans ce recueil l'insolence & la sotte vanité de l'auteur. Ce n'est qu'un réchauffé de ses différents opuscules. La piece des *Philosophes* avec tous ses agréments, occupe un volume entier: il y a une note désignée contre l'auteur du *Socrate* qu'on donne aujourd'hui; il prétend qu'il vouloit l'attaquer dans cette piece sous le nom d'Aristophane, & il tire avantage de se voir ainsi identifié avec le comique Grec.

11 *Mai*.

11 *Mai.* Le *Socrate* a mieux réussi aujourd'hui. L'auteur, fort docile aux censures du public, a réformé sa piece en quantité d'endroits, & sur-tout dans le second acte qui étoit très-foible. Il a motivé davantage le repentir d'un des accusateurs de ce grand homme ; il a supprimé des longueurs à la mort : enfin la piece a été plus unanimement applaudie.

12 *Mai.* L'impératrice des Russies veut absolument puiser dans nos philosophes un instituteur du prince son fils. Au refus de monsieur d'Alembert, on prétend que son choix doit tomber sur M. de Marmontel, ou sur M. Saurin. Ces deux personnages ne seront vraisemblablement pas aussi difficiles que M. d'Alembert.

13 *Mai. Plan d'éducation nationale, par M. de la Chalotais.* Ce magistrat infatigable, après avoir fait voir la nécessité de profiter de la crise actuelle pour réformer les études très-mauvaises aujourd'hui, vient de déposer au parlement de Bretagne un ouvrage sur cette matiere : il est dans les mêmes principes que l'auteur de *l'Education Publique.* Ils different dans les moyens à employer : sans doute que les yeux se dessilleront enfin, & qu'on opérera un changement si nécessaire. On ne sauroit qu'applaudir sur-tout à la guere constante & raisonnée que M. de la Chalotais ne cesse d'exercer contre la gent monacale.

14 *Mai.* M. Coste va faire paroître incessamment un ouvrage sur la *poëtique* de M. de Marmontel, contre laquelle il y a beaucoup à dire.

15 *Mai.* Milord Maréchal, gouverneur de

Neuchâtel, qui avoit accueilli ſi généreuſement Rouſſeau ſous la protection du roi de Pruſſe, étant rentré en grace & dans ſes biens par l'intervention de ce monarque, part inceſſamment pour l'Ecoſſe : le moderne Diogene l'y accompagne.

16 *Mai*. M. Colardeau eſſaie de traduire *le Taſſe*, ſans entendre l'original. Ses amis lui ont conſeillé de laiſſer ſon ouvrage, & de ne point concourir avec M. Watelet, qui a entrepris la même tâche. En conſéquence le jeune auteur eſt allé chez l'académicien lui faire hommage de ſa modeſtie, & lui déclarer qu'il ne vouloit point aller ſur ſes briſées. M. Watelet n'a point voulu qu'il s'arrêtât pour lui ; au contraire, il l'a exhorté à pourſuivre ſon deſſein, à lui lire même ce qu'il avoit fait de ſon ouvrage. Colardeau y a conſenti ; le millionnaire a trouvé que ce n'étoit point l'original, a paru redouter peu cette concurrence, a preſſé en conſéquence M. Colardeau de continuer. « C'eſt au public, a-t-il dit, à nous juger, à » décider qui l'emportera. » Belle & louable émulation.

17 *Mai*. Le ſecond volume de *l'Hiſtoire de Pierre le Grand*, par M. de Voltaire, paroît & termine la vie de ce grand Empereur. On n'en eſt pas plus content que de l'autre. On trouve cet ouvrage extrêmement croqué : on y voit briller de temps en temps les étincelles du génie de l'hiſtorien de *Charles XII* : mais ce n'eſt que par intervalles. D'ailleurs, il eſt comme les prédicateurs, le ſaint du jour eſt toujours le plus grand chez lui ; il avoit dans ſa premiere hiſtoire fait ſervir le czar de con-

traste à la gloire de Charles XII ; aujourd'hui Charles XII sert de marche-pied au czar.

18 *Mai*. La *lettre de J. J. Rousseau, citoyen de Geneve, à Cristophe de Beaumont, archevêque de Paris*, commence à transpirer. Nous venons de la lire : même simplicité, même force de logique, même énergie dans le style que dans ses autres ouvrages. L'auteur donne à entendre qu'on riroit beaucoup de sa façon de penser noble & généreuse, si on lui laissoit la liberté de détailler deux anecdotes qui ont donné lieu à la persécution qu'il essuie. Il prétend en gros que c'est pour avoir refusé de prêter sa plume aux jansénistes contre les jésuites, que M. l'archevêque a servi, dans cette occasion, sans le savoir, l'animosité de leurs adversaires communs. Il est surpris que n'ayant point fait de mal à M. de Beaumont ; ayant, au contraire, toujours exalté sa fermeté, quoique mal employée, il en soit ainsi récompensé ; il devoit s'attendre à un traitement plus doux ; & il réfute ensuite le mandement de M. l'archevêque, en prouvant, dit-il, que par-tout où M. de Beaumont a attaqué son livre, il a mal raisonné ; que par-tout où il a attaqué sa personne, il l'a calomnié : il finit par assurer monseigneur de son très-profond respect.

19 *Mai*. L'opéra est à la veille de perdre une danseuse vive, gaie & réjouissante : c'est Mlle. Allard. Un malheureux accident survenu chez elle au duc de Mazarin, la met dans le cas de quitter Paris & de demander sa retraite. Ce seigneur passionnément amoureux d'elle, l'entretenoit depuis fort long-temps ; on a prétendu que cette danseuse, suivant

l'usage, étoit peu fidelle ; qu'un rival s'est trouvé chez elle, & que le malheureux duc a essuyé un traitement peu digne d'un homme de sa qualité : il a la tête cassée. Voilà le sûr : du reste des propos sans fin, des lamentations, des jérémiades de la part de l'héroïne, des invectives, des horreurs de part de ses camarades femelles, & une fermentation générale dans le public.

20 *Mai*. Les concerts des Tuileries se soutiennent : les mauvais plaisants ont dit que c'étoit *de l'onguent pour la brûlure*. L'affluence est toujours la même. Mlle. Chevalier a chanté aujourd'hui pour la premiere fois, & son volume de voix pleine & vaste a fait un grand effet dans l'acte de *Dardanus*, intitulé *la Magie*. Mlle. le Mierre s'entend toujours avec plaisir, Mlle. Arnoux joue plus qu'elle ne chante : sa voix anéantie n'a pas assez de force pour le lieu ; mais elle répare cela par une ame prodigieuse, une expression de geste & d'yeux qu'elle ne peut contenir. Mlle. Dubois est mieux qu'au théâtre, son organe sonore, flexible & vigoureux, y produit une sensation bien autre qu'à l'opéra. On ne s'apperçoit point de son air triste & de son œil de travers, comme sur la scene. Les voix des hommes sont à peu près au même point que sur le théâtre. Quant à l'orchestre, il est infiniment supérieur & exécute à ravir.

21 *Mai*. Les presses gémissent sans interruption pour le compte de M. de Voltaire. Les Cramer donnent une *nouvelle Histoire générale* de cet auteur, très-augmentée, puisqu'elle est en 8 volumes. Quand l'âge n'auroit rien ôté

à cet auteur du brillant du ſtyle & de l'agrément des réflexions, il n'eſt pas poſſible qu'il ait la profondeur & ſur-tout l'exactitude ſur laquelle eſt fondée la véracité, premiere qualité d'un hiſtorien.

22 *Mai*. L'opéra eſt menacé d'un très-grand délabrement. Larrivée & ſa femme, (Mlle. le Mierre) ont demandé leur retraite aux directeurs, & ceſſent de chanter au bout de ſix mois, ſi cela ne ſe raccommode pas. Ce couple d'hiſtrions a pris des airs vis-à-vis de Rebel & de Francœur; ils ont trouvé mauvais qu'on eût renvoyé des chœurs un de leurs protégés; ils ont parlé haut, même impertinemment. Ceux-ci s'en ſont plaints au miniſtre : M. de Saint-Florentin les a vertement réprimandés; il a traité, dit Larrivée, ſa femme comme une ſervante. En conſéquence ces époux ſe ſont piqués au jeu & menacent le public d'une diſgrace. Mlle. le Mierre s'eſt déja retirée du concert du prince de Conti, qui lui donnoit mille écus, parce que S. A. S. n'avoit point envoyé prier à ſouper ſon mari, un jour qu'on l'avoit demandée.

24 *Mai*. Il faut ſe rappeller ce qui s'eſt paſſé à Geneve touchant l'*Emile* de J. J. Rouſſeau. Voici la lettre que ce moderne Diogene a écrite au premier ſyndic, pour abdiquer le titre & la qualité qu'il a toujours affecté de prendre, de citoyen de cette république.

« Revenu du long étonnement où m'a jeté de la part du magnifique conſeil le procédé que j'en devois le moins attendre, je prends enfin le parti que l'honneur & la raiſon me preſcrivent, quelque cher qu'il en coûte à mon cœur.

» Je vous déclare donc, Monſieur, & je vous prie de déclarer au magnifique conſeil, que j'abdique à perpétuité mon droit de bourgeoiſie & de cité de la ville & république de Geneve : ayant rempli de mon mieux les devoirs attachés à ce titre, ſans jouir d'aucuns de ſes avantages, je ne crois point être en reſte avec l'état en le quittant. J'ai tâché d'honorer le nom de Genevois : j'ai tendrement aimé mes compatriotes; je n'ai rien oublié pour me faire aimer d'eux. On ne ſauroit plus mal réuſſir. Je veux leur complaire juſques dans leur haine : le dernier ſacrifice qui me reſte à faire, eſt celui d'un nom qui me fut cher. Mais, Monſieur, ma patrie en me devenant étrangere, ne peut me devenir indifférente : je lui reſte attaché par un tendre ſouvenir, & je n'oublie d'elle que ſes outrages. Puiſſe-t-elle proſpérer toujours & voir augmenter ſa gloire ! puiſſe-t-elle abonder en citoyens meilleurs & ſur-tout plus heureux que moi !

» Recevez, Monſieur, je vous ſupplie, les aſſurances de mon profond reſpect. »

25 *Mai*. M. de Chabanon n'eſt point encore conſolé de ſa diſgrace littéraire ; il en eſt atteint de vapeurs ſombres : il eſt allé ces jours-ci voir M. Colardeau, ſon intime ami, de qui nous tenons l'anecdote ; il a paru dans l'état le plus affreux du déſeſpoir ; il lui a lu une *Epître ſur les gens de lettres*, qui ſe reſſent du noir qu'il broie depuis long-temps : ſon confrere y a trouvé de bonnes choſes, & a remis par-là un peu de baume dans le ſang de l'auteur.

26 *Mai*. La lettre de J. J. Rouſſeau au pre-

mier ſyndic de Geneve, ayant été donnée au magnifique conſeil, il y a eu pluſieurs voix pourſévir contre l'auteur; mais la pluralité a été de faire tranſcrire la lettre ſur les regiſtres, & d'octroyer la demande à l'auteur. Ainſi le voilà coſmopolite.

27 *Mai.* La piece du chevalier Rochon de Chabannes, qui avoit pour titre *le Protecteur*, va être jouée inceſſamment; mais on a fait changer le titre en celui de *la Manie des Arts*, ou la *Matinée à la mode.* On a craint de bleſſer trop vivement quelques ſeigneurs, dont l'amour-propre auroit été offenſé: M. de Lauraguais ſur-tout s'y pourra trouver très-bien peint. Il y a un ſubalterne de valet ou d'intendant, qui rime aſſez au ſieur Corbie, & ce perſonnage-là pourroit être dangereux.

28 *Mai.* Il paroît des vers ſur la ſtatue équeſtre du roi, de M. Germain; ils avoient été ſoigneuſement faits avec d'autres pour Mad. la marquiſe, & envoyés enſemble à l'héroïne. Ceux-ci devoient ſervir de paſſe-port aux premiers. M. Germain n'eut point de réponſe: le deſir d'imprimer l'aiguillonnoit: il en parle au cenſeur de la police, qui en réfere à M. de Sartines. Ce magiſtrat ne veut rien prendre ſur lui; il va trouver Mad. de Pompadour pour prendre ſes ordres. Elle lui dit qu'on peut imprimer ceux ſur la ſtatue: qu'elle remercie fort l'auteur de ceux qui la concernent; mais qu'elle deſire qu'ils ne ſoient pas publiés. En conſéquence ils ſont reſtés dans le porte-feuille de M. Germain: ils étoient infiniment ſupérieurs aux autres, ampoulés, giganteſques, & n'ayant qu'un vain faſte de mots.

29 *Mai*. Nous venons de lire l'*Olympie* de M. de Voltaire, tragédie très-médiocre, d'un grand appareil de ſpectacle. *Olympie* eſt une fille d'Alexandre & de Statira. Elle ignore ſa naiſſance : elle a été élevée par Démetrius, fils d'Antipater, un des ſucceſſeurs d'Alexandre. Il veut l'épouſer, mais avant il veut expier les iniquités dont il ſe ſent coupable, entr'autres la mort d'Alexandre, de Statira, &c. La cérémonie ſe paſſe dans le temple d'Epheſe. . . Celle qui doit préſenter Olympie, eſt Statira, retirée là & inconnue ; elle découvre qu'Olympie eſt ſa fille ; elle lui apprend qu'elle eſt ſur le point de donner ſa main au meurtrier de ſon pere & au ſien ... elle recule d'horreur ; elle eſt d'autant plus malheureuſe qu'elle l'aime. Antigone veut profiter de cette découverte pour l'obtenir ; elle ne ſe veut donner ni à l'un ni à l'autre. Les deux généraux ſe propoſent un duel ; ils en ſont empêchés : on en vient à une bataille. Demetrius paroiſſant le vainqueur, Sratira ſe tue. On prépare un bûcher pour brûler ſon corps : Olympie s'y jette : Demetrius meurt : Antigone eſt au déſeſpoir, &c. On ne trouve pas même dans cette rapſodie le brillant de la verſification de M. de Voltaire.

Un certain Colini qui la donne au public, apprend qu'elle a été jouée chez ſon maître, l'électeur palatin, & qu'elle y a fait un grand effet. Il ſe donne pour avoir été attaché autrefois à M. de Voltaire ; en reconnoiſſance il fait imprimer cette tragédie.

30 *Mai*. L'acteur nouveau continue à donner au public les plus grandes eſpérances. Il a été

reçu aux grands appointements. Sa jeunesse, sa figure, agréable & très-fine, sa légéreté, sa souplesse, en augmentent journellement le succès.

31 *Mai. Richesse de l'état.* C'est une feuille in-4°. qui se distribue *gratis*. Elle est un tableau très-succinct des moyens de répartir sur les sujets du Roi une imposition personnelle, qui absorberoit toutes celles dont les diverses marchandises sont chargées, augmenteroit de beaucoup les revenus de la couronne, mettroit le gouvernement à portée de satisfaire à ses engagements, & laisseroit au commerce une liberté essentielle à son cours. Tel est le plan qu'offre cet imprimé, qui semble réunir tous ces avantages, & dans une forme si simple qu'on ne peut assez s'étonner si le ministere ne l'adopte pas.

Au reste, il est tiré de tous les auteurs patriotiques qui ont travaillé sur cette matiere, de M. de Boulainvilliers, de M. de Vauban, de M. de Mirabeau, &c. C'est l'extrait de ces divers ouvrages réduit en 8 pages.

L'auteur de cette feuille est M. Roussel, conseiller au parlement.

1 *Juin* 1763. On a donné aujourd'hui la premiere représentation de *la Manie des Arts* ou de *la Matinée à la mode*, comédie en un acte & en prose, que nous avons déja annoncée. C'est une piece en scenes à tiroir, sans intrigues & sans dénouement. C'est un homme de condition qui a la fureur de savoir tout, de faire tout, & de protéger tout. Il a sous ses ordres des subalternes de différents arts, disposés à ployer sous ses caprices. Il s'ensuit des scenes

fort ridicules & d'un bon comique. Après plusieurs allées & venues de cette espece, on vient annoncer qu'on a servi, & les acteurs s'en vont. Cette fin n'a pas été du goût de tout le monde, & a essuyé beaucoup de critiques. Comme cette comédie avoit été applaudie jusques-là, elle a pourtant passé. L'auteur prétend qu'un acteur a supprimé de son chef un monologue qui devoit clorre la piece beaucoup mieux : c'est à la seconde représentation qu'on en jugera.

2 *Juin*. On débite un bon mot de Mlle. Arnoux, très-fin & très-joli, mais dont nous doutons qu'elle ait les gants. Ces jours derniers Mlle. Vestris, Italienne de naissance, & dont les goûts divers sont très-connus, se récrioit sur la nouvelle fécondité de Mlle. Rey ; elle ne concevoit pas comment cette fille s'y laissoit prendre si facilement : *vous en parlez bien à votre aise*, répond l'actrice enjouée, *une souris qui n'a qu'un trou est bientôt prise*.

2 *Juin*. Le projet de la nouvelle salle d'opéra est enfin arrêté ; elle sera construite dans le goût de l'ancienne & au même emplacement, à quelque différence près pour la commodité des entrées & des issues. C'est à Marly qu'on a définitivement réglé cette importante opération, qui ne commencera pas si-tôt.

Quant à la salle qu'on construit sur le théâtre des Tuileries, elle ne sera prête que pour le mois d'octobre.

3 *Juin*. Il paroît depuis quelques jours aux François une nouvelle actrice dans les rôles de soubrette : c'est Mlle. Luzzi, fort annoncée depuis quelque temps, & que Préville formoit

avec le plus grand soin. Elle n'a point trompé l'espérance publique : elle a de la taille, de l'aisance, plus de finesse que de naturel. Il faut voir comment elle se soutiendra.

4 *Juin*. Le dénouement de *la Manie des Arts* n'a pas été plus heureux aujourd'hui. On apporte au marquis, le héros de la piece, une lettre; elle est de l'auteur, qui lui demande un dénouement. Il est enchanté de cette consultation ; il la lit tout haut. C'est bien difficile, dit le valet, le dénouement d'une matinée est le dîner, & l'on a servi. Cette plaisanterie critique & indirecte de la surprise du public à la premiere représentation, est mal-adroite. Par cette raison, il faut que M. Rochon cherche encore de nouveau : il se plaint que le sieur Molé a estropié aussi ce même monologue, qu'il avoit totalement passé sous silence à la premiere représentation.

5 *Juin*. On continue à s'entretenir de la lettre de J. J. Rousseau : en rendant justice à la force du raisonnement, à l'énergie du style de l'auteur, on ne le trouve pas ici plus exempt de contradiction que dans ses autres ouvrages. En discutant exactement celui-ci, on y sent des paralogismes, qui induisent à juger qu'il n'est pas intimement convaincu de tout ce qu'il dit pour conserver son systême de singularité : il veut allier à sa façon de penser, la plus libre & la plus indépendante, une sorte de religion incompatible : il se dit chrétien, & il ne croit pas au péché originel : il rit de nos dogmes & de nos mysteres, il les appelle un *vrai galimatias* ; il n'adopte que notre morale : mais les déistes, les athées même en font

autant. On entrevoit que la fermeté du ci-devant citoyen de Geneve se dément en quelque chose ; tout courageux qu'il veut paroître, il n'a osé donner sa profession de foi, purement socratique. Il est plus hardi & plus sincere dans son *Contrat Social*. On doit s'en tenir à cet ouvrage, pour apprécier ses vrais sentiments.

6 Juin. On a trouvé ces jours-ci un placard affreux à la nouvelle statue de *Louis XV* : elle portoit cette inscription latine, *Statua Statuæ*. On a arrêté du monde & sévi contre quelques gens qu'on soupçonnoit.

7 Juin. *Caquet bon bec* ou *la Poule à ma tante*, *poëme en sept chants*, *par M. de Jonquieres pere*. Quoique Freron accorde quelques éloges à cet ouvrage, on peut le regarder comme au-dessous du médiocre.

9 Juin. On se doutoit avec raison que le sieur Larrivée & sa femme mettroient de l'eau dans leur vin ; ils avoient débité qu'on leur offroit trente mille francs dans une cour étrangere. Quoi qu'il en soit, il paroît que leur morgue se rabaisse & qu'ils nous resteront.

10 Juin. *Lettre de M. Palissot, à MM. les comédiens françois ordinaires du Roi.*

Je vous présente, Messieurs, un recueil de mes ouvrages : ceux que j'ai composés pour le théâtre vous appartiennent : les autres sont un gage de la reconnoissance que je dois à vos talents. Je ne m'abuse point sur la valeur du présent que je vous fais, mais je suis bien aise de donner le premier un exemple qui peut contribuer à réaliser un projet que j'ai fait depuis long-temps pour l'honneur de votre théâtre. . .

Il me semble, Messieurs, qu'il vous manque une bibliotheque dramatique, & que vous êtes d'autant plus intéressés à vous en procurer une, qu'elle contiendroit en quelque sorte les archives de votre propre gloire. En effet, le théâtre ne vous doit-il pas le divin Moliere, & beaucoup d'autres auteurs justement célébrés? Je ne connois aucune société littéraire qui puisse se prévaloir d'avoir enrichi la scene d'un aussi grand nombre de productions distinguées.

Le projet auroit aussi son utilité, même pour les gens de lettres, qui pourroient puiser dans cette bibliotheque des ressources qui ne sont pas toujours à leur portée. Les frais n'en seroient pas très-dispendieux : car enfin cette collection n'est point immense, & tous les auteurs modernes se disputeroient l'honneur de contribuer à cet établissement par un tribut de leurs ouvrages. C'est l'exemple que j'ai voulu donner, & qui vous prouvera du moins combien je suis sensible à la gloire des arts, & particuliérement à la vôtre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Réponse de MM. les comédiens françois, à M. Palissot.

MONSIEUR,

Nous avons reçu avec plaisir le recueil de vos ouvrages que vous nous avez envoyé lundi dernier. C'est une attention dont nous vous remercions tous. Vous avez raison de penser que la comédie françoise devroit avoir une biblioteque. Il est vrai qu'il est bien extraordinaire que les ouvrages dramatiques soient

entre les mains de tout le monde, & que nous n'en ayons pas la plus exacte collection.

Nous avons eu depuis long-temps la même idée, mais toujours sans effet. Votre honnêteté, à laquelle nous sommes sensibles, va presser l'exécution d'un projet avantageux, & qui peut faire honneur à notre société. Nous vous renouvellons encore nos remerciements, & nous avons l'honneur d'être, &c. Le lundi 10 mai 1763.

Nota. Cette lettre est signée par les acteurs & actrices de la comédie.

On laisse réfléchir le lecteur sur le ridicule de la lettre & de la réponse.

11 *Juin*. On doit donner après-demain *Manco*, premier Inca du Pérou, tragédie en cinq actes. C'est une piece, dit-on, où l'homme sauvage est perpétuellement en opposition avec l'homme civil. C'est le systême de Rousseau mis en action. Ce sujet très-beau ne peut guere être le coup d'essai d'un nouveau candidat. Il est à craindre qu'il ne soit manqué. L'auteur est M. le Blanc, peu connu quant à présent.

12 *Juin*. *La richesse de l'état* qui ne s'étoit distribuée jusqu'à présent que sourdement & *gratis*, se vend publiquement aujourd'hui. On prétend que le contrôleur général a suivi ce conseil pour faire tomber cette feuille, & mettre fin à la fermentation qu'elle occasionne. Les financiers sont furieux contre ce projet : il paroît être, en général, le vœu de la nation.

13 *Juin*. Les comédiens françois ont joué aujourd'hui, pour la premiere fois, *le Manco* dont on a parlé. C'est une tragédie des plus

mal faites. Il y a le rôle d'un ſauvage qui pourroit être très-beau ; il débite en vers tout ce que nous avons lu épars ſur les Rois, ſur la liberté, ſur les droits de l'homme, dans l'*Inégalité des conditions*, dans *Emile*, dans le *Contrat Social*. Le tiſſu ne répond pas aux ſublimes idées que ſuggere un tel perſonnage. On découvre aiſément que l'auteur a fait un drame pour enchâſſer les ſcenes où il traite ces grandes queſtions, & non les ſcenes pour le drame. Au moyen de cela elles ne ſont point fondues avec le reſte de la piece ; point d'aſſemblage régulier ; des diſcordances, des coutures qui paroiſſent de tous côtés : quatre intérêts. Tel eſt le monſtre dramatique dont nous parlons. Un Roi qu'on donne comme bon, & qui, pour rendre ſes peuples heureux, a voulu ſe mettre à leur tête ; qui par le même zele pour le bonheur des ſauvages *Zantis*, les a vaincus, enchaînés, &c. & veut les entretenir malgré eux ſous ſa domination. Un ſauvage, plein d'idées ſublimes, qui, au moment où il reçoit la liberté de ce prince générenx, conſpire contre lui. Un grand prêtre déſigné après la mort de *Manco*, pour ſouverain, & qui veut l'aſſaſſiner en reconnoiſſance. Enfin un ſauvage prétendu, ou du moins ſe croyant tel, qui a tout le fade, tout le langoureux de nos galants de la ville, qui, élevé, chéri, inſtruit pour la guerre par le chef des ſauvages, manque tout-à-coup à ce qu'il doit à ce ſecond pere, en faveur d'un monarque étranger, qui a vaincu, détruit, enchaîné ſa nation. Tels ſont les perſonnages. En un mot, intérêt d'un roi qui cherche ſon fils, enlevé dès le berceau ;

intérêt d'une nation qui veut conserver sa liberté contre l'oppression du vainqueur; intérêt d'amour entre un sauvage prétendu & une princesse élevée à la cour; intérêt en faveur d'un bon roi, qu'un prêtre, désigné son successeur par lui-même, veut assassiner.

Cette tragédie, généralement proscrite, étoit sur le point d'expirer de sa belle mort, quand un seul malheureux vers, applaudi d'abord pour son ridicule, ensuite exalté par les sots, a relevé ce drame écrasé, en a fait la fortune : *Voilà l'homme civil, & voilà l'homme sauvage*, dit un sauvage qui vient d'arracher un poignard qu'un grand-prêtre levoit contre le fils du roi. Tel a été le ressort qui a remonté cette piece détestable.

Un courier est allé sur le champ annoncer à la cour le succès de cette tragédie, désignée pour être jouée à Choisy.

14 *Juin*. On a donné hier à Choisy un opéra nouveau en trois actes, ayant pour titre *Ismene & Ismenias*, paroles de M. Laujeon, musique de M. de la Borde. On ne dit du bien ni du poëte ni du musicien. Les ballets sont la partie de ce spectacle qui a été la plus exaltée. Géliotte a chanté, ainsi qu'un petit enfant de sept ans, qui a plu beaucoup au Roi; & S. M. a redemandé cet opéra pour jeudi, en faveur de ce dernier.

14 *Juin*. Il passe pour constant que quatre auteurs ont mis la main à la tragédie du *Manco*. On les nomme tous.

Il n'est plus étonnant qu'il y ait quatre intérêts, chacun y a mis le sien.

16 *Juin*. *Manco* a été joué à la cour aujour-

d'hui avec des changements, entr'autres une ſuppreſſion de quatre à cinq cents vers. Comme cette piece contient des choſes très-fortes contre la royauté, l'auteur a cru devoir adoucir cela par le quatrain ſuivant, adreſſé au Roi :

J'ai peint un Roi juſte, clément :
Digne par ſes vertus d'une gloire immortelle:
Pouvois-je faire autrement ?
J'avois mon maître pour modele !

Le rôle de *Manco* a plu beaucoup au Roi.

17 *Juin*. L'ouvrage de M. Rouſſel eſt arrêté d'avant-hier. Les courtiſans qui ſavent empoiſonner tout, ont fait valoir ſon ouvrage pour aduler le Roi, & juſtifier les impôts énormes dont le peuple eſt chargé : « Voilà, Sire, » (ont-ils dit) un tableau par lequel la na» tion, de ſon propre aveu, de ſon conſen» tement libre, offre à V. M. ſept cents & tant » de millions : V. M. n'en perçoit actuelle» ment que trois cents ; de combien donc » s'en faut-il encore que ce peuple, qui crie » ſi fort, ne paie à V. M. tout ce qu'il pour» roit faire ? » Ce ſophiſme a paru victorieux ; en ſorte que le parlement a cru devoir ſouſtraire un ouvrage dont on tire des conſéquences ſi effrayantes : on a parlé même de mettre l'auteur à la Baſtille.

18 *Juin*. Le *Journal Etranger* ne pouvant plus ſe ſoutenir, les auteurs ont cherché un meilleur moyen de gagner de l'argent ; ils ont inventé une *Gazette Littéraire*, qui embraſſe l'immenſité du globe. Ils n'avoient point aſſez de ſecours pour donner un volume par mois ; ils offrent maintenant une feuille par ſemaine, & en outre un ſupplément auſſi fort que les

quatre feuilles, pour suffire à leur vaste projet. Ce n'est qu'un droit de la Gazette de France, qu'ils veulent faire valoir, contenu dans son privilege. Le zele, le désintéressement, la critique juste & plus portée à l'éloge qu'à la satire, présideront à ce laborieux ouvrage. Il se fera sous les auspices du ministre des affaires étrangeres, & MM. Arnaud & Suard suivront cette importante nomenclature; en un mot, ils ne visent à rien moins qu'à faire tomber tous les journaux, à les absorber dans leur tourbillon : ils ne font grace qu'au *Journal des Savants* & au *Mercure*. La premiere feuille commencera à paroître le premier mercredi de juillet, & ainsi de suite.

19 *Juin. Doutes modestes sur la richesse de l'état, ou lettre écrite à l'auteur de ce système par un de ses confreres.* Tel est le titre d'un écrit in-4°. de 8 pages, petite impression, qui a pour date le 13 juin 1763. Il regne dans le tout un fond de plaisanterie, d'ironie, toujours mal placées dans un ouvrage qui traite de matieres graves, & d'objets intéressant aussi essentiellement le bonheur des peuples. Les grands arguments de l'auteur sont, 1°. l'unité d'un impôt qui n'établit aucune distinction entre la noblesse, le clergé & le peuple; 2°. le montant excessif de ce même impôt, qu'on regarde comme très-commode & très-avantageux, lorsqu'il est porté à plus du double de ceux qu'on leve actuellement, même les frais de régie compris; 3°. la folle répartition qu'on en fait, de façon qu'il paroîtroit que le royaume seroit composé de plus de gens riches que de gens mal-aisés; ce qui renverseroit tout l'ordre suivi

jusqu'à présent pour imposer les charges de l'état.

20 *Juin*. On a fait aujourd'hui la cérémonie de l'inauguration, qui a consisté à découvrir la statue équestre de *Louis XV*, & tout l'accompagnement de ce monument. Les quatre figures ne sont encore qu'en plâtre doré. Ce sont quatre vertus : la *Force*, la *Paix*, la *Prudence*, la *Justice*, en forme de caryatides, qui soutiennent l'entablement du piédestal. Deux bas-reliefs, l'un représentant le Roi dans un char, couronné de la victoire, & conduit par la renommée à des peuples qui se prosternent; dans l'autre, le Roi assis sur un trophée, donne la paix à ses peuples. Une renommée la publie avec une trompette de la main gauche : elle tient une palme de la main droite. On voit dans le fond un homme & un cheval mort. On critique fort cette inauguration des quatre vertus. Est-il dans la nature qu'on emploie de ces figures pour supporter un grouppe équestre : D'ailleurs leur attitude molle & délicate rend mal la vigueur dont il auroit fallu les animer. Les bas-reliefs sont simples. On voit d'un autre côté cette inscription : *Ludovico XV, optimo principi, qui ad Scaldim, Mosam, Rhenum Victor, pacem armis, pace & suorum & Europæ felicitatem quæsivit*. Et de l'autre celle-ci : *Hoc pietatis publicæ monumentum Præfectus & Ædiles decreverunt anno* 1743, *posuerunt anno* 1763. On critique la criniere du cheval, trop lourde, son encolure forcée : on trouve sa croupe bien. On admire la figure, quoique peu ressemblante ; on prétend qu'il faut l'envisager de profil.

Du reſte, des paſquinades ſans fin. On dit à propos des quatre ſœurs qui préſentent leur derriere : *baiſe mon cul, la paix ſera faite*, &c.

21 *Juin*. Les comédiens françois ont donné aujourd'hui la comédie *gratis* : ils ont joué le *Galant Mercure* & les *Trois Couſines*. Mlle. Clairon & Mlle. Dubois ſe ſont préſentées ſur le théâtre entre les deux pieces, & ont fait voler de l'argent vers le peuple, en lui criant : *vive le Roi !*

Vive le Roi & Mlle. Clairon ! vive le Roi & Mlle. Dubois ! a répondu cette pauvre populace enchantée. On trouve l'action des deux Reines comiques de la derniere inſolence.

22 *Juin*. Le feu d'artifice qu'on a tiré aujourd'hui, & qui devoit avoir le plus grand ſuccès, a manqué abſolument. Cela contribue à faire regretter encore davantage le projet du ſieur *Dimin*. Cet homme de génie avoit un modele qu'on a pu voir, par lequel il repréſentoit d'abord le temple de la Diſcorde avec tous ſes attributs : ce qui donne lieu à tout l'artifice poſſible, à un feu d'enfer, à des volcans immenſes. La déeſſe s'embraſoit elle-même, conſumoit ſon palais ; & ſur ſes débris s'élevoit celui de la paix, de la plus grande magnificence, avec un feu doux & majeſtueux, ſuivi d'une illumination étincelante. Cette idée très-poétique, qu'on a débité avoir été ſuggérée par le poëme de l'abbé de Voiſenon, avoit été enfanté avant ; & c'eſt par haſard que l'orateur & l'architecte ſe ſont rencontrés dans leur plan : ce qui les démontre tous deux hommes de génie & d'une imagination brillante.

23 *Juin.* Il eſt queſtion de rejouer *l'Anglois à Bordeaux*, pour couronner toutes les fêtes & mettre le dernier ſceau à la joie publique. Mlle. Dangeville, quoique retirée du théâtre, doit reparoître en cette occaſion, & concourir en ce qui la concerne à la ſatisfaction générale. Le ſieur Veſtris s'eſt plaint que l'académie de danſe fût la ſeule négligée en cette occaſion : il a demandé à déployer ſes talents; en conſéquence il a compoſé le ballet annoncé dans la comédie dont on vient de parler; il doit s'exécuter avec l'élite de l'opéra.

24 *Juin.* L'inoculation, ſur laquelle on a tant écrit, eſt à la veille d'être proſcrite. Le 8 de ce mois le parlement a rendu un arrêt proviſoire qui, ſans ſuivre à la lettre les concluſions des gens du Roi, ordonne les précautions les plus ſéveres pour employer cette pratique. Il eſt queſtion d'avoir l'avis des facultés de médecine & de théologie, avant de ſtatuer définitivement. On regarde cette marche comme tendant d'une façon ſûre, quoique plus éloignée, à la deſtruction du ſyſtême des inoculateurs. On prétend que des médecins ont excité le parlement en cette occaſion; ainſi il n'eſt aucun doute que leur avis ſera très-contraire à l'introduction de la nouvelle méthode. Quant à la faculté de théologie, il ſuffit que ce ſoit une nouveauté pour être réputée condamnable : « Où êtes-vous, illuſtre la Condamine, pour oppoſer votre bouclier à une » conjuration générale? » Ce grand défenſeur de l'inoculation eſt malheureuſement en Angleterre.

25 *Juin.* M. de Bougainville, ancien ſe-

crétaire perpétuel de l'académie des belles-lettres & de l'académie françoise, est mort asthmatique. Cette perte peu importante sera facilement réparée : *Colas vivoit, Colas est mort.*

26 *Juin*. Le divertissement composé par le sieur Vestris, qui doit être exécuté demain à la comédie françoise, est amené naturellement à la suite de l'*Anglois à Bordeaux*. On lui a laissé la faculté de choisir dans le ballet du roi les sujets qui lui conviendroient le mieux. On s'imagine bien que l'orchestre sera changé & fortifié par celui de l'académie royale de musique. La fureur est extrême pour ce genre de spectacle transposé de scene. Toutes les loges sont retenues pour trois fois.

27 *Juin*. Le spectacle françois s'est ouvert aujourd'hui par un compliment au sujet de Mlle. Dangeville, aussi superflu que ridicule : c'est le sieur Molé qui l'a débité. Cette actrice a reparu dans l'*Anglois à Bordeaux*, avec des applaudissements intarissables. Cette piece n'est pourtant pas à beaucoup près son triomphe, son rôle est fort peu de chose.

Le ballet a tant représenté de choses qu'on n'y a rien compris. Il s'ouvre par un vol à vuide: Minerve est censée descendre & préluder par un chant très-médiocre. Mlle. Dubois a exécuté ce rôle, on ne peut pas plus mal. Au fond du théâtre paroît une tour ; Apollon frappe, elle tombe, & l'on voit la statue équestre du Roi. Puis viennent des danseurs de toute espece & de toute nation, qui s'entremêlent, s'embrassent & s'accordent de la meilleure foi du monde. Le tout est terminé par un pas de onze.

Le sieur Vestris fait Apollon. On a fort applaudi à l'exécution. Quant au dessin, il ne part pas à beaucoup près d'un homme de génie.

28 *Juin.* On assure que l'abbé de Prades, qui avoit été disgracié par le roi de Prusse, & détenu prisonnier depuis plusieurs années à Magdebourg, est rentré en grace, & que même il aura l'administration de l'évêché de Breslau. On mande que la lettre que ce monarque lui a écrite, commence par ces mots : *Quoique votre conduite avec moi ne soit pas nette, je veux vous rappeller, & vous permettre de revenir auprès de moi, &c.*

28 *Juin.* Le sieur Grandval ayant soupé ces jours-ci avec Mlle. Dangeville, lui a adressé les vers suivants au nom d'un jardinier :

Je voudrois bien ici vous traiter entre nous
De la même façon que je traite mes choux ;
Le public, j'en suis sûr, me feroit bonne mine,
Pour lui plaire voici comment je m'y prendrois :
Au théâtre françois je vous arroserois
Tant de fois, qu'à la fin vous prendriez racine.

29 *Juin. Couplets adressés à madame Favart.*

Air : *quand la bergere vient des champs.*

Quand je dirai que vos attraits
De l'Amour ne sont que les traits,
Que vous êtes ce même Amour,
C'est chansonnette
Qu'on vous répete
Cent fois le jour.

Irai-je, fade Taconet (1),
Pour vous aſſortir un bouquet,
Deſirer d'être Zéphir?
C'eſt vain langage;
Sot perſiflage,
N'eſt point deſir.

Quand ſur la lyre de Guerin (2)
Promenant une foible main
J'eſſaie à former quelques ſons,
Soudain je penſe
Que l'imprudence
Fit des chanſons.

Comment donc faire en pareil cas?
Il faut ſonger à vos appas.
D'eux ſeuls je veux ſuivre la loi.
Je vois Juſtine (3):
Muſe badine,
Inſpirez-moi.

Je vais dire tout ſimplement
Qu'on eſt poëte en vous voyant,
Qu'on eſt amant auprès de vous:
Suis-je le vôtre?
Dieux! l'un & l'autre
Sont vos époux.

---

(1) Souffleur de l'opéra comique, auteur de l'almanach chantant, où il chante M. & Mad. Favart.

(2) M. Guerin, auteur ingénieux & facile de différents couplets inſérés dans quelques pieces de M. & Mad. Favart.

(3) Mad. Favart ſe nomme Juſtine.

29 Juin.

29 *Juin*. On a fait une tragédie de l'aventure de Malagrida. On y rappelle la malheureuse catastrophe de Portugal : elle forme le sujet de l'intrigue. Ce drame assez mal ourdi, a le mérite d'une versification assez bien faite. On n'en dit point l'auteur. Il est en trois actes.

30 *Juin*. *Systême d'impositions & de liquidations des Dettes de l'Etat, par M. le chevalier de Forbin, officier de la marine*. Ce livre, qui tend à réduire tous les impôts à un seul, sur le pain & la viande, paroît d'abord absurde & injuste. On trouve à la lecture que c'est l'ouvrage d'un homme profond, & qui a travaillé d'après les grands principes de la législation : au moins l'auteur rend-il son plan assez plausible, pour avoir besoin d'une réfutation très-savante. Ce livre est plein d'une philosophie judicieuse & raisonnée.

30 *Juin*. On prétend que M. l'évêque d'Orléans [jésuite] se met sur les rangs pour succéder à la place de l'académie françoise, vacante par la mort de M. de Bougainville.

1 *Juillet* 1763. La *Gazette Littéraire* de l'Europe, qui devoit commencer le premier mercredi du mois, est suspendue. Le *Journal des Savants* s'oppose formellement à cette nouveauté. L'intérêt est le mobile du procès pendant au conseil. Cet ouvrage périodique rend peu par lui-même; mais comme pere des journaux, il a le droit de percevoir une rétribution de tous les journaux subalternes qui veulent s'élever : ils ne peuvent paroître que sous ses auspices. La *Gazette Littéraire* a pour objet d'anéantir cette foule de scribes. En conséquence plus de tributs au *Journal des*

Savants ; le peu qu'il fait par lui-même pourroit tout au plus le ſoutenir : M. le duc de Choiſeul protege celui-ci ; le duc de Praſlin eſt pour la *Gazette : ſub judice lis eſt.*

2 *Juillet.* Les Italiens doivent donner lundi les *Fêtes de la paix*, divertiſſement du ſieur Favart, dont la muſique ſera de Philidor. La ſcene doit ſe paſſer dans la place ou plaine de *Louis XV*, toujours avec la ſtatue.

2 *Juillet. Entendons-nous*, ou *Rêve d'un vieux Notaire.* Cette facétie eſt d'un homme qui paroît prendre la balance entre l'auteur de *la Richeſſe de l'Etat* & ſes adverſaires : il en conclut qu'il n'y a rien de plus ſage ni de plus ſalutaire dans la criſe actuelle que les édits. En ne convenant point de ſa concluſion, en laiſſant à part ſes raiſonnements très-frêles & peu forts de logique, on ne peut diſconvenir que cet ouvrage ne ſoit écrit avec une légéreté, une fineſſe, une gaieté dignes des plus grands maîtres en pareil genre. On n'en nomme pas encore l'auteur.

3 *Juillet.* M. de la Condamine, ayant été filouté à Londres dans ſon auberge, a fait de cette miſere un événement important, par un *Appel de la Nation Angloiſe*, qu'il a jugé à propos de faire inſérer dans les gazettes. Rien de plus fou que cette piece : l'auteur y met cette nation au-deſſous des Sauvages & des Barbares, chez leſquels il a voyagé. Il eſt à craindre qu'il ne lui en reſte un ridicule ineffaçable.

4 *Juillet.* Les *Fêtes de la paix* données aujourd'hui aux Italiens, ſont déteſtables. C'eſt un drame à ſcenes à tiroir. Le théâtre s'ouvre par deux haies de ſoldats, repouſſant

la foule qui voudroit déborder dans la place : survient le roi d'armes & ses hérauts. Le premier publie la paix en chantant : il finit par ordonner à la garde de laisser entrer tout le monde ; il est naturel, dit-il, que les enfants approchent de leur pere. Il s'en va, les soldats se retirent, la place reste vuide. Si l'on ne connoissoit le zele de l'auteur, on regarderoit cette absurdité comme une épigramme très-déplacée, & même punissable. Arrive successivement un maître de pension avec ses éleves, qui crache du latin : puis une grisette, qui tient un abbé sous le bras : de-là une satyre sur les oreilles du petit collet, &c. C'est une galerie continuelle de personnages de tous états, disant des chansons fort plates & fort ennuyeuses. On ne peut, en un mot, rien voir de plus misérable : nulle saillie, nulle gaieté. On ne fera point à Favart le tort d'imputer cette piece-ci à l'abbé de Voisenon.

5 *Juillet*. Depuis *la Richesse de l'Etat*, on feroit une bibliotheque, très-légere il est vrai, mais fort nombreuse, des écrits sans fin, auxquels ce rêve patriotique donne lieu chaque jour. Le gouvernement, en laissant paroître indistinctement tout ce qu'écrivent sur cette matiere les habiles & les ignorants, les bons citoyens & les mauvais, les plaisants & les raisonneurs, a pour but, sans doute, que tout se perde indistinctement dans ce déluge immense, & que ses ouvrages seuls puissent surnager.

6 *Juillet*. M. de Crébillon continue à donner des romans sous toutes sortes de forme : il vient d'en produire un en maniere de dia-

logues, intitulé *les Hasards du coin du feu*. Ce sont des aventures plus que communes, sous un titre neuf, des pensées très-ordurieres & déguisées sous des propos rompus, entortillés, du jargon, en un mot, & des impertinences. Voilà le livre décomposé.

7 *Juillet*. Malgré la proscription générale, *les Fêtes de la Paix* ont reparu aujourd'hui. Favart a fait entendre qu'il n'avoit donné que son brouillon : c'est à présent la piece au net. Depuis quelque temps les auteurs ont abusé de l'indulgence du public, au point de paroître ainsi en robe de chambre à ses yeux, pour essayer s'il voudra bien le souffrir, sauf à faire leur toilette ensuite. Quoi qu'il en soit, au moyen de beaucoup de retranchements & de quelques inversions, cette piece est ressuscitée, & la Thalie du sieur Favart se tient aujourd'hui sur ses deux brodequins. Bien de gens présument qu'elle a été relevée par l'abbé de Voisenon. Quoi qu'il aït affecté de nier constamment qu'il ait eu aucune part *à l'Anglois à Bordeaux*, ses amis de cœur ont découvert qu'il avoit pourtant été piqué de l'impudence de quelques journalistes à soutenir qu'elle étoit en entier de Favart ; il l'a malicieusement voulu laisser marcher seul cette fois-ci ; l'horrible culbute qu'il a faite, a vengé l'abbé assez dignement : il a bien voulu lui prêter son appui pour rendre ce drame un peu supportable ; il est trop vicieux radicalement.

8 *Juillet*. Le sieur Favart a obtenu de la cour 1000 liv. de pension pour avoir fait la piece de *l'Anglois à Bordeaux*. C'est encore l'abbé de Voisenon qui a sollicité cette faveur

pour son protégé. Son activité en cette occasion, bien opposée à son caractere d'indolence, confirme de plus en plus le bruit accrédité parmi les gens de lettres, qu'il est le vrai coloriste de cette piece.

9 *Juillet. Zélis au bain, poëme en quatre chants.* Cette bagatelle, qu'on attribue à un jeune homme de vingt ans, n'est précieuse ni par le fond, ni par l'invention du sujet : mais elle est délicatement écrite ; elle est d'un coloris frais, d'un pinceau tendre, facile & gracieux : elle est de M. le marquis de Pezay.

10 *Juillet.* Les Anglois ont fait imprimer une *Réponse à l'Appel de M. de la Condamine*, où son incartade est traitée ainsi qu'elle le mérite. Tout le monde a regardé cette démarche de ce François comme une extravagance.

11 *Juillet.* M. le comte de Lauraguais, connu par différentes folies en plusieurs genres, & sur-tout par la manie d'être auteur, a pris l'inoculation sous sa protection. En conséquence, il a fait un mémoire où il traite l'arrêt du parlement des qualifications les plus indécentes, sans parler de ses écarts sur la religion, & de quantité de plaisanteries qu'il dirige contre les différents corps qui doivent connoître de cette matiere. Le 2 de ce mois il a essayé de lire ce mémoire à l'assemblée de l'académie des sciences, dont il est membre : ses confreres n'ont pu tolérer les indécences dont il est plein ; ils l'ont arrêté au bout de quelques phrases, & lui ont témoigné leur répugnance à entendre la suite : ils en ont fait même un refus absolu. M. de Lauraguais, mécontent de ne pouvoir donner à son ouvrage la plublicité qu'il desire, en a envoyé des

copies aux miniſtres & à différentes perſonnes de la cour; ce qui pourroit lui être funeſte. Ce même mémoire a été relu le 6. Ce n'eſt plus qu'une diſſertation toute ſimple en faveur de l'inoculation; & l'académie n'a point héſité à la faire ſigner par ſon ſecrétaire. C'eſt dans cet état qu'il eſt imprimé.

13 *Juillet*. J. J. Rouſſeau, qui devoit ſuivre milord Maréchal en Ecoſſe, n'y paſſera point; il reſte dans les environs de Neuchâtel, à Motiers, où il eſt depuis ſa ſortie de France.

13 *Juillet*. On voit dans le *Mercure* de juillet la traduction d'une partie du ſecond chant de la *Pharſale*, par M. de Marmontel : elle eſt précédée d'une lettre qui fait, ſuivant l'uſage, l'éloge du héros & du panégyriſte, c'eſt-à-dire, de l'auteur & du traducteur. Nous trouvons cette traduction en proſe maniérée, embarraſſée & lourde. Nous doutons qu'elle donne beaucoup de goût pour l'original.

14 *Juillet*. Le procès que le *Journal des Savants* a intenté aux auteurs du projet de la *Gazette Littéraire*, a excité une grande fermentation à la cour : M. le duc de Praſlin, comme miniſtre des affaires étrangeres, protege la derniere; l'ancien a pour lui M. le duc de Choiſeul. Les deux miniſtres prennent la choſe fort à cœur, & la cour ſe diviſe. M. l'abbé de Voiſenon, qui ſent combien cette méſintelligence peut faire de tort aux lettres, eſt parti pour Compiegne : le crédit qu'il a auprès de ces deux ducs, lui fait eſpérer de pouvoir les rapprocher.

15 *Juillet*. Tout le monde ſait que M. de la Poupeliniere viſoit à la célébrité d'auteur; on connoiſſoit de lui des comédies, des romans,

des chanſons, &c.; mais on a découvert depuis quelques jours un ouvrage de ſa façon, qui, quoiqu'imprimé, n'avoit point paru; c'eſt un livre intitulé : *Les Mœurs du ſiecle, en dialogues*. Il eſt dans le goût du *Portier des Chartreux*. Ce vieux paillard s'eſt délecté à faire cette œuvre licencieuſe. Il n'y en a que trois exemplaires exiſtants. Ils étoient ſous les ſcellés. Un d'eux eſt orné d'eſtampes en très-grand nombre : elles ſont relatives au ſujet, faites exprès & gravées, & avec le plus grand ſoin. Il en eſt qui ont beaucoup de figures, toutes très-finies. Enfin on eſtime cet ouvrage, tant pour ſa rareté que pour le nombre & la perfection des tableaux, plus de 20000 écus.

Lorſqu'on fit cette découverte, Mlle. de Vandi, une des héritieres, fit un cri effroyable, & dit qu'il falloit jeter au feu cette production diabolique. Le commiſſaire lui repréſenta qu'elle ne pouvoit diſpoſer ſeule de cet ouvrage, qu'il falloit le concours des autres héritiers; qu'il eſtimoit convenable de le remettre ſous les ſcellés juſqu'à ce qu'on eût pris un parti: ce qui fut fait. Ce commiſſaire a rendu compte de cet événement à M. le lieutenant général de police, qui l'a renvoyé à M. de St. Florentin. Le miniſtre a expédié un ordre du Roi, qui lui enjoint de s'emparer de cet ouvrage pour S. M.; ce qui a été fait.

16 *Juillet*. M. le comte de Lauraguais a été arrêté hier, & conduit ce matin, par ordre du Roi, à la citadelle de Metz.

Ce ſeigneur à lu le 6 de ce mois un mémoire ſur l'inoculation à l'aſſemblée de l'académie des ſciences, dont il eſt membre pour la méchanique. Dans cet ouvrage il improuve l'arrêt

du parlement ſur cette matiere, & défend l'inoculation qu'il ſoumet à ſes calculs. Il ne s'eſt pas borné à cette lecture, il a envoyé ce mémoire à M. de St. Florentin, avec une lettre pour l'engager à le mettre ſous les yeux du Roi. Tout cela n'eût été rien, s'il n'eût affecté de répandre cet ouvrage avec deux lettres différentes à M. le comte de Biſſy & à M. le comte de Noailles. Cet éclat ſcandaleux a obligé le Roi de punir le comte de Lauraguais de la licence avec laquelle il a parlé dans ſes lettres particulieres de la faculté de théologie, du parlement & de quelques perſonnes de la cour.

17 *Juillet*. On vante beaucoup une *Lettre Paſtorale* de M. l'archevêque de Lyon : elle eſt adreſſée au clergé ſéculier & régulier, & à tous les fideles de ſon dioceſe : elle eſt datée de Paris le 30 juin dernier. Elle roule ſur des diſcuſſions ſurvenues entre les différents corps de la ville relativement aux RR. PP. de l'oratoire. Ces Meſſieurs ont remplacé les jéſuites dans les fonctions de l'éducation publique.

Cette lettre eſt écrite avec nobleſſe & onction ; elle eſt dans un ſtyle vraiment paſtoral, digne en un mot des premiers ſiecles de l'égliſe. M. l'archevêque y rend un compte modeſte de ſa conduite dans toute cette affaire, & y témoigne combien il eſt pénétré de n'avoir pas eu le ſuffrage de ſes ouailles, dont il jalouſe l'eſtime, la confiance & l'amitié. Ce phénomene épiſcopal contraſte merveilleuſement avec la morgue & le deſpotiſme qui regnent dans la plupart des ouvrages de noſſeigneurs modernes du clergé.

18 *Juillet*. Les lettres de M. de Lauraguais ſervent à l'inſtruction de ſon procès littéraire :

on les rapportera à mesure qu'elles se présenteront, sans prétendre les citer comme des morceaux précieux par le goût, l'esprit, ou le style qui y regnent.

Lettre de M. le comte de Lauraguais à M. le comte de St. Florentin, en lui envoyant son mémoire sur l'inoculation, pour être mis sous les yeux du Roi.

J'ai cru devoir, monsieur le Comte, vous engager à donner au Roi un mémoire que j'ai fait sur l'inoculation : vous avez protégé tant de voyages entrepris par les académiciens du Roi, pour déterminer la figure de la terre, qu'il m'a paru, j'ose le dire, impossible que vous ne prissiez pas un intérêt bien vif à ce qui intéresse l'existence des habitants, la conservation du Roi particuliérement, & celle de ses sujets.

Par quelle fatalité notre nation a-t-elle toujours combattu contre des vérités dont les autres jouissent déja ? C'est une chose bien extraordinaire & bien douloureuse à contempler que le moment où la perfection des beaux arts éleve un monument au Roi, que celui où les magistrats sont assez éclairés pour rejeter les refus des sacrements, soit en même temps celui où les magistrats consultent les ignorants docteurs sur la probabilité physique de l'inoculation, changée par l'expérience dans le moyen de conserver les créatures de Dieu, après leur avoir imposé silence en théologie ? Le réquisitoire est digne de la barbarie du siecle de Louis le Jeune ; mais comme Louis XIV créa l'académie pour conserver au moins les lumieres acquises, & que ses membres doivent lutter contre les œuvres nouvelles,

J'ai cru devoir faire le mémoire que je vous prie de présenter au Roi, & n'ai pas cru que les tracasseries qu'il me fera, les cris qu'il excitera, les ridicules dont on voudra me couvrir, dussent m'arrêter. Je connois tous les quinze-vingts du monde ; mais parce que leur routine leur a fait connoître des sentiers, je ne crois pas que ce soit un bonheur d'avoir les yeux au bout d'un bâton, & j'aime mieux contempler le jour de la place où je reste immobile, que de marcher dans une nuit éternelle. Enfin, Monsieur, quoique je ne sois pas médecin, & que j'aie écrit sur l'inoculation, quoique je ne demande point de pension, & que je desirasse que mes confreres touchassent celles qu'ils ont méritées ; malgré que mon mémoire soit fort ennuyeux, si vous protégez l'inoculation contre les préjugés & les fripons, vous serez certainement l'homme qui méritera davantage d'inspirer les sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être très-parfaitement, &c.

19 *Juillet*. On a imprimé depuis quelques jours une lettre de J. J. Rousseau de Geneve, qui contient sa renonciation à la société civile, & ses adieux aux hommes. C'est une déclamation des plus vives contre l'espece humaine, qu'il taxe de tous les vices, & qu'il abandonne à ses mœurs corrompues. Libre par la proscription qu'on a faite de sa personne, il se regarde comme sans maître & sans patrie ; il y déclare qu'il préfere les forêts aux villes infectées d'hommes cruels, barbares, méchants par principes, inhumains par éducation, injustes par des loix qu'ont dicté la tyrannie. On feroit presque tenté de croire que cette

lettre n'eſt point de Rouſſeau, tant elle eſt extraordinaire; que c'eſt une plaiſanterie de quelqu'un qui a voulu l'imiter : mais le ſtyle ſoutenu qui y regne, toujours mâle, toujours nerveux, ne laiſſe preſqu'aucun doute que l'ouvrage ne ſoit de ce moderne Diogene.

20 *Juillet. Lettre de M. le comte de Lauraguais à M. le comte de Biſſy, en lui envoyant copie de la lettre écrite à M. le comte de St. Florentin.*

Voilà, monſieur le Comte, la copie de la lettre que vous m'avez demandée, & que je crois moins indigne du ſujet qu'elle traite, depuis que vous l'avez applaudie. Vous me demandez auſſi mon mémoire : il faudra bien qu'il paroiſſe, car j'avoue qu'il peut me juſtifier de beaucoup d'imputations qu'on répand ſourdement. Je voudrois bien qu'il fît moins de bruit & plus d'effet. Je ſuis reſté dans le ſilence, tant que les choſes ſont reſtées dans le cercle où la force de l'opinion les meut : mais M. Omer de Fleuri m'a forcé de parler.

L'académie a trouvé mauvais; c'eſt-à-dire, M. du Hamel du Monceau & M. le Camus ont trouvé mauvais que j'appellaſſe le Fleury au réquiſitoire *Omer de Fleury ;* mais ils ont été aſſez contents des raiſons qui m'ont forcé à l'appeller ainſi : j'ai cité l'hiſtoire des quatre fils d'Aymon, l'uſage où nous étions de ne point appeller notre ſecrétaire ſimplement M. de Fouchy, ou Grand Jean, mais Grand Jean de Fouchy, comme il ſigne lui-même; qu'enfin MM. de Fleury étoient trois freres, qu'en leur ſuppoſant à tous trois autant d'eſprit & de talents, il valoit mieux les déſigner par leur nom diſtinctif que de leur donner des ſobriquets,

ainſi que le monde avoit conſacré ceux de *Choiſeul le Merle*, & de *Mailly la Bête*. D'ailleurs je leur ai dit qu'ayant écrit comme ſœur du Pot, s'ils me cherchoient querelle, il faudroit qu'ils me citaſſent devant les freres de la Charité : ils ont paru ſatisfaits, & cela me donne l'eſpérance de ne pas choquer meſſieurs. Cependant, malgré la conviction où je ſuis, que je démontrerai avec la derniere évidence, que le réquiſitoire eſt digne de toute cenſure, je viens d'avoir une idée qui me déſole, &, ſi vous penſez comme moi, je ſuis au déſeſpoir. N'imaginez-vous pas que M. Omer de Fleury, ainſi que le parlement, ont dit : il faut bien eſſayer à quoi la faculté de théologie peut être bonne : nous la faiſons déja taire en théologie ; voyons ſi l'on peut l'écouter en phyſique ; & ſi elle radote ſur l'inoculation, ainſi que ſur les ſacrements, nous lui défendons d'ouvrir à jamais la bouche que pour la conſécration ; ce qui ne tire point à conſéquence. S'ils ont penſé cela, je me pendrois d'en avoir ſuſpendu l'effet par mes raiſonnements. Bon jour, monſieur le Comte.

21 *Juillet. Lettre de M. le comte de Lauraguais à M. le comte de Noailles, le 8 juillet* 1763.

J'eus le bonheur, comme vous ſavez, Monſieur, de vous rencontrer hier : vous alliez monter dans votre carroſſe ; je crus être caché dans la foule des pauvres qui l'entouroient ; mais vos yeux me diſtinguerent, parce que votre main aime à ſoulager leur miſere. Vous me reconnûtes après trois ans, vous vîtes la joie ſe répandre ſur mon viſage, vous la fîtes paſſer dans mon cœur en m'embraſſant. Vous joignîtes à vos bontés pour moi des reproches

obligeants : & si vous vous moquâtes de moi en me disant que vous saviez que je ne venois point chez vous, parce que j'étois sûr que vous viendriez chez moi si je le voulois, je n'ai pu m'en fâcher ; je restai dans la confusion. Elle eût été bien plus grande, si j'avois deviné que je pusse être aujourd'hui dans le cas de recourir à vous.

Voilà mon histoire, & vous l'apprendrez à peu près par les trois copies de lettres que j'ai l'honneur de vous envoyer. Lisez d'abord celle à M. de St. Florentin, ensuite celle à M. de Bissy, enfin la seconde que j'ai écrite encore à M. de St. Florentin ; vous verrez les motifs & les raisons qui m'ont determiné à la démarche que j'ai faite. Souffrez, puisque j'eus l'honneur de vous voir hier, & que le pécheur toucha l'habit du juste, qu'il vous parle morale. Nos fautes excitent votre charité chrétienne, & dans le monde pervers les fureurs humaines. A peine ma lettre au comte de Bissy a-t-elle été écrite, qu'on m'en parla : enfin, j'appris hier qu'on crie au blasphême : je craignis d'avoir offensé quelqu'un, puisque je voyois qu'on parloit de venger Dieu : je relus ma lettre ; je cherchois au moins quelques indiscrétions. Faites-moi donc découvrir mes fautes, monsieur le Comte, car je n'y ai rien trouvé de blâmable. Vouloir que mon mémoire fît du bien, au lieu d'éclat, vous paroît surement honnête. C'est ce sentiment qui vous faisoit dérober à l'armée tous les moments que vous ne deviez pas à son exemple, pour donner au Roi les plus secrets avis du plus fidele de ses sujets. Mes raisons pour appeller le Fleury au réquisitoire *Omer de Fleury*, sont,

excellentes. Me puniroit-on pour n'avoir pas dit la meilleure de toutes, c'eſt que c'eſt ſon nom ? Le monde eſt donc bien juſte, puiſqu'il eſt ſi ſévere. Dire à l'académie qu'on écrit comme une garde-malade, ne peut offenſer que les médecins qui raiſonneroient comme cela. J'ai dit que je démontrerois que le réquiſitoire eſt digne de toute cenſure, & je l'ai déja fait. Mais tandis qu'on me menaçoit de M. Omer de Fleury, je me ſuis ſenti indigné contre lui ; il m'attaqueroit lui, quand je devrois demander ſa tête au parlement, c'eſt-à-dire, aux chambres aſſembles, pour avoir engagé la grand'chambre à la proſcription de nos races futures, pendant qu'il faut que toutes les chambres ſoient aſſemblées pour juger un ſimple gentilhomme ; j'ai dit, je ne le crains pas ; mais je vous demande, que faut-il faire ?

Enfin, quant aux vues que je ne fais que prêter évidemment à M. Omer de Fleury, & à la grand'chambre, c'eſt que j'avoue qu'il me parut toujours très-deſirable que les miniſtres des autels s'y conſacraſſent paiſiblement. Me puniroit-on, parce que je ſuppoſe qu'un bon prêtre pourroit dire la meſſe ſans que cela tire à conſéquence ? Se réſerve-t-on encore le droit de me perſécuter en chaſuble?

Quoi qu'il en ſoit, je ne ſais comment on a trouvé tout cela ; mais on m'a dit que la Reine crioit contre moi. Je me jette à vos pieds, & bénis vos grandeurs ; parce que j'admire l'uſage que vous en faites : parlez à madame la comteſſe de Noailles, daignez me parler, & je vous entendrai comme elle ; car hier j'ai ſenti que vos baiſers feroient

revivre un mort ; vous êtes fait pour tous les miracles.

22 *Juillet.* Il se répand des *Remontrances du parlement de Rouen* du 16 juillet 1763, au sujet des édits de la déclaration enrégistrée au lit de justice dernier. Elles sont de l'éloquence la plus mâle, la plus onctueuse & la plus vraie. Ce morceau, joint à celles de Paris, antérieures & postérieures à ce même lit de justice, paroissent avoir réuni tout ce que le zele patriotique, dirigé par le respect & la soumission dus au souverain, peuvent enfanter de plus beau, de plus solide & de plus touchant.

23 *Juillet.* Les Italiens ont donné aujourd'hui la premiere représentation des *Deux Chasseurs & la Laitiere*, fables dialoguées & mêlées d'ariettes. La musique est de Duni, les paroles d'Anseaume.

On regardoit cette nouveauté comme si peu de chose, qu'on ne l'avoit point affichée : elle a pris avec succès, à la faveur de la musique qui fait tout passer à cet heureux théâtre. Comme il n'avoit point de département fixe, il est devenu l'égout des autres ; il n'est point d'absurdité qui ne puisse y être admise.

24 *Juillet.* On a découvert parmi les livres de la bibliotheque du college de Louis-le-Grand, un manuscrit in-folio, noté & paraphé par M. d'Argenson, lieutenant-général de police, contenant un détail d'une conspiration formée par les jésuites & l'archevêque de Paris, du Harlay, contre les jours de Louis XIV. Cette conspiration avoit été découverte par l'abbé *Blache*, & voici ce qu'on en sait.

Cet abbé Blache étoit de Grenoble, avoit d'abord entré dans les ordres, vint à Paris, aumônier des relgieuses de la Ville-l'Evêque.

Quand il eût découvert la conspiration en question, il consulta trois jésuites pour savoir ce qu'il devoit faire. On sait le nom de deux, le P. *Dupuis* & le P. *Guilleret*. Leur réponse fut qu'il falloit laisser agir la providence, & qu'il n'étoit point obligé à révélation. Peu satisfait de cette décision, il consulta séparément le prieur de l'abbaye de St. Germain-des-Près, & celui des Blancs-Manteaux; ils furent du sentiment contraire. En conséquence, il fit parvenir à M. le Tellier, lors chancelier, un mémoire détaillé, contenant tout ce qu'il savoit de la conspiration prétendue. Il pria le chancelier de ne pas lui faire de réponse directement, pour ne point l'exposer à la vengeance secrete des auteurs du complot, mais pour sa tranquillité & pour certitude que sa lettre & ses instructions avoient été remises, il pria le chancelier de faire mettre une lettre rouge initiale à la gazette de France, le 31 décembre 1683. Ce qui a été exécuté. Cette lettre majuscule G est grise dans toutes les autres gazettes.

Cette année, le *Cabinet des Parfums* fut détruit. Le détail portoit, que c'étoit-là, & par le moyen des odeurs, qu'on devoit faire périr Louis XIV.

On motive cette conspiration par ce qui s'étoit passé en 1680. Le clergé venoit de publier les quatre fameux articles auxquels le Roi avoit donné toute l'authenticité, en les faisant enrégistrer dans toutes ses cours, & obligeant tous les professeurs de théologie de

les enſeigner. Cet acte de vigueur brouilla la cour de France avec le régime, & la paix ne fut faite que par la révocation de l'édit de Nantes, que madame de Maintenon, à la ſollicitation des jéſuites, obtint de la foibleſſe de Louis XIV.

Quoi qu'il en ſoit, en 1704 l'abbé Blache fut arrêté en vertu d'une lettre de cachet & mis à la Baſtille, où il eſt mort. Le jour de ſon empriſonnement, le lieutenant-général de police, commiſſaire en cette partie, dreſſa un procès-verbal, contenant inventaire des papiers de l'abbé Blache. Ces papiers furent rangés par cote, & paraphés par M. d'Argenſon; & c'eſt parmi ces papiers que s'eſt trouvé le manuſcrit en queſtion. Il a été dépoſé au greffe le 14 juillet, par MM. les commiſſaires du parlement, chargés de ce qui concerne le college de Louis-le-Grand & autres maiſons des jéſuites à Paris.

25 Juillet. Additions à l'Eſſai ſur l'hiſtoire générale & les mœurs des nations, depuis Charlemagne juſqu'à nos jours. Telle eſt la ſuite de *l'Hiſtoire Univerſelle* de M. de Voltaire. C'eſt un croquis très-informe de tout ce qui s'eſt paſſé juſqu'à la paix derniere; il veut tout embraſſer, n'approfondit rien, & traite tous les événements de la maniere la plus vague, la moins circonſtanciée, & ſouvent la plus erroné.

26 Juillet. On a trouvé au college de Louis-le-Grand une médaille frappée du temps de la ligue [1590] repréſentant le cardinal de Bourbon, élu Roi ſous le nom de Charles X, par les factieux, à la tête deſquels étoient les jéſuites. On a trouvé auſſi le coin qui a ſervi

à frapper les médailles de ce temps-là : cette derniere piece est sur-tout très-curieuse

27 *Juillet*. Samedi 23, a été joué pour la douzieme & derniere fois *l'Anglois à Bordeaux*, non par satiété, mais pour que les acteurs n'oublient pas les autres pieces. On a terminé également la pantomime, exécutée par le ballet du Roi.

28 *Juillet*. Pour compléter la collection des lettres de M. de Lauraguais, il faudroit en avoir encore deux de ce seigneur à M. de St. Florentin. On en a assez vu pour connoître son genre d'esprit, & s'instruire à fond du procès. Il suffit d'ajouter que dans la troisieme à ce ministre, écrite après la réception de la lettre de cachet, il marque qu'il a reçu les ordres du Roi avec toute la soumission d'un sujet ; que si cependant il lui est permis de faire ses très-humbles représentations, il observera qu'il eût desiré que les ordres de S. M. lui eussent été signifiés dans une forme plus légale.

29 *Juillet*. Le parlement a rendu un arrêt le 22 de ce mois, au sujet de la bibliotheque léguée par M. le président de Harlay au college des jésuites, à la charge de la rendre publique [ce qu'ils n'ont pas fait]. Il ordonne que, vu la difficulté, l'impossibilité même de distraire des autres livres ceux-là qui n'ont aucune marque de distinction, on s'en rapportera au verbal de la remise qui en fut faite aux jésuites, suivant lequel cette bibliotheque est évaluée à 25000 livres. En conséquence, on commencera par prélever cette somme sur la vente. Elle doit être employée à fonder deux bourses, dont

M. le prince de Tingry, héritier de la maiſon de Harlay, aura la nomination.

31 *Juillet*. Le Sr. de Bure, fils, a commencé de nous donner un catalogue de livres rares en tout genre. Le premier volume roule ſur la théologie. Ce projet eſt louable : il peut être très-utile aux littérateurs, & ſur-tout aux bibliographes. L'eſſai qui paroît, n'eſt pas à ſon point de perfection à beaucoup près. Il faudroit à de très-vaſtes connoiſſances de la librairie, joindre une fineſſe de tact, un goût exquis, incompatibles avec la préſente érudition.

31 *Juillet*. Mlle. Dumeſnil a joué dans *Médée*, ces jours-ci, avec tant d'enthouſiaſme de la part du public, que Mlle. Clairon s'en eſt alarmée. Elle ne devoit reprendre qu'à Fontainebleau ; elle n'a pu voir ſans jalouſie le triomphe de ſa rivale ; elle ſe diſpoſe à paroître inceſſamment.

2 *Août* 1763. Rouſſeau écrit à un de ſes amis qu'il y a une grande fermentation à Geneve ſur ſon compte : les citoyens ne ſont point contents de la conduite du magnifique conſeil, & peut-être ſera-t-on forcé de réintégrer ce membre dans tous ſes droits, privileges, &c. Il faudroit voir comment cet illuſtre miſanthrope ſe comportera dans cette occaſion : c'eſt ici la pierre de touche de ſa modeſtie ; il eſt à craindre qu'il ne dévoile un orgueil dont on le croit paîtri.

3 *Août*. Extrait d'un ſermon prêché à Ste. Marguerite, fauxbourg St. Antoine, le mercredi 20 juillet, par M. l'abbé Labbat, prêtre habitué de St. Euſtache.

Nemo vos decipiat per philoſophiam & inanem fallaciam. . . . . Dans les regnes précédents, les princes marquoient leur religion en protégeant les miniſtres de l'égliſe..... Les magiſtrats perſécutent l'innocence & oppriment la religion..... Les eſprits ſe ſoutiennent par une modération forcée & une politique momentanée..... Tôt ou tard la révolution éclatera dans un royaume où le ſceptre & l'encenſoir s'entre-choquent ſans ceſſe..... La criſe eſt violente, & la révolution ne peut être que trop prochaine.

Le prêtre, auteur du ſermon, a été décrété de priſe de corps par le Châtelet.

4 *Août*. On attribue à M. de Voltaire la fable ſuivante ſur l'expulſion des jéſuites :

Les renards & les loups un jour étoient en guerre :
Les moutons reſpiroient ; les bergers imprudents,
Chaſſerent par arrêt les renards de nos champs :
Les loups vont déſoler la terre.
Les bergers, ſoit dit entre nous,
Ne pourroient-ils pas bien s'entendre avec les loups.

5 *Août*. On ne peut s'empêcher de rire, en voyant le complot général des journaliſtes pour faire accroire au public que l'*Anglois à Bordeaux* eſt du Sr. Favart. Freron, dans la 19e. feuille, rompt une lance en faveur de ce parodiſte. Plus ces meſſieurs s'acharnent & ſe réuniſſent à ſoutenir ce paradoxe, plus le public connoiſſeur reconnoît une impulſion ſecrete & puiſſante qui les a forcés à parler ainſi contre leur propre ſentiment.

6 *Août*. On donne manuſcrits quelques

morceaux détachés du mémoire de M. le comte de Lauraguais, avec cette addition. On l'a dans toute ſon originalité :

Omer de Fleury dit, &c. Meſſieurs, comme je ſuis chargé par état de vous propoſer des theſes de médecine, & qu'il s'agit de diſſiper des nuages qui affoibliſſent la ſécurité, & de ſouhaiter une ſolution à des craintes, votre ſageſſe qui préſide à vos démarches, aſſurera un nouveau poids à ce que votre autorité pourra régler ſur le fait de l'inoculation, qui ſe préſente naturellement ſous deux aſpects...

Page 3. Et comme dans la petite vérole ordinaire, on s'en remet ordinairement à la prudence des malades & des médecins, vous ſentez bien que dans l'inoculation, où la tête eſt beaucoup plus libre, il ne faut s'en remettre à la prudence de perſonne.

Page 4. Mais comme ce qui peut intéreſſer la religion, ne regarde en aucune maniere le bien public, & que le bien public ne regarde pas la religion, il faut couſulter la Sorbonne, qui par état eſt chargée de décider quand un chrétien doit être ſaigné & purgé ; & la faculté de médecine, chargée par état de ſavoir ſi l'inoculation eſt permiſe par le droit canon.

Ainſi, Meſſieurs, vous qui êtes les meilleurs médecins & les meilleurs théologiens de l'Europe, vous devez rendre un arrêt ſur la petite vérole, ainſi que vous en avez rendu un ſur les *catégories* d'Ariſtote, ſur la *circulation du ſang*, ſur l'*émétique* & ſur le *quinquina*

On ſait que vous vous entendez par état à toutes ces choſes, comme en finances. Puiſque l'inoculation, Meſſieurs, réuſſit dans toutes

les nations voisines qui l'ont essayée ; puisqu'elle a sauvé la vie à des nations qui raisonnent, il est juste que vous proscriviez cette pratique, attendu qu'elle n'est pas enrégistrée ; & pour y parvenir, vous emploierez la décision de la Sorbonne, qui vous dira que saint Augustin n'a pas connu l'inoculation ; & la faculté de Paris, qui est toujours de l'avis des médecins étrangers.

Sur-tout, Messieurs, ne donnez point un temps fixe aux salutaires & sacrées facultés pour décider, parce que l'inoculation de la petite vérole sera toujours proscrite en attendant.

A l'égard de la sœur aînée de la petite, MM. des enquêtes sont exhortés à examiner scrupuleusement les pillules de Keyser, tant pour le bien public, que pour le bien particulier des jeunes messieurs qui en ont besoin par état.

La Sorbonne ayant donné son décret sur cette matiere théologique, nous espérons que vous ordonnerez la peine de mort [que les facultés de médecine & de théologie ont ordonnée quelquefois dans de moindres cas] contre les enfants de nos princes inoculés sans votre permission, & autre quiconque révoquera en doute votre sagesse & votre impartialité reconnue.

7 *Août*. Le célebre Cochin a gravé le fameux tableau trouvé à Billon en Auvergne, & dont on a déja parlé. Cette estampe se vend publiquement : elle rend parfaitement l'original, & en donne une beaucoup plus grande idée qu'il ne mérite. La composition en est immense, & d'une allégorie soutenue. On y critique entre autres le passage ;

non colluctatio nobis adversus carnem & sanguinem; sed adversus reges & principes. Il auroit fallu ajouter *tenebrarum*, mot qui pourroit avoir été omis exprès.

Le compte rendu le 15 juillet 1763, par le président Rolland, de ce tableau, en donne une explication fort détaillée : il ne fait pas difficulté d'insinuer qu'on est tenté de prendre pour la tête de Henri IV, celle qui est détachée & renversée dans le tableau, ayant pour inscription *Heretici insultantes.*

10 *Août. Lettre de M. le comte de Lauraguais à M. de St. Florentin, à la réception de la lettre de cachet du* 15 *juillet* 1763.

Je viens, Monsieur, de recevoir les ordres du Roi ; je les ai reçus avec tout le respect que tout sujet doit à son maître, mais aussi avec le courage qui me rend peut-être digne d'être le sujet du meilleur des Rois. Vous pouvez juger, Monsieur, dans ce moment, de mon existence toute entiere : croyez que je n'ai pas risqué le repos de ma vie pour faire rire les sots, crier les caillettes, scandaliser les honnêtes gens du monde, & désespérer les prêtres : j'espérois conserver à la France près de 50000 hommes, qui meurent tous les ans de la petite vérole : j'espérois empêcher leur proscription probable, en faisant frémir le parlement du réquisitoire qui préparoit cette affreuse proscription. Songez donc, Monsieur, & je vous le dis avec attendrissement, qu'il meurt à Paris tous les ans 20000 hommes, que cette ville est à peu près la vingtieme partie du royaume, que les morts se montent à 400000 hommes, que sur huit morts il y en a au moins un qui meurt de la petite vérole ; il y en a donc 50000 qui sont

enlevés par cette maladie ; & que l'avantage de l'inoculation étant de 300 contre 1, elle conservoit 59834 personnes à l'état.

Je n'ai pas commis le crime, Monsieur, de me croire criminel, pour avoir employé tous les moyens qui pourroient rendre ce réquisitoire odieux & méprisable. Je ne redoutois pas même d'être cité au parlement. S'il m'avoit condamné, en me plaignant de l'abus des loix, j'eusse adoré leur justice : je n'ai que la douleur de lui être dérobé, c'est le seul sentiment qui mêle quelqu'amertume à l'obéissance que je dois au Roi.

J'ai rassuré le pauvre homme que vous m'avez envoyé : il me croyoit apparemment coupable ; d'ailleurs, comme il avoit peut-être ses affaires & moi les miennes, & qu'enfin je n'aime pas les compliments, pour le tranquilliser, je lui ai dit que j'allois vous écrire, & lui ai donné ma parole que nous partirions cette nuit ensemble.

10 *Août. Lettre d'un philosophe à un autre philosophe de ses amis.* Je m'afflige avec tout autre, monsieur le Comte, de ce qui vous arrive ; mais j'en ris avec vous. La prison ne vous inquiete pas. Votre ame est toujours égale & tranquille, à Metz comme à Paris. Le public malin n'en croit rien : il se moque de vous, & prétend que vos lettres à M. de St. Florentin, à M. de Bissy & à M. de Noailles, sont de la mauvaise plaisanterie, sans goût, sans style, & que vous n'écrivez pas mieux en vers qu'en prose ; ce sont-là ses propres termes.

Si vous étiez, monsieur le Comte, de ces gens bouffis d'orgueil qui prétendent que tout ce qu'ils font soit bien, je me garderois bien

d'avoir

d'avoir tant de franchise ; mais je vous connois, vous êtes philosophe, la critique du public vous touche peu ; je sais que vous voulez bien écrire : on le voit assez. Cela suffit. On vous reproche sur-tout de courir après l'esprit, sans pouvoir l'attraper : ce n'est donc pas votre faute ; voilà ce qui vous justifie.

Aujourd'hui on ne juge des choses que par les apparences ; on ne veut pas se donner la peine d'approfondir les motifs qui font agir. L'homme est comme cela ; qu'y faire ? Vous ne lui ôteriez pas de la tête que vous voulez faire parler de vous, à quelque prix que ce soit : on dit tout haut à qui veut l'entendre que vos desseins *in petto* étoient que M. le procureur général vous dénonçât au parlement, pour être jugé les chambres assemblées, afin que la chose fît plus d'éclat, & que tout le monde parlât de vous comme d'un martyr.

Voyez, M. le Comte, comme on vous prête de la misere, de la petitesse : qu'on connoît mal le sage ! c'est bien de ces fadaises dont il s'occupe ! il aime le grand, le sublime. !

Le public ingrat ignore les peines que vous vous êtes données pour trouver de la porcelaine qui allât sur le feu ; combien de choses aussi importantes n'avez-vous pas tentées qui n'ont pas mieux réussi ? Ce n'est pas que vous ayez épargné l'argent assurément ; mais le temps de ces découvertes n'étoit pas venu : la postérité reconnoîtra vos services : l'homme de mérite n'est jamais jugé ce qu'il vaut de son vivant. C'est ce qui fait, M. le Comte, qu'on vous tourne en ridicule, qu'on se moque de vos talents & de votre esprit : on vous

blâme aussi d'avoir quitté le service : quand vous serez mort on ne parlera plus de tout cela, & vos cendres reposeront en paix.

Cette lettre est de M. le duc de Pequigny à M. le comte de Lauraguais.

11 *Août. L'Apologie des jésuites convaincue d'attentat contre les loix divines & humaines ; trois parties*. Cet ouvrage, attribué à M. de Montclar, procureur général du parlement de Provence, résume de nouveau tout ce qu'on a dit de plus spécieux en faveur des jésuites, renverse, détruit, pulvérise tout l'échafaudage de leurs défenseurs ; il finit par attaquer spécialement *l'apologie des jésuites de Nancy*, & ne laisse rien à desirer sur l'éclaircissement de cette matiere. Le livre est d'une façon nerveuse, concise & atterrante.

14 *Août*. On débite imprimé un portrait de M. de Voltaire de deux cents vers environ: il paroît que c'est quelqu'un, qui, sous le voile de l'éloge, a prétendu tourner en ridicule ce grand homme, quoique Freron paroisse le donner comme d'un louangeur de bonne foi. Voici le début :

Je chante un mortel exigu,
Et dont le frêle individu
N'a presque point de consistance ;
Mais s'il n'a ni hanche ni cu,
S'il est aussi sec qu'un pendu,
Le ciel le fit en récompense
D'esprit abondamment pourvu.

Après avoir détaillé les qualités de cet homme universel, l'auteur finit ainsi :

Quand on jouit de l'avantage
De réunir tant de trésors,
Il est permis, pour son usage,
De n'avoir qu'un petit visage,
Point de mollet & peu de corps.

On attribue cet écrit à M. de la Viéville.

16 *Août*. Les écrits sur *la richesse de l'Etat*, pour ou contre, ne tarissent pas. On distingue dans le grand nombre de ces brochures *la Balance égale*, ou *la juste Imposition des droits du Roi*. L'auteur y présente un plan d'administration très-séduisant, & qui semble approcher du vrai point tant desiré. Il improuve le projet qui a donné lieu à tous les autres, en démontre les défauts, & y supplée par le sien, tous les autres tendant à la destruction des finances.

16 *Août*. *Coup d'œil d'un Citoyen*, *ouvrage en trois parties*, *du sieur Forbonnais*, qui a fait, il y a déja du temps, le livre intitulé *Considérations sur les finances*, livre très-estimé en pareilles matieres. On prétend que M. le contrôleur général a pris de l'ombrage contre cet auteur systématique, sur-tout à l'occasion des liaisons qu'il a depuis quelque temps avec M. le duc de Choiseul; il a recherché le péché originel de ses liaisons avec M. de Silhouette: enfin ce citoyen zélé, sans être absolument exilé, a été conseillé de s'expulser & d'aller dans ses terres.

17 *Août*. Le *Saül* de M. de Voltaire, malgré la défense & la sévérité de la police, est imprimé. On y trouve peu de changements. Les avis sont fort partagés: les uns trouvent cet ouvrage détestable, & dans le fond & dans la forme; ils en réprouvent le style emphatique

& fimple tour-à-tour ; les autres le regardent comme un chef-d'œuvre d'impiété ; mais en même temps comme un ouvrage pittorefque & philofophique.

18 *Août*. On parle de donner l'hôtel de Conti à la comédie françoife, & de faire de la vieille falle un magafin d'éleves. Ce feroit une école d'académie de déclamation. Ce projet fuggéré par Mlle. Clairon, reprend faveur. Cette grande actrice gémit toujours de fe voir fous les cenfures de l'églife ; elle renouvelle fes efforts pour fecouer ces indignes anathêmes : par le titre d'*Académie de Déclamation*, elle éluderoit ces peines canoniques.

20 *Août*. La faculté de médecine ne voulant rien faire avec précipitation, ramaffe avec foin tous les faits relatifs à la matiere dont le parlement l'a chargée. Elle a écrit dans les cours étrangeres, pour avoir de toutes parts les notions les plus fûres & les plus multipliées fur l'inoculation : *Interea patitur Juftus* ; c'eft-à-dire que cette utile pratique refte profcrite ; ce que M. le comte de Lauraguais avoit prévu, & ce dont il fe plaignoit fi fort.

20 *Août*. M. de la Harpe, connu par différentes héroïdes, dont Freron a enrichi fes feuilles, entre dans la lice dramatique. La premiere tragédie que doivent donner les François, eft fon *Warwik*. Mlle. Clairon ne doit pas jouer dans cette piece.

24 *Août*. Il paroît une magnifique édition des *poéfies facrées de M. le Franc de Pompignan*, ornée de toutes les graces typographiques & de la magnificence du burin de M. Cochin. Cet auteur, tant myftifié, tant baffoué par

M. de Voltaire, a cependant un mérite ſpécifique; il y a dans ſes odes des ſtrophes dignes de Rouſſeau : ſes diſcours tirés des livres ſapientiaux ſont pleins d'une philoſophie ſublime, enrichie d'une poéſie vive, nerveuſe, & pittoreſque.

25 *Août*. Aujourd'hui M. l'abbé Rouſſeau a prononcé devant MM. de l'académie françoiſe le panégyrique de St. Louis. Le pere Elyſée, auſſi fameux prédicateur, a fait le même panégyrique devant MM. des académies des ſciences, & des inſcriptions.

Cette après-midi on a adjugé le prix d'éloquence à M. Thomas, cet athlete invincible, couronné tant de fois qu'on ne peut nombrer ſes victoires. Le ſujet étoit l'*éloge de Sully*. Meſſieurs Saurin, Duclos & Watelet, ſe ſont relevés ſucceſſivement pour achever la lecture de ce long ouvrage. On a été ſurpris du ton dogmatique & libre qui y regne. Pluſieurs endroits ſont une ſatire amere de l'adminiſtration actuelle; mais le moyen de louer un tel miniſtre, ſans critiquer ceux qui ne lui reſſemblent pas! La ſéance a fini ſéchement, M. d'Alembert, qui eſt en poſſeſſion d'égayer l'académie par quelque caricature du jour, étant encore auprès du roi de Pruſſe.

26 *Août*. Hier s'eſt fait l'ouverture du ſalon avec toute l'affluence poſſible. On ſait qu'on y expoſe les différents ouvrages que les peintres, ſculpteurs & graveurs de l'académie veulent y envoyer. La collection de cette année continue à donner une idée de l'école françoiſe, la ſeule aujourd'hui de l'Europe. Il ſemble que le public ſe ſoit porté plus vo-

lontiers en foule vers le tableau de M. Vanlòo, représentant les *trois Graces enchaînées de fleurs par l'Amour*. Le coloris en est des plus brillants, il est nourri de peinture. On a trouvé les figures un peu flamandes, on les eût desiré plus sveltes. *La Chasteté de Joseph*, par M. Deshayes, attire beaucoup d'attention. Les *Marines* de M. Vernet, *les quatre parties du jour*, & en général tous ses tableaux sont recherchés des amateurs. *La piété filiale* de M. Greuze se considere avec la plus grande admiration. Enfin *le Prométhée* en marbre de M. Adam; *le Pygmalion* de M. Falconnet, emportent les suffrages en cette partie.

27 *Août*. On a placé hier au fallon le portrait du Roi en tapisserie, d'après le tableau original de M. Louis-Michel Vanloo, exposé en 1761. Cet ouvrage est de la plus grande magnificence pour l'exécution. Il faut être prévenu pour ne pas s'y méprendre. S. M. y est en pied avec tous les attributs de la royauté. Les ombres, les nuances, les teintes, les dégradations y sont de la précision la plus correcte. On diroit que l'on a d'abord tissu le canevas de la forme la plus fine & la plus serrée, & qu'on la peint ensuite. C'est de M. Audray.

28 *Août*. *Requête de la veuve Calas au Roi*, en vers. Ce morceau, plein de poésie & de pathétique, est de très-bonne main; on n'en dit pas l'auteur.

29 *Août*. On répand dans le public une estampe, gravée il y a plusieurs années, mais qui étoit restée dans le plus grand secret; elle a été faite d'après la *Colonne Médicis*. Elle repré-

fente l'extérieur de cet ouvrage, & la coupe intérieure est perpendiculaire. Dans un coin du tableau on voit l'ignorance en bonnet d'âne, qui amene à sa suite des pionniers & autres ouvriers, prêts à démolir. Au pied de la colonne se trouvent des sauvages, qui se disposent à la défendre. Ils supportent les armes de M. de Bignon, alors prévôt des marchands. On sait que ce fut M. de Bachaumont qui s'opposa pour lors à cette barbarie, ayant acheté le monument. Cette gravure, conséquemment très-injurieuse au prévôt des marchands, avoit été supprimée : elle reparoît depuis peu, à l'occasion des travaux qu'on fait dans l'hôtel de Soissons.

30 *Août.* Le discours de M. Thomas continue à faire grand bruit. On assure qu'on en avoit supprimé déja plusieurs phrases avant la lecture. On trouve qu'on n'a pas tout retranché; on cite la devise qu'il avoit donnée : *ô utinam !* On n'a pas voulu la laisser imprimer.

31 *Août.* *Catéchisme de l'honnête homme*, ou *dialogue entre un Caloyer & un honnête homme*, *traduit du grec vulgaire par J. J. R. D. G.*

Tel est le titre d'une très-petite brochure fort rare. Il paroît qu'on veut la mettre sur le compte de Rousseau : bien des gens la donnent à M. de Voltaire. Les personnes un peu instruites ne l'imputent ni à l'un ni à l'autre. On prétend que cet ouvrage n'est que le précis mis en dialogue d'un plus ancien, connu de tous les gens de lettres, attribué à Saint-Evremond, quoiqu'il y ait bien de l'apparence qu'il n'en soit pas. On a lieu de le soupçonner du roi de Prusse, ou peut-être de la Métrie, mort à la cour de ce prince. Quoi qu'il en

foit de la génération de cet écrit peu répandu, mais fort recherché, il eſt du nombre de ceux qui n'auroient jamais dû voir le jour : malheureuſement il eſt imprimé & conſéquemment indélébile.

1 *Septembre* 1763. La littérature eſſuie des modes, ainſi que tout le reſte : depuis quelque temps les génies ſe ſont tendus vers la finance & la politique : les calamités de l'état ont fait naître des écrits vigoureux preſque dignes des beaux jours des républiques d'Athenes & de Rome. On y voit la liberté palpitante rendre les derniers ſoupirs avec la plus grande énergie. On ſent bien que nous voulons parler des belles remontrances que nos divers parlements ne ceſſent de faire en ces temps orageux : celles de Bordeaux ne ſont point inférieures à celles de Paris & de Rouen ; elles enchériſſent même, & n'approchent point encore, à ce qu'on aſſure, de celles de Grenoble.

2 *Septembre*. L'ouvrage de M. Thomas fait un bruit du diable à la cour : les fermiers généraux ſur-tout s'en plaignent. Malgré les retranchements qu'on aſſure y avoir été faits par l'académie, on y trouve encore des choſes trop fortes pour des temps où l'adulation & la molleſſe ont énervé toute la vigueur des ames. On eſt ſurpris qu'un homme attaché à un miniſtre ait parlé avec tant d'amertume de l'adminiſtration moderne. Ce langage feroit honneur au maître, s'il l'avoit entendu.

3 *Septembre*. On crie pluſieurs arrêts du conſeil, qui ſuppriment les beaux écrits dont on a parlé. Il ſemble qu'on veuille interdire aux parlements la liberté de faire imprimer ces grands morceaux d'éloquence, propres à

transmettre dans les mains particulieres les sentiments mâles & généreux des vrais patriotes. Celui contre Bordeaux est adroit, en ce qu'il donne cet écrit, & les autres comme propres à décourager les peuples; & c'est sur ce motif qu'il est fait une défense générale aux imprimeurs de France de dévoiler ainsi les secrets de la cour & des parlements, sans son approbation. Cet écrit, comme littéraire, est attribué au Sr. Moreau, appellé l'avocat des finances.

4 *Septembre*. Depuis quelques jours, Mlle. Dumesnil & Mlle. Clairon ont joué en présence l'une de l'autre dans *Héraclius* & dans *Rodogune*. La premiere l'a sans contredit emporté, & le public, quelqu'idolâtre qu'il soit de la derniere, ne s'est point mépris sur la différence qu'il faut mettre entre ces deux rivales.

5 *Septembre*. On annonce la *Mariamne* de M. de Voltaire comme refondue en grande partie; il y a un rôle tout nouveau.

5 *Septembre*. M. l'abbé Yvon, ce fameux proscrit comme complice & auteur de la these de l'abbé de Prades, revenu depuis quelque temps en ce pays, avoit annoncé qu'il falloit un ouvrage capable de surprendre. Il paroît cet ouvrage, & il étonne en effet, non par la maniere dont il est traité, mais par son but extraordinaire dans un pareil homme : c'est une *réponse à la lettre de J. J. Rousseau à Christophe de Beaumont, archevêque de Paris*. On est tout-à-fait émerveillé de voir un apôtre de l'athéisme tourner casaque, & servir de bouclier à M. de Beaumont.

Il ne paroît encore que la premiere partie de cet ouvrage ; il doit contenir quinze lettres ; elle renferme une préface fort longue, suivant l'usage de ce verbeux métaphysicien, & la premiere lettre ; c'est-à-dire que, pour réfuter une brochure très-mince, ce champion volumineux se dispose à donner au public une suite de trois ou quatre volumes *in*-12. Quant au style, personne n'osera le mettre en parallele avec la plume brûlante de Rousseau.

6 *Septembre*. L'académie des sciences distribue le programme d'un sujet proposé par un citoyen zélé, *sur la meilleure maniere d'éclairer une grande ville, en embrassant autant qu'il sera possible la sûreté, la durée & l'économie*. On y développe plusieurs points à considérer, qui rendent cette question plus compliquée qu'elle ne paroît au premier coup d'œil. Les ouvrages doivent être envoyés avant le premier janvier 1766.

Le prix est une somme de cent pistoles, qui a été déposée par le citoyen zélé. On sait que c'est M. de Sartines, aujourd'hui lieutenant général de police dans cette capitale.

7 *Septembre*. On a repris aujourd'hui *Marianne* avec les changements qui ont paru nécessaires, disoit l'affiche. Le concours n'a pas été nombreux, comme il l'est aux pieces de M. de Voltaire, & tout cet appareil n'a point fait, ainsi qu'on l'espéroit, la sensation d'une piece nouvelle. Les innovations se réduisent au rôle de *Varus*, auquel on en a substitué un autre. Il se trouve dans la même position, & dit à peu près les mêmes choses & les mêmes vers. Beaucoup de spectateurs ont regretté de

grandes beautés de détail supprimées dans les changements faits à cette tragédie.

8 *Septembre.* La *Gazette Littéraire* n'a point encore paru, elle est toujours suspendue par l'opposition formée en vertu du privilege du *Journal des Savants.* L'affaire portée au conseil devroit être jugée à Compiegne, mais elle n'a pu l'être, les parties intéressées ayant demandé du temps pour produire réciproquement leurs titres.

9 *Septembre. Les Remontrances de Grenoble* annoncées comme un chef-d'œuvre de liberté & d'énergie, sont ici de la plus grande rareté & ne se vendent point. Nous venons de les lire, elles soutiennent la réputation qu'elles ont, &, comme on l'a dit, les Cicéron, les Démosthene, les grands orateurs des anciennes républiques, se trouveront revivre dans un si bel ouvrage.

10 *Septembre.* La salle de l'opéra n'est point encore prête; on prétend que ce sera pour le retour de Fontainebleau, c'est-à-dire, pour la fin de novembre. On est indigné que dans une capitale on travaille aussi lentement à satisfaire les plaisirs du public.

11 *Septembre.* M. de Voltaire avertit dans toutes les gazettes, dans tous les ouvrages périodiques, que son édition de Corneille est prête, qu'il ne tiendra point à lui qu'elle ne paroisse; mais que les gravures ne sont point finies, que ce sera pour l'année prochaine. Il est étonnant que depuis que le public est dupe des souscriptions, il y donne encore.

M. de Voltaire profite de l'occasion pour faire une nouvelle protestation contre tout

ce qui paroît sous son nom. Il déclare que les Cramer seuls ont droit d'imprimer ses ouvrages, & qu'il n'avoue que ce qui sort de leur imprimerie.

12 *Septembre.* Le sieur Moreau continue à se décrier, en prêtant sa plume d'une façon vile & méprisable. On lui met sur le corps différentes *lettres du chancelier aux cours souveraines*, entr'autres celles aux parlements de Bordeaux & de Grenoble. Ces pieces, comme littéraires, (& c'est le seul point de vue sous lequel nous les envisageons) sont pleines d'un amas de phrases boursouflées & puériles: on y remarque même un ton de persiflage indécent dans la bouche du grave magistrat qu'on fait parler. Le tout est assaisonné d'une amertume qui sent l'auteur accoutumé à écrire des satires, & non le personnage suprême qui tempere, qui calme les esprits trop exaltés.

13 *Septembre. Profession de Foi philosophique.* C'est le titre d'une brochure légere, où l'on cherche à tourner en ridicule les ouvrages de M. Rousseau. Il est fort aisé de le faire, rien ne prêtant plus à la parodie que le sublime, soit en style, soit en action, soit en morale. On ne peut se dispenser de rendre justice à l'esprit & à la bonne plaisanterie de l'auteur. On n'en dit pas le nom; mais c'est un des meilleurs ouvrages faits contre l'immortel Rousseau; il est plein des égards & des considérations qu'on doit au grand homme.

14 *Septembre.* M. Saurin vient de produire ce qui suit.

AU ROI.

Pour ton inscription, LOUIS, on s'évertue.
Qu'est-il besoin d'esprit? Notre cœur t'a nommé;
Qu'on mette en lettres d'or au bas de ta statue :

LOUIS LE BIEN-AIME.

15 *Septembre*. Il a débuté ces jours-ci aux Italiens une actrice d'un ordre supérieur : elle est faite pour remplacer Mad. Favart, & elle la surpasse déja. Elle n'a pas un organe bien étendu, mais de la gentillesse dans la voix ; elle se distingue par une grande aisance sur le théâtre, par une intelligence très-rare dans une débutante. Elle est reçue, mais ne doit commencer à jouer qu'à pâque. Elle va s'exercer en province, d'ici à ce temps-là. Elle se nomme Mlle. Beaupré.

18 *Septembre*. *Les quatre Saisons* ou *les Géorgiques Françoises, par M. le cardinal de Bernis*. C'est le pendant des *quatre Parties du Jour* : même délicatesse, mêmes graces, même imagination riante & facile ; trop de profusion encore d'images, des richesses poétiques, mais peu de philosophie ; en un mot la muse de M. de Bernis n'est pas moins agréable sous sa calotte rouge qu'en petit rabat. Cet ouvrage a l'air d'un larcin d'ami, par les fautes typographiques de l'imprimé. On critique également le titre des *Géorgiques Françoises*, qu'on attribue à l'éditeur.

19 *Septembre*. On doit donner incessamment *Blanche & Guiscard*, tragédie imitée librement de l'Anglois, par M. Saurin, de l'académie

françoise. Ce sujet est tiré de *Gilblas* (2e. vol. chap. 4, intitulé *le Mariage de vengeance.*) M. Saurin avoit déja lu le premier acte à une assemblée publique de l'académie, & il n'avoit point été goûté. Le dénouement semble surtout devoir donner beaucoup de tablature. Un mari fait mettre l'épée à la main au roi; il tombe; & sa femme s'approchant pour lui donner du secours, il la poignarde, la jugeant infidelle. Cet instrument long, dont il faut que le moribond se serve avec graces & vigueur, a beaucoup intrigué : on verra comment sera exécuté le coup de théâtre. Les comédiens, grands partisans du costume, ont été au cabinet des estampes pour l'habillement des Siciliens de ce temps-là. Il s'est trouvé peu pittoresque & peu théâtral; il a fallu y suppléer, en se rapprochant davantage des temps modernes.

M. le chevalier de la Morliere publie qu'il avoit déja traité ce même sujet : le public doit être fâché de ne pas voir du tragique de sa façon.

20 *Septembre.* Il court dans le monde une lettre manuscrite à M. J. J. Rousseau. On l'attribue à une dame, qui joint aux graces de la figure & de la jeunesse, celles de l'esprit & de la belle littérature. Elle rétorque ingénieusement contre cet écrivain quelques expressions, quelques façons de penser de cet auteur, qui, isolées, paroissent fort ridicules ou fort impertinentes. Cette plaisanterie trop longue ne peut être placée ici.

21 *Septembre.* Le pere Cerutti, jésuite, âgé de vingt-quatre ans, le fameux auteur de leur *Apologie*, est à Paris en abbé. Il part pour

Avignon ; Il travaille à une continuation de son ouvrage. Ses premieres visites ont été chez MM. d'Alembert & Duclos ; ce qui a fait dire plaisamment à ce dernier, qu'on n'avoit rien à craindre de ce jésuite, que cette double visite valoit une abjuration.

23 *Septembre*. *Clovis*, *poëme*. C'est le même plan de Desmarets, alongé de plusieurs chants ; il est en vers de six syllabes. On sent qu'il est traité d'une façon moins grave. L'*Orlando furioso* paroît avoir été le modele de l'auteur, modele qu'il n'a pas attrapé à beaucoup près. Il a parodié Desmarets, comme Voltaire a parodié Chapelain : il n'est pas plus heureux dans cette imitation. Il y a pourtant de la facilité & du pittoresque dans sa versification.

24 *Septembre*. M. de Lauraguais ayant écrit à M. de Voltaire pour lui faire part de son séjour à la citadelle de Metz, cet auteur a pris la chose en plaisantant. Il paroît ignorer dans sa réponse les motifs de la détention de ce seigneur, il le suppose en ce poste comme honoré de la confiance du Roi ; il le félicite & ne doute pas que S. M. n'ait reconnu ses talents, en les récompensant aussi honorablement. C'est un persiflage aussi indécent que facile à faire.

25 *Septembre*. M. de Sauvigny nous a lu la tirade contre Palissot, qui devoit être insérée dans le *Socrate*. Ce morceau contre le moderne aristophane, est nerveux, & peint à merveille ce scélérat. Il est fâcheux que la police ait couvert de son égide ce vil personnage.

26 *Septembre*. Les comédiens françois ont donné aujourd'hui la premiere représentation

de *Blanche & Guiscard*, tragédie de M. Saurin, imitée librement de l'Anglois, est-il dit sur l'affiche. Ce drame est vicieux dans ses caracteres & dans sa contexture ; il paroît d'abord prêter beaucoup par sa catastrophe sanglante & par la violence des passions où se trouvent les acteurs ; mais l'instabilité de caracteres, petits & grands, dans la même action, les rend impropres à la scene. On peut voir le sujet dans Gilblas, qui a été littéralement imité. Il se passe une reconnoissance dès le premier acte, ce qui est contre toutes les lettres dramatiques.

Le coup d'épée que le connétable donne à sa femme, quoique couché sur le plancher, est merveilleusement exécuté. Bellecour le pousse avec toute la grace possible. Mlle. Clairon n'a pas joué avec le même succès qu'à l'ordinaire. Elle fait *Blanche*. L'auteur a supprimé le rôle de *Constance*, plus théâtral, & qui auroit pu faire un grand effet.

27 *Septembre*. M. de Bullionde, capitaine des carabiniers, chevalier de St. Louis, est mort depuis quelque temps ; il n'avoit que vingt-deux ans. Son essai dans la littérature, la *Pétrissée*, quoique des plus médiocres, mérite qu'on jette quelques fleurs sur son tombeau.

29 *Septembre*. On assure que Fontainebleau sera très-brillant pour les fêtes, que le *palais de diamants* est changé, & doit être infiniment plus beau.

L'Idoménée, de M. le Mierre, doit être joué à la cour pour la premiere fois, & ne paroîtra point à Paris avant ; on l'annonce d'avance comme un drame de la plus grande beauté

pour les situations : si la piece réussit, il est d'étiquette qu'on fasse à l'auteur une gratification de deux mille écus.

30 *Septembre.* Il est beaucoup question de l'édition de Tacite, à laquelle on travaille sous les auspices de l'abbé Brothier, ci-devant jésuite. Ce savant très-estimé en cette partie, a restitué les passages tronqués de l'historien latin. On assure que c'est de la plus grande beauté, & dans le vrai goût de l'original. Les Anglois sur-tout en font grand cas, & attendent avec impatience cette production. Cet abbé Brothier est regardé comme ayant travaillé en tout ou en grande partie à deux parties de *l'Appel à la Raison.*

1 *Octobre* 1763. Garrick, ce fameux acteur & directeur d'un des théâtres de Londres, est à Paris depuis quelque temps. Il est venu à nos spectacles ; il a fait connoissance avec nos acteurs, sur lesquels il ne s'explique que vaguement & avec des louanges qui indiquent des restrictions. On prétend que Mlle. Clairon avoit pris des leçons de lui pour la piece de M. Saurin, auquel cas elle n'a point fait honneur à son maître. Cette tragédie est sans contredit celle où elle a le plus mal joué depuis long-temps.

2 *Octobre. Théâtre de monsieur Favart, ou recueil de comédies, parodies, opéra comiques, avec les airs, rondes & vaudevilles notés dans chaque piece.* Cet ouvrage, en huit volumes, contient une infinité de drames de toute espece. On en connoît plusieurs qui ont eu un très-grand succès. Il paroît que les opéra comiques sont le vrai genre de ce parodiste gai & naturel. Quiconque lira ce mélange, y trouvera

une touche bien différente de celle de l'auteur des *Sultanes*, d'*Annette & Lubin*, & tout récemment de *l'Anglois à Bordeaux*. On a mis plusieurs pieces sous le nom de Mad. Favart : il est à présumer qu'elle n'y a qu'une très-légere part.

3 *Octobre*. *Blanche & Guiscard* a fini après la troisieme représentation. Pour consoler l'amour-propre de l'auteur, les comédiens avoient affiché le samedi 10 décembre que cette piece seroit jouée pour la derniere fois à cause du voyage de Fontainebleau.

Les concerts François sont suspendus pendant le séjour de la cour à Fontainebleau. Il est bien à craindre qu'on ne soit obligé de les reprendre au retour; la salle qu'on fait aux Tuileries pour l'opéra, ne sera vraisemblablement pas en état d'y jouer. On découvre à chaque instant de nouvelles choses à faire, soit pour la sureté du service de ce spectacle, soit pour les commodités & pour l'agrément du public. C'est le Sr. soufflot qui y préside, & cet ouvrage ainsi morcelé en détail ne lui fait point honneur : il devoit embrasser d'un coup d'œil l'ensemble de ce qu'il avoit à faire.

7 *Octobre*. On a donné aux Italiens le 27 septembre, la premiere représentation d'une piece nouvelle, intitulée *les Amours d'Arlequin & de Camelie*. Ce drame, très-goûté, quoiqu'Italien, est de M. Goldoni. On ne sauroit croire combien, dans un sujet si simple, il y a de vraies beautés : les incidents en sont très-multipliés, ils s'enchaînent tous & sortent naturellement les uns des autres. Le pathétique & le comique sont tellement fondus en-

ſemble dans cette piece, qu'ils ne ſont point diſparate. Mlle. Cornelie y brille par le ſentiment.

8 *Octobre. Lettre de l'homme civil à l'homme ſauvage.* Cette ſage production eſt de M. Marin, cenſeur royal. Il a voulu faire quelques efforts pour repouſſer les dangereux ſophiſmes du philoſophe de Geneve; & cet athlete eſtimable mérite en cela des éloges. A-t-il réuſſi? Il convient lui-même que c'eſt le pot de terre contre le pot de fer. Pourquoi donc vouloir être briſé?

9 *Octobre.* Il commence à ſe répandre un *in*-12. en billot, intitulé l'*Arétin*. Il a pour épigraphe *Parve, nec invideo, ſine me, liber, ibis in ignem*. On peut ſur cette étiquette juger de ce qu'il contient. C'eſt un ouvrage dans le goût de Rabelais, un amphigouri, où il ſe trouve des choſes excellentes; il indique beaucoup de connoiſſances & même d'érudition de la part de ſon auteur. En général, c'eſt un homme qui en veut beaucoup à l'écriture ſainte, & qui parodie les différentes hiſtoires des livres ſacrés d'une façon à les tourner en ridicule aux yeux de ceux qui ne connoîtroient pas le contre-poiſon. Auſſi prétend-on que ce livre eſt d'un ex-mathurin. On l'avoit attribué à M. de Voltaire.

10 *Octobre.* Le poëme épique de M. d'Arnaud, ſur *Pierre premier*, ſe trouve dans une fâcheuſe concurrence: M. Thomas, malheureuſement pour lui, traite le même ſujet. Il n'y a pas d'apparence que le moderne *Jérémie* puiſſe tenir devant un pareil adverſaire: au reſte, le public jugera.

11 *Octobre*. On vient de recueillir en quatre volumes *in*-8. les œuvres du roi de Pologne Stanislas, sous le titre *d'Œuvres du philosophe Bienfaisant*. On lit dans la préface un portrait de ce monarque, qui est une espece d'historique de sa vie, par M. le chevalier de Polignac. Cet ouvrage ne peut que faire honneur au Roi dont il porte le nom : tout y est très-estimable, à ne le regarder que comme les productions d'un citoyen ; & l'on ne peut lui refuser des éloges, en n'y considérant que l'homme de lettres. Dans les observations sur le gouvernement de Pologne on lit : « Nous n'avons que » trop souvent sujet de nous plaindre du choix » que nous avons fait de nos Rois. A peine » avons-nous élevé nos Rois sur nos têtes, » qu'ils tâchent de nous écraser ; ils voudroient » anéantir tout ce qui a contribué à les mettre » sur le trône. » C'est un Roi qui parle.

12 *Octobre*. Vers attribués à M. de Voltaire, sur la statue du Roi faite par M. Pigale pour la ville de Rheims :

Esclaves prosternés sous un Roi conquérant,
De vos pleurs arrosez la terre :
Citoyens, levez-vous sous un Roi bienfaisant :
Enfants, connoissez votre pere.

13 *Octobre*. On fait un conte assez plaisant pour donner matiere à une comédie : en conséquence nous allons en donner l'extrait. On rapporte qu'à Roye le lieutenant général faisoit la cour à une demoiselle qui paroissoit agréer son hommage ; un officier se mit sur les rangs, il ne put effacer le robin. Dans un

accès de rage il le tire à part, il lui déclare qu'il faut cesser ses assiduités auprès de la demoiselle, ou se déterminer à se battre. Le magistrat, homme de cœur, lui répond que rien n'est capable de l'intimider : il accepte le défi. Tous deux rendus au champ de bataille, le robin annonce qu'il ne sait point se battre à l'épée, mais qu'il a apporté des pistolets. Il en fait voir deux, donne à choisir au militaire, lui présente ensuite de quoi charger le sien. La préparation faite il continue d'offrir généreusement à son rival de tirer le premier. Il tire : le robin tombe : l'officier le croit mort ; va prendre la poste & part. Quelque temps après il rencontre quelqu'un de l'endroit, qui lui demande « ce qu'il étoit devenu ? pourquoi » il étoit parti sans dire mot ? —Vous ne » savez pas mon affaire, réplique l'officier » surpris ; c'est moi qui ai tué votre lieute- » nant général. —Vous n'y pensez pas, ré- » part en riant le quidam : il est plein de vie, » il vient d'épouser Mlle. une telle....» Coup de foudre pour le militaire : il reconnoît combien il a été dupe ; il finit par en rire & par avouer son étourderie. Le fait est que le magistrat lui avoit présenté des balles artificielles, au moyen de quoi le pistolet n'étoit que chargé à poudre ; il avoit fait le mort, se doutant bien de l'évasion de l'autre, &c.

14 *Octobre*. Il se répand un mot de Mad. la marquise sur le tableau des *Graces* de M. Vanloo, qui désole ce grand artiste. L'illustre protectrice étoit au salon. Celui-ci l'escortoit. Quelqu'un dit à Mad. de Pompadour qui paroissoit négliger le tableau de Vanloo :

» Madame, vous ne faites pas attention à ces » *Graces*: — Çà, des *Graces*! dit dédaigneu- » sement la virtuose; çà, des *Graces*! » & fait en même temps une pirouette pour aller plus loin voir les citrons de Javotte. L'artiste humilié s'approche humblement, & lui dit; « Madame je les referai. »

16 *Octobre*. Epître à Lucinde, par un sage.

Oui, c'est Lucinde (1) que j'ai vue:
C'est ainsi qu'elle eût soupiré;
Oui, c'est bien cette ame ingénue,
Qui s'épanouit par degré:
Enfin, c'est la nature même,
Dans toi c'est elle que l'on aime;
Tu dictes ses plus douces loix:
Dans tes regards elle respire,
Sur ta bouche elle vient sourire,
Elle s'exprime par ta voix.
Qu'elle soit toujours ton modele:
Elle est la mere des succès:
Pour reconnoître ses bienfaits,
Sois toujours naïve comme elle.
Sa beauté dédaigne le fard.
Suis l'exemple qu'elle te donne:
La simple fleur qui la couronne,
Vaut tous les prestiges de l'art.
De mille sons l'essaim frivole

(1) Mlle. Doligny, qui a joué le rôle de *Lucinde* dans l'*Oracle*.

Viendra bientôt grossir ta cour :
Ah ! crains leur encens qui s'envole
Aussi vîte que leur amour !
Leurs cœurs ressemblent à leur tête ;
Garde-toi de ces séducteurs :
Ils t'écriroient sur leurs tablettes,
Et puis iroient tromper ailleurs.
Je sais, si tu voulois m'en croire,
Celui qu'il te faudroit choisir :
Il est amoureux de la gloire,
Très-indulgent pour le plaisir :
Il fuit le faste & l'étalage :
En un mot, cet amant, c'est moi....
Tu t'offenses de mon hommage !
Il est indiscret, je le vois.
Un mentor déplaît à ton âge.
Flore n'aime que le printemps ;
Lucinde ! tu n'a pas vingt ans,
Et j'ai le malheur d'être sage !

17 *Octobre.* C'est M. de Sartines qui a la librairie. Le sieur Marin est choisi pour le secrétaire. On parle de donner à ce lieutenant général de police un conseiller au châtelet sous ses ordres, les grandes occupations de ce magistrat ne pouvant suffire à une partie aussi étendue.

18 *Octobre.* Annonce tirée d'une gazette de Londres du 23 septembre. « Il est arrivé » dans cette ville un François célebre par » plusieurs excellents ouvrages philosophi- » ques. Il se nomme M. de Vergy : l'objet » de son voyage en Angleterre est de voir » des hommes. »

Dans la gazette suivante, M. de Vergy a fait insérer cette réponse.

« M. de Vergy est fort sensible à l'honneur » qu'on lui fait de le mettre dans les papiers » publics. Il ne mérite pas certainement » une distinction aussi flatteuse ; mais il prie » messieurs les Anglois de croire qu'il est » autant d'hommes à Paris qu'à Londres, » dans le sens philosophique que le gazetier » paroit avoir voulu attacher à ce mot, & » qu'il n'est pas venu ici dans l'esprit ridi- » cule de trouver de l'humanité plus par- » faite. Sans mépris & sans enthousiasme » pour tout être, portant un grand ou un » petit chapeau, un turban ou un bonnet » quarré, il est persuadé que tout est au » mieux, & même le petit orgueil qui pré- » tend à la supériorité. »

Quel est ce M. de Vergy, François célebre par d'excellents ouvrages philosophiques ? C'est un problême à résoudre. Le ton modeste de sa réponse donne lieu de croire qu'il auroit réformé cette erreur du gazetier, si c'en eût été une ; d'un autre côté, on ne connoît point ici aucun auteur de traités philosophiques, nommé Vergy. Est-ce un nom supposé d'un homme de lettres plus connu ? C'est le point de la question.

19 *Octobre*. M. Thomas, secrétaire de M. le duc de Praslin, connu par ses triomphes académiques, & sur-tout par son *éloge de Sully*, vient d'être nommé secrétaire interprête des cantons Suisses pour le Roi. Il doit cette grace à M. de Praslin, qui a cherché à l'attacher au gouvernement,

gouvernement, pour lever l'obstacle qu'on lui opposoit, & mettre cet homme de lettres en état d'être adopté pour membre de l'académie, si l'occasion s'en présente.

L'académie ne reçoit point dans son sein des gens qui ont un service particulier auprès des grands, à moins que ce ne soit chez les princes.

20 *Octobre. Vers des Lorrains au roi* Stanislas, *à l'occasion du trône de Pologne vacant par la mort du roi électeur de Saxe :*

Peuple ami de la liberté,
Qui dans un roi ne chérissez qu'un sage,
Venez à Stanislas rendre un troisieme hommage;
C'est le rendre à l'humanité.
Mais, ô vous, Stanislas ! vous des rois le modele,
A vôtre propre loi seriez-vous infidele !
Vous régnez sur nos cœurs, que voulez-vous de plus!
La monarchie universelle
N'est que l'empire des vertus.

21 *Octobre.* M. l'abbé Boulet de Vauxelles a fait hier en Sorbonne un sermon, suivant l'usage, à l'occasion de la fête de Ste. Ursule : il a pris l'incrédulité pour matiere de son discours ; il a démontré que la foi se retiroit de la France ; il a prétendu que nos malheurs en tout genre ne le prouvoient que trop ; il a pris occasion de-là pour en faire un tableau des plus tristes & des plus véhéments. On regarde ce discours, bien fait dans son genre, comme une déclamation également indigne & de l'orateur citoyen & de l'orateur chré-

tien. On prétend qu'il feroit repréhenfible à beaucoup d'égards fous ces deux points de vue.

22 *Octobre.* M. de Voltaire ne laiffe paffer aucune occafion de draper M. de Pompignan : il publie un quatrain à l'occafion des traductions de Jérémie que vient de donner au public ce magiftrat poëte :

Savez-vous pourquoi Jérémie
A tant pleuré durant fa vie?
C'eft qu'alors il prophétifoit
Que Pompignan le traduiroit.

23 *Octobre.* M. l'abbé Cannieres Deslandes a fait auffi un *Eloge de Sully*, qui a concouru avec celui de M. Thomas. Il a mis à la tête de fon difcours un avertiffement préliminaire. Là-deffus, bavardage peu honorable & qui prévient mal. Ses notes font plus philofophiques qu'hiftoriques, & fentent fouvent la déclamation. Son ftyle eft incorrect, lâche, diffus; fon expreffion impropre.

25 *Octobre.* On parle beaucoup de l'opéra de *Scanderberg*, exécuté à Fontainebleau le 22 de ce mois avec la plus grande magnificence. La décoration de la mofquée furpaffe tout ce qu'on peut dire, les colonnes font garnies de diamants, & font un effet des plus furprenants. On prétend que c'eft en petit l'imitation de celle de Ste. Sophie. Ce drame eft connu pour être de M. de la Motte, Mais il ne l'avoit pas fini. Le cinquieme acte étoit d'une main étrangere, lorfqu'il fut joué en 1735. Ce même acte a été changé en paroles & en mufique : on a également ajouté des

morceaux de chant & de symphonie dans le corps de l'ouvrage.

27 *Octobre*. On vient d'imprimer dans le plus grand détail tout ce qui s'est passé au sujet des édits & déclarations. On y rend compte de la conduite qu'ont tenu ceux qui ont été chargés de veiller à leur enrégistrement. Le rédacteur s'est particuliérement appesanti sur M. Dumesnil & M. de Fits-James, sur lesquels il se permet beaucoup de licence. On les accable de sarcasmes, d'épigrammes, de chansons; on leur reproche leur naissance, que l'on dégrade au dernier point.

28 *Octobre*. M. de Hume, ce philosophe Anglois si connu dans la république des lettres, vient d'arriver à Paris; il est secrétaire intime du lord Hereford, ambassadeur d'Angleterre en France.

29 *Octobre*. Mlle. Bieron nous donne un spectacle des plus curieux & des plus intéressants. Cette fille, aussi active qu'industrieuse, s'est depuis plusieurs années appliquée à l'anatomie d'une façon si intelligente, qu'elle en exécute des modeles de la plus grande perfection. Elle emploie toutes sortes de matieres, à mesure, qu'elle les trouve plus propres à faire illusion & à rendre dans toute leur vérité les diverses parties qu'elle veut figurer. De tels ouvrages pourroient être fort utiles pour plusieurs opérations, & cette habile ouvriere devroit être encouragée par le gouvernement.

30 *Octobre*. Le comédiens françois répetent actuellement le *Comte de Warwik*, tragédie de M. de la Harpe, jeune auteur connu par queques héroïdes, & dont on nous donne les plus grandes espérances. S'il réussit, il aura

d'autant plus de mérite, que ce sujet a déja été manqué par M. de Cahuzac.

31 *Octobre. Vers de M. de Voltaire à l'impératrice des Russies.*

Dieux ! qui m'ôtez les yeux & les oreilles,
Rendez-les-moi : je pars au même instant !
Heureux qui voit vos augustes merveilles,
O *Catherine !* heureux qui vous entend.
Plaire & régner c'est là votre talent ;
Mais le premier me touche davantage.
Par votre esprit vous étonnez le sage,
Il cesseroit de l'être en vous voyant.

1 *Novembre* 1763. M. de Marmontel ayant mis en drame son conte de *la Bergere des Alpes*, & M. de la Borde en ayant fait la musique, ces messieurs ont présenté leur ouvrage aux Italiens. Les comédiens prévenus par le sieur Favart qu'il travailloit pour eux à la même piece, ont refusé cette nouvauté, qui d'ailleurs ne leur a pas paru d'une bonté supérieure.

2 *Novembre*. M. le chevalier de la Morliere travaille à une suite de l'histoire du théâtre, depuis 1720 jusqu'à nos jours : il peut tirer un grand parti de ce morceau intéressant.

2 *Novembre*. On connoît actuellement l'auteur du poëme de *Zelis au Bain*. C'est décidément M. de Pezay, officier de dragons, jeune homme qui a de l'aisance, de la versification, du coloris, mais qui rate les jouissances.

3 *Novembre*. L'*Idoménée* de M. le Mierre devoit être joué à Fontainebleau, mais cet auteur a éludé cet honneur : il doit passer à

Paris après le *Warwick* de M. de la Harpe ! il a voulu être neuf pour la capitale.

4 *Novembre*. Le catalogue de la maiſon Profeſſe paroît : il contient plus de ſept mille articles, ſans compter une infinité de livres dépareillés. La bibliotheque de M. Huet & celle de Menage, avoient été fondues dans celle-là.

5 *Novembre. Lettres ſur l'origine de la nobleſſe françoiſe, par M. le chevalier d'Arcq :* cet auteur eſt connu pour être fils naturel de M. le comte de Toulouſe. Il diſcute les trois ſyſtêmes, du comte de Boulainvillier, de l'abbé Dubos, & de M. le préſident de Monteſquieu : il établit le ſien, qui tend à conclure que la nobleſſe n'eſt qu'une conceſſion de nos Rois, &c. ; il le développe avec clarté, avec élégance & érudition.

6 *Novembre*. Il s'éleve un orage terrible contre M. Thomas : M. Veron de Forbonnais réclame ſes dépouilles, il accuſe cet orateur d'avoir pillé de la façon le moins honnête ſon livre *des recherches & conſidérations ſur les finances de France*. Il prétend que la troiſieme partie du diſcours de M. Thomas, & la meilleure ſans contredit, eſt en entier extraite de ſon ouvrage, qu'il a rétreci & rapetaſſé étrangement ; il y a non-ſeulement puiſé ſon plan, mais encore ſes penſées & quelquefois ſes expreſſions. On voit dans la feuille 3 de *l'Année Littéraire* un long détail ſur ce plagiat. Cette découverte diminue de beaucoup la haute idée que certaines gens avoient des connoiſſances profondes de M. Thomas ; on ſe met en garde contre lui, & l'on craint qu'il n'ait déja fait des larcins plus adroits, qu'on découvrira peut-être un jour. L'académie françoiſe doit être

piquée qu'on lui en ait imposé à ce point, & M. Thomas doit craindre que cette mésaventure ne l'exclue de sa prétention à cette compagnie.

7 *Novembre*. On a donné aujourd'hui la piece du *Comte de Warwick*. Ce héros célebre joue un grand rôle dans les querelles fameuses des maisons de Lancastre & de York, connues sous le nom de la *Rose rouge* & de la *Rose blanche*. Le drame a fait la plus grande sensation : on y remarque une conduite sage. Un de ses plus grands mérites, c'est d'être éloigné de toutes les tragédies modernes. La simplicité de sa conduite s'étend au style, qui n'a rien de cette bouffissure si à la mode. Mlle. Dumesnil fait le rôle de *Marguerite d'Anjou*, avec un succès qui doit exciter la jalousie de sa rivale. Elle n'y joue point. Il y a tout à espérer d'un auteur qui, à 23 ans, fait un ouvrage aussi bien conduit. Il ne faut pas dissimuler pourtant que Shakespéar est un dangereux adversaire pour ce jeune homme, & qu'on voit une infinité de réminiscences dans son drame. Nous en parlerons plus amplement.

8 *Novembre*. Nous allons consigner ici trois anecdotes concernant M. le chevalier de la Morliere : elles peuvent fournir des traits très-piquants pour le dramatique, & d'ailleurs cet ouvrage étant des especes de *Mémoires pour servir à l'Histoire des gens de Lettres*, la vérité nous oblige de tout dire, à charge & à décharge.

M. de la Morliere est un excellent comédien : il y a quelques années qu'étant retourné à Rouen, où il avoit un tailleur pour créancier ; celui-ci le rencontre, l'aborde, lui

demande sa dette. Le chevalier le regarde, avec indignation, lui baragouine de l'allemand, au point d'en imposer à cet homme, qui lui demande pardon & s'en va.

Le chevalier continue son rôle de baron allemand, s'introduit chez un conseiller du parlement, séduit sa fille & lui fait un enfant, lui promettant de l'épouser. La grossesse reconnue, le conseiller est obligé de consentir au mariage. Dans cet intervalle le chevalier fait écrire par un de ses amis de Paris au pere, qu'il se défie d'un certain baron allemand, qui n'est autre chose que *la Morliere*. Etonnement du conseiller, qui se met en garde. Les couches se font sourdement, & sous quelque prétexte on renvoie le prétendant. Celui-ci continue ses assiduités auprès de la fille, qui veut à toute force l'épouser. Dans cet intervalle il se présente un parti qu'on propose au pere : il accepte, mais ne peut déterminer sa fille. La Morliere tient bon, se présente toujours pour tenir sa parole, & fait arriver lettres sur lettres qui confirment que c'est un imposteur, qu'on craigne tout de lui, qu'il est homme à déshonorer une fille & à le publier ; qu'il faut éconduire un pareil scélérat à prix d'agent. Le pere le tire à part, lui déclare qu'il lui donnera dix mille francs, s'il veut se désister, tenir le secret & laisser faire le mariage de sa fille. Il éloigne bien loin la proposition : dix mille francs à un homme comme lui ! bref, on lui en offre trente, qu'il accepte & déloge.

L'autre tour du même homme est à l'égard d'une femme mariée, qu'il séduit également, qu'il engage à quitter son mari, marchand à

la place Maubert, à lui voler tout ce qu'elle trouvera, pour vivre heureuse avec lui. Elle accepte tout : le jour pris elle part, après avoir pillé tout ce qu'elle peut, se rend dans une allée où est un jeune homme, ami de la Morliere, qu'elle savoit devoir l'attendre. Elle monte dans un fiacre, elle est conduite dans un quartier isolé, où elle est introduite dans un appartement. Morliere prend l'argent, sous prétexte de le serrer, sort, en laissant la femme avec le jeune homme, va chez le mari, lui conte ce qu'il a vu & ce qu'il sait du prétendu enlevement, lui dit qu'il voie s'il n'a point été volé. Cela se reconnoît bien vîte. Alors il déclare qu'il va le conduire où est sa femme : ce qu'il exécute. Le jeune homme est emprisonné comme complice du vol. La Morliere triomphe & se trouve hors de toute atteinte.

9 *Novembre*. En applaudissant à l'ouvrage de M. de la Harpe, on donne lieu de rechercher sa vie & ses mœurs : on en fait un portrait affreux : c'est déja un monstre d'ingratitude & de noirceur, si l'on croit tout ce qu'on en dit : il faut prendre garde que la jalousie des talents ne cherche à se venger sur le caractere.

Mlle. Clairon, à la pique particuliere qu'elle a contre l'auteur, d'avoir fait une piece où elle ne devoit pas jouer, joint une jalousie prodigieuse contre sa rivale ; elle réjaillit sur le jeune homme : elle accrédite, elle favorise, elle répand tant qu'elle peut les mauvais bruits qui courent sur le compte du dernier.

10 *Novembre*. M. l'évêque du Puy ne cesse de s'élever contre la philosophie moderne avec

plus de miſſion que ſon frere. Il eſt à craindre qu'il n'ait pas plus de ſuccès. Il attaque courageuſement & avec force pluſieurs de nos auteurs vivants & même morts ; il en veut ſpécialement à M. Rouſſeau de Geneve. *Eſtime des ſciences naturelles, eſprit de doute, tolérantiſme, patriotiſme* ; voilà les qualités que M. l'évêque du Puy attribue à la philoſophie moderne, & qu'il prétend réfuter dans ſon Inſtruction Paſtorale. Cet ouvrage eſt traité ſupérieurement dans ſon eſpece ; il eſt d'un homme inſtruit & pénétré de ſon état.

11 *Novembre*. On répand un bon mot qu'on attribue à M. le duc d'Ayen. Sans en diſcuter le mérite intrinſeque, il donne une idée de la tournure d'eſprit des courtiſans. C'eſt à l'occaſion du vice-chancelier, lorſqu'on lui en donna la nouvelle : *je ne vois*, dit-il, *dans tout cela qu'un vice de plus dans l'état.*

11 *Novembre*. L'aſſemblée publique de l'académie royale des ſciences s'eſt tenue aujourd'hui.

M. de Fouchy, ſecrétaire, a lu l'*Eloge de M. Hales*, célebre phyſicien de la ſociété royale de Londres, & membre de l'académie des ſciences de Paris en qualité d'aſſocié étranger.

Cette lecture a été ſuivie de celle d'un mémoire de M. de Montalembert, ſur une *maniere de changer les cheminées en poëles, ſans perdre aucun de leurs ornements, & avec une épargne très-conſidérable de bois*. Ces poëles pourront auſſi être convertis en cheminées, avec la même épargne, & ſur-tout ſans la fumée.

M. Adanſon a lu un ſecond mémoire ſur

la *végétation des plantes*, & une exacte recherche du degré de chaleur qu'elle exige, suivant la nature des plantes & le climat.

La séance a été terminée par la lecture d'une préface ou d'un discours préliminaire à l'art de l'horlogerie, dont M. le Roy a été chargé par l'académie.

14 *Novembre*. Les vers suivants sont d'un jeune auteur anonyme : ils méritent d'être exceptés du fatras des Scriblers.

Le toucher justifié, à Mlle. ***.

Pourquoi me grondez-vous, quand votre collerette
Rend mon œil attentif & ma main inquiete ?
Ah ! répondez, Climene, & parlez sans détour,
Le respect vous plaît-il aux dépens de l'amour ?
Lorsque dans nos jardins je vois la fleur nouvelle,
J'y porte, en souriant, un regard curieux ;
Mais je ressentirois une peine cruelle,
S'il ne m'étoit permis que d'y porter les yeux :
Ma main veut y toucher, & quand sur chaque feuille
Le desir innocent a promené mes doigts,
Son parfum me séduit, il faut que je la cueille :
Ainsi pour un plaisir j'en ai trois à la fois.
Tel est l'ordre de la nature,
Elle nous a fait naître avec des sens jaloux.
Vous, qui les enchantez, prévenez le murmure,
Ou n'en flattez aucun, ou contentez-les tous.

15 *Novembre*. L'académie royale des inscriptions a tenu aujourd'hui sa séance publique d'après la St. Martin : elle a déclaré que M. Schmidt avoit remporté le prix proposé pour

cette année : c'eſt pour la huitieme fois qu'il eſt couronné.

M. le Beau a lu l'*Eloge de M. de Bougainville*, dans lequel il a inſéré une partie d'une tragédie que cet académicien avoit compoſée. Le ſujet étoit *la mort de Philippe*, *pere d'Alexandre*. On aſſure que cette piece eſt finie, & qu'elle paroîtra quelque jour. Cette tirade a paru belle : mais qu'eſt-ce qu'une tirade ?

M. Anquetil a lu un mémoire ſur les livres en langue *Zend*, qu'il a rapportés de l'Inde. Ce ſont les livres attribués à Zoroaſtre, & qui contiennent le ſyſtême dogmatique & moral de la religion des anciens Perſes. M. Anquetil a développé ce ſyſtême, quant aux dogmes, aux rites & à la morale.

Cette lecture a été ſuivie de celle d'un mémoire de M. de Groynes ſur le *commerce des Romains avec les Indiens & les Chinois*. Il a prouvé la réalité de ce commerce, & eſt entré à ce ſujet dans des détails abſolument neufs, tirés pour la plupart des auteurs Chinois. Son but étoit de prouver par ce mémoire, qu'il reſte encore bien des découvertes à faire dans la littérature, & qu'il s'en faut de beaucoupque toutes les ſourcesde l'hiſtoire ancienne ſoient épuiſées, même par rapport aux Romains, qui ſont les peuples anciens que nous connoiſſons le mieux.

M. de Caylus a fini par un mémoire *ſur les rapports des anciens monuments de l'Egypte avec le monuments Chinois*, & il a prouvé qu'il y avoit entre ces monuments une reſſemblance ſinguliere, quant aux dimenſions, à la forme, &c. Le but de ce mémoire eſt de fournir de nouvelles preuves à l'opinion de M. de

Guines, que les Chinois sont une colonie des Egyptiens. M. de Caylus a fait distribuer à l'assemblée les dessins de plusieurs de ces monuments qu'il a fait graver.

16 *Novembre*. *Eloge historique de M. le cardinal Passionei*. Ce prélat, mort au mois de juillet 1761, étoit né en 1682 : c'étoit un savant profond dans les antiquités & dans les discussions canoniques : il a fait une oraison funebre du prince *Eugene*, très-applaudie dans son temps. Le reste de cet ouvrage contient beaucoup de recherches & de détails érudits. Il étoit associé étranger de l'académie des belles-lettres, & bibliothécaire du vatican. On desireroit dans cet éloge plus de morceaux relatifs à la vie privée de ce cardinal.

17 *Novembre*. Nous avons entendu lire aujourd'hui une tragédie manuscrite de M. Rochefort : c'est une nouvelle *Pénélope*, traitée dans le goût de l'antique. Il a essayé de remplir les entr'actes d'une musique analogue au sujet, & il paroît avoir réussi : du moins il donne matiere à un grand harmoniste de développer toutes les richesses de son art. Le drame est très-simple, dénué de cet amour secondaire qu'y a introduit M. l'abbé Genet. L'auteur pénétré de son Homere en a tiré grand parti, & y a inséré tout ce qu'il a pu extraire de ce grand poëte.

19 *Novembre*. M. de Sauvigny, peu content du succès médiocre de son *Socrate*, a pris le parti de le mettre d'abord en quatre actes, & puis en cinq. Il est à présumer que ce drame en deviendra détestable. L'action, déja très-peu chaude, n'en sera que plus froide, & le remplissage qu'il faudra mettre, diminuera

abſolument le mérite de la verſification, en général aſſez bien faite, mais déſormais lâche, diffuſe & noyée dans des dialogues trop alongés.

Cet auteur fait actuellement des apologues orientaux, qui s'impriment & paroîtront inceſſamment.

20 *Novembre*. On lit dans la trente-troiſieme feuille de l'*Année Littéraire*, page 177, l'anecdote ſuivante : « Il y a dans Paris un homme » de lettres qui a pris la peine d'examiner » les 70 premieres pages de ce livre ſi vanté » (*l'Eſprit des Loix*)..... Il a trouvé dans » ces 70 pages un ſi grand nombre de faits » & de citations fauſſes, tronquées ou altérées, que la diſcuſſion qu'il en a faite lui a » fourni de quoi remplir 2 vol. in-12, qui » furent imprimés & dont on tira 500 exemplaires. Le préſident de Monteſquieu en » fut ſi alarmé, qu'il ſe donna de grands » mouvements pour en empêcher la publication. Il y employa le crédit de tous ſes » amis, & fut aſſez heureux pour réuſſir.... » Elle (cette critique) fut communiquée à » pluſieurs perſonnes qui ſont en état d'en » rendre compte ; il s'en eſt même ſauvé » quelques exemplaires..... »

C'eſt à l'auteur de l'*Année Littéraire* à juſtifier une imputation auſſi hardie, & à conſtater une anecdote auſſi intéreſſante.

21 *Novembre*. M. le marquis de Ximenès ayant eſſayé vainement de ſe faire un nom comme auteur, ſe borne à préſent à ſe faire des protégés ; il a une cour de jeunes gens, dont quelques-uns ſont déja connus ; il a pris M. de la Harpe ſous ſon égide ; il vient de

faire imprimer une feuille où il exalte sa piece au-dessus des nues : c'est ainsi, dit-il, qu'ont commencé Racine & Voltaire..... Les *Freres ennemis* accollés à *l'Œdipe*.

Il paroît une critique en libelle de cette même piece ; on l'attribue à M. de la Morliere, auteur connu de toutes ces satires clandestines.

22 *Novembre.* Les comédiens françois ont remis hier la *Parisienne*, petite piece en un acte & en prose de Dancour. Il paroît qu'elle n'a pas eu un certain succès, & qu'on se bornera à cette seule représentation : elle n'en eut que neuf en 1691.

22 *Novembre. L'optique ou le Chinois à Memphis, essais traduits de l'Egyptien*, roman en deux parties de M. de Semperavi. Il est malheureux pour cet auteur que *Zadig* & *Candide* aient été faits : il y a une sorte de style, & cet ouvrage n'est pas d'un sot. Mais un roman, après ceux-là, ne peut que décheoir.

23 *Novembre. Instruction pastorale de l'humble évêque d'Aletopolis, à l'occasion de l'instruction pastorale de Jean-George, humble évêque du Puy.* Tel est le titre d'un pamphlet attribué à M. de Voltaire, touchant cette instruction, qui a 300 pages in-4. avec des notes, dans laquelle cet auteur est attaqué en plusieurs endroits & très-mal-traité pour son compte. Celui-ci a voulu s'en venger par des sarcasmes, & il a accouplé au prélat le frere, l'académicien : cette plaisanterie n'est pas des meilleures, elle n'empêche pas que l'ouvrage de M. du Puy ne soit très-estimé.

24 *Novembre.* M. le comte de Lauraguais est de retour en cette capitale. Cette grace,

qu'on avoit refusée à sa famille & à sa femme ; a été accordée aux sollicitations de Mlle. Arnoux. Cette anecdote trop glorieuse pour les arts mérite d'être conservée. On assure que Mlle. Arnoux a saisi l'instant de la sensation très-vive qu'elle a faite à la cour dans l'opéra de *Dardanus*, dans le rôle de *Cephise* : elle s'est jetée aux pieds du duc de Choiseul & a demandé dans cette posture pathétique le rappel de son *Dardanus*. Les entrailles du ministre galant se sont émues, il s'est prêté de la meilleure grace du monde à ses instances si tendres. M. le comte de Lauraguais a cru devoir rendre hommage de sa liberté à son auteur, il lui a consacré les premiers jours de son retour. Pour ne point troubler ses plaisirs, madame de Lauraguais s'est retirée en couvent.

NOTA. M. de Lauraguais n'est point de retour. La demande de Mlle. Arnoux, quoique très-séduisante, n'a pas produit un changement si merveilleux ; elle contribuera pourtant beaucoup à ce rappel, qui ne tient, dit-on, qu'à la condition préalable qu'on exige de la séparation du comte d'avec son épouse.

25 *Novembre*. Dans une suite du compte historique qui a été rendu de la conduite de monsieur Chatelier Dumesnil en Dauphiné, on lit cette chanson ; elle fait anecdote, & mérite d'être consignée ici :

Margot la ravaudeuse
A dit à Dumesnil,
Cousin, je suis bien gueuse ;
Viens rebattre mon lit,
Comme ton aïeul Blaise.

Qui jadis l'a battu
Pour un quart d'écu.

On prétend M. Chatelier petit - fils d'un cardeur de laine.

On lit dans la même relation le détail d'un placard féditieux, affiché à Grenoble, dont voici les paroles :

O France ! ô peuple efclave & fervile ! en méprifant les loix, on t'arrache tes biens pour t'en former des chaînes. Le fouffriras-tu, peuple malheureux !

25 *Novembre*. M. de Marmontel a été élu de l'académie françoife avant - hier. Il avoit effuyé depuis long-temps plufieurs refus. L'extrême licence dont il avoit parlé d'un grand feigneur au fouper d'une actrice, & la baffeffe avec laquelle il avoit défavoué enfuite cette fatire, contre - balançoient fes talents littéraires. Son ennemi a eu la générofité de finir par le méprifer.

26 *Novembre*. Mlle. Mazarelli, cette fameufe courtifane connue par fes aventures & par fon procès, vivoit depuis quelque temps avec M. de Moncrif. Elle a puifé dans le fein de cet académicien un goût pour la belle littérature ; elle s'eft évertuée en conféquence ; elle avoit concouru pour le prix de l'académie, & fon difcours paroît imprimé. Il eft, fans doute, très - bon pour une femme de cette efpece ; mais fon *Eloge de Sully* eft d'un pinceau mou & fans vigueur ; quoiqu'il y ait apparence que fon Anacréon y ait mis la main, on n'y retrouve aucun trait mâle qui caractérife le génie néceffaire pour une pro-

duction de cette espece. Il est vrai que M. de Moncrif, plus délicat que nerveux, n'a jamais que sacrifié aux graces.

27 *Novembre*. On répand un bon mot du Roi, que S. M. peut avoir dit de très-bonne foi, mais qu'a relevé la malignité des courtisans. Lorsqu'il a été question de remplacer M. de Bougainville, le Roi en parloit à quelques seigneurs, & demanda si ce seroit M. Thomas ? — *Non*, *Sire*, (répliqua M. de Bissy qui étoit présent) *il ne s'est pas mis sur les rangs, car il ne m'est pas venu voir.* — *C'est qu'il ne vous croyoit pas de l'académie*, reprend S. M. ; & les courtisans de rire.

29 *Novembre*. *Le Comte de Warwick* est imprimé, il soutient sa réputation à la lecture. La piece est dédiée au prince de Condé. On lit à la fin d'une lettre à M. de Voltaire, où ce jeune auteur développe son sentiment sur le genre qu'il embrasse ; il le fait avec une noblesse que ses ennemis traiteront de hauteur ; il tranche, mais poliment, & sans nommer personne ; elle est fort bien écrite. Il rend à M. de Voltaire tous les hommages qui sont dus au prince du parnasse.

30 *Novembre*. On a enrégistré le 25 au parlement des lettres-patentes qui donnent tout le college de Clermont à l'université, y placent les classes de Lisieux, & réunissent différents boursiers des colleges qui ne sont pas de plein exercice : le Roi confirme en faveur de l'université toutes les graces accordées à ce college par ses prédécesseurs : Sa Majesté veut qu'il continue de porter le nom de *Louis-le-Grand*, & qu'il soit le chef-lieu & la prin-

cipale école de l'univerſité. On a fait des régle- ments pour l'adminiſtration de ce college.

1 *Décembre* 1763. Voici ce que nous recueil- lons concernant M. de la Harpe, & ſur quoi il paroît qu'on peut ſe fonder. M. de la Harpe eſt fils d'un porteur d'eau & d'une ravaudeuſe, un enfant trouvé enfin, qui, ayant eu occa- ſion d'être connu de M. Aſſelin, principal du college d'Harcourt, fut reçu comme penſion- naire, ſans payer penſion. M. Aſſelin, homme de mérite & connu par de très-bonnes pro- ductions, ſe fit un plaiſir de cultiver le mé- rite naiſſant du jeune de la Harpe. Celui-ci répondit à ſes ſoins, & s'eſt diſtingué d'une façon ſupérieure; il a remporté preſque tous les prix de l'univerſité. La ſatire eſt la pre- miere qualité qui ſe développe ordinairement dans un jeune poëte. Celui-ci l'exerça d'une façon indécente envers ſes maîtres, & même envers M. Aſſelin. Il trouva le ſecret de faire imprimer une piece en vers où il s'égayoit ſur le compte de ces meſſieurs. M. Aſſelin, moins piqué pour ce qui le concernoit, que jaloux de réprimer une licence qui pouvoit faire tort à ſon pupille, obtint du lieutenant de police qu'il fût mis au Fort-l'Evêque: ce qui a été exécuté. Il a depuis fait des héroïdes; elles ont eu un médiocre ſuccès; on a ſur- tout trouvé très-mauvais que, dans une pré- face, il ait décidé impérieuſement du mérite de tous les auteurs anciens & modernes. Il ſemble s'être corrigé depuis d'une morgue qui ne va point à un auteur naiſſant. Il a ra- baiſſé le ton dans une lettre à M. de Voltaire, dont on parlera ci-après.

2 *Décembre*. La littérature vient de perdre

M. l'abbé Prevôt, mort il y a quelques jours subitement, en allant à une maison de campagne qu'il avoit près de Chantilly. On doit regretter cet auteur estimable : ses productions feront long-temps les délices des cœurs sensibles & des belles imaginations.

3 *Décembre. Lettre d'un Quaker à Jean-George le Franc de Pompignan, évêque du Puy en Velay, &c.* signée *Frere de Simon le Franc de Pompignan.* Au titre seul on doit juger à qui l'on doit attribuer cette épître. M. de Voltaire cherche à y être plaisant. Il revient sur l'instruction pastorale qui le blesse fort, & dont il parleroit moins si elle ne remplissoit pas son objet. Il fait de vains efforts pour la rendre ridicule : elle triomphe de tous ses sarcasmes, dont la plupart tombent à faux absolument. A ce titre de Quaker il se permet des réflexions philosophiques trop connues pour avoir le merite de la nouveauté, ainsi que la plupart de ses épigrammes.

4 *Décembre.* Le succès de *Warwick* ne se dément point. On continue à le donner; il est fort suivi, il a été joué à la cour. Il a plu généralement, & le Roi lui-même a daigné en témoigner sa satisfaction à l'auteur : S. M. lui a dit qu'il mériteroit d'être encouragé.

4 *Décembre.* On nous permet le retour de Grandval à la comédie, dont on ne jouira qu'en partie cependant. Il se consacrera aux rôles à manteau; son ventre & son ampleur ne lui permettent pas de jouer les petits-maîtres & les rôles lestes & déliés.

5 *Décembre.* Le sieur Moreau, connu par son *Observateur Hollandois*, & qui depuis a fait bruit par différentes lettres écrites aux parle-

ments au nom du chancelier, vient d'être gratifié par le Roi d'une charge de conseiller à la cour des aides & chambre des comptes d'Aix en Provence. S. M. paie jusqu'aux frais de réception. Il est en outre depuis plusieurs années avocat des finances, dont il retire des honoraires considérables.

6 *Décembre*. On avoit vu jusqu'à présent avec surprise que le célebre Rameau ne fût pas décoré du cordon de St. Michel, honneur accordé aux gens qui s'illustrent dans les arts. Le plaisir que ses opéra ont fait à Fontainebleau dans le dernier voyage, a renouvellé l'indignation publique sur un oubli aussi injurieux. L'honneur que lui a fait le Roi de lui témoigner combien il avoit été satisfait de sa musique, a enfin ouvert les yeux : S. M. a ordonné qu'on lui expédiât des lettres de noblesse, dont elle fera tous les frais. Il doit être aussi décoré du premier cordon qui sera vacant.

8 *Décembre*. *L'anti-financier, ou relevé de quelques-unes de malversations dont se rendent journellement coupables les fermiers-généraux, & des vexations qu'ils commettent dans les provinces, &c. précédé d'une longue épître au parlement de France, & d'une estampe ingénieuse, &c.* Tel est le titre d'une brochure fort recherchée, & contre laquelle on fait les perquisitions les plus vives : ce qui en rend le prix très-cher. On y épuise contre la gent financiere tous les traits de la critique la plus amere, & l'on y rapporte assez de faits, quoique très-succincts, pour justifier ce qu'on en dit. Cet ouvrage, où l'auteur exhale peut-être un peu trop sa bile, n'est point dénué de mérite. La forme d'y

traiter la matiere est assez dure, mais le fond en est de la plus grande vérité. Il y a des endroits sublimes : il paroît que son vœu est un impôt unique ; il en déduit un intérêt réciproque très-avantageux au Roi & à l'état.

9 *Décembre*. On annonce l'opéra pour le 5 janvier 1764. On débutera par *Castor & Pollux*. La salle est exactement semblable à l'ancienne, à quelques pieds de plus, près ; ce qui jette de l'aisance dans toutes les parties, telles que les corridors & les loges. Tout est retenu depuis plusieurs mois pour quelque temps. M. le duc d'Orléans conserve les trois loges qu'il avoit, jusqu'à ce que le spectacle change de lieu, & donne pour cela 70000 livres.

10 *Décembre*. Freron, auteur de l'*Année Littéraire*, a été arrêté avant-hier après midi, par ordre de M. le duc de Choiseul, & conduit au Fort-l'Evêque, pour avoir inséré dans son Journal, N°. 34, il y a quinze jours, une lettre à lui adressée sur une famille d'Alsace, en route pour se rendre à Rochefort & passer à Cayenne, arrêtée dans sa marche le 17 du mois dernier par la plus excessive misere, qu'un citoyen généreux a soulagée. Cet acte d'humanité rendu public n'a pas été vu du même œil à la cour ; on en a fait un crime politique à l'éditeur. M. le duc de Choiseul étant à table entend parler de cette feuille : *ce gueux*, s'écrie-t-il, *s'avise de parler de Cayenne ! Qu'on m'apporte le* N°. 34. On lui lit l'endroit. *Il couchera au Fort-l'Evêque*, s'écrie de nouveau le ministre courroucé. On ne doute pas que M. Thomas n'ait couvert sa vengeance sous le voile du bien public.

12 *Décembre*. Il paroît dans le monde un conte manuſcrit de M. de Voltaire, qui a pour titre : *Ce qui plaît aux Dames*. Il eſt dans le goût de la *Pucelle*, narré avec une naïveté charmante, orné de toutes les graces de ſon ſtyle. Il a environ 500 vers, il a toute la fraîcheur, tout le velouté de ſa jeuneſſe. Ses amis ne diſſimulent pas que M. de Voltaire a cet ouvrage depuis plus de 30 ans dans ſon porte-feuille. Quant aux idées génératives, c'eſt-à-dire l'imagination, on voit que l'Arioſte lui a été d'un grand ſecours.

14 *Décembre*. On a donné aujourd'hui *Mérope*, dans laquelle a débuté un jeune acteur, qui n'a paru ſur aucun théâtre : il promet. C'eſt le fils du ſouffleur de la comédie ; il n'a que ſeize ans. Ce qui a ſur-tout frappé durant cette repréſentation, c'eſt le jeu ſublime de Mlle. Dumeſnil. Le public l'a interrompue à pluſieurs repriſes, & a témoigné ſon enthouſiaſme d'une maniere particuliere.

15 *Décembre*. Freron a été élargi hier. Il avoit écrit une lettre à M. de Choiſeul, où il lui repréſentoit, d'une façon pathétique, combien peu il avoit lieu de s'attendre à un traitement auſſi injuſte de la part d'un miniſtre qui l'avoit honoré de ſa protection.

Le miniſtre a répondu avec détail, en cherchant à juſtifier ſa conduite, & en donnant à entendre quel crime politique c'étoit de dévoiler ainſi les négligences & l'inattention du miniſtere ; il a paru même révoquer la vérité du fait conté par Freron. Il a fini par dire qu'il verroit M. de Sartines & qu'il lui procureroit ſon élargiſſement. Freron a ripoſté, &, en récriminant ſur les imputa-

tions de M. le duc, il lui a donné à entendre qu'on abusoit étrangement de sa crédulité & de sa confiance. Toute cette correspondance est des plus risibles, elle est aussi indécente d'une part que de l'autre.

20 *Décembre. Vers de M. Dorat, sur sa seconde rupture avec Mlle. Dubois, de la comédie françoise.*

Chassé deux fois, c'est trop, friponne;
Quoique je m'attende à tes jeux,
Ce nouveau caprice m'étonne,
Je suis indigné, furieux,
Et cependant je te pardonne.
Ce sont les droits de la beauté;
Du benêt qu'elle a maltraité
Elle obtient encore les hommages:
Nous autres sots, soi-disant sages,
Ainsi l'avons-nous arrêté.
Mais ton Argus (1)! que Dieu confonde,
Qu'on voit sans cesse autour de toi
Tonner, frémir, faire la ronde;
Ce dragon armé contre moi,
Qu'un rien aigrit, qu'un rien alarme,
Et qui n'est prompt qu'à soupçonner,
Je ne lui connois point de charme
Qui m'invite à lui pardonner.

---

(1) M. *de Sarsal*, son entreteneur.

Permèts qu'au moins je m'en amuſe :
J'ai mon congé, c'eſt mon excuſe ;
D'autres iroient ſe lamentant,
Te reprochant tes injuſtices :
Pour moi de tes jolis caprices
Je me conſole en plaiſantant.
Dis-moi donc, qu'eſt-ce que demande
Ce vieux Boſtangi des amours ?
Dois-tu trembler quand il commande,
Et lui prodiguer tes beaux jours ?
Donne-t-on des chaînes à Flore ?
Elle éparpille ſous ſes pas
Les roſes qui viennent d'éclore :
Un ſeul ne s'en contente pas.
La jeune & brillante immortelle,
Dans les champs qu'elle a fait fleurir,
S'envole où le deſir l'appelle,
Et court ſouvent après Zéphyr,
Comme Zéphyr court après elle :
Peux-tu recevoir dans tes bras,
Toi, Roſine, toi, fraîche & belle,
Ce décrépit & lord Midas,
Que tu trouves toujours rebelle
A l'aiguillon de tes appas ;
Qui pour t'occuper te tourmente,
Et ſur ta bouche de vingt ans
Imprime un baiſer de ſoixante.
Je crois voir le Cyclope affreux,
Ce forgeron atrabilaire,
Qui de ſon antre ténébreux
Tout en boitant vient à Cythere,

Attrister les ris & les jeux,
De Vénus salir la ceinture,
Effaroucher la volupté,
Et souiller le lit de verdure
Qui sert de trône à la beauté.
Ah! ramene enfin sur tes traces
Et la folie & l'agrément:
Allons, Rosine, au nom des Graces;
Chasse-nous ce froid surveillant;
Il t'ennuiera pendant sa vie;
S'il t'enrichit après sa mort.
Ah! n'est-tu pas jeune & jolie!
Dispose seule de ton sort.
Ta voix, ta voix enchanteresse;
Dont les accents victorieux
Au fond des cœurs portent l'ivresse,
La langueur, le trouble & les feux;
Ta taille élégante & légére,
Ton œil fripon, le don de plaire,
Qu'à la beauté l'Amour présere,
Mille talents voluptueux,
Quelques grains de libertinage,
Tes foiblesses & nos desirs;
Crois-moi, voilà ton héritage,
Enrichis-toi par les plaisirs.

21 *Décembre*. L'histoire arrivée en Angleterre à M. d'Eon de Beaumont, donne lieu de faire des recherches sur son compte, & voici ce qui en résulte. Il passe pour avoir été employé dans les négociations de la paix, plutôt par intrigue que par véritable choix du ministere. Sa premiere mission en Russie a été celle d'un spadassin. Le grand-duc vou-

loit un maître d'armes : on choisit M. d'Eon, qui avoit ce talent, dans la confiance qu'il ménageroit le retour d'un ministre de France à Saint-Pétersbourg. Ce qu'on avoit prévu arriva, il s'insinua dans l'esprit du grand-duc, fut de ses parties de plaisir ; il fit entrevoir que la France enverroit volontiers un ambassadeur. Il fut secrétaire d'ambassadeur, & & enfin d'ambassade. On lui donna un brevet de capitaine de dragons. Dans cet intervalle il donna quelques écrits sur le commerce, dont il se fit honneur ; ils pouvoient en faire à son auteur, mais il n'étoit que le prête-nom, à ce qu'on prétend. On veut que ces écrits soient de son oncle & de M. Dupin, qui n'ont pas voulu réclamer. Quoi qu'il en soit, il étoit comblé de graces, avoit 2000 écus de pension, le titre de ministre plénipotentiaire & la croix de St. Louis, lorsqu'il a eu une rixe en Angleterre chez le lord Halifax contre un François, M. de Vergy, à l'occasion de la paix derniere, que ce dernier prétendoit honteuse, & qu'il a soutenue nécessaire. M. de Guerchi, ambassadeur, ayant voulu interposer son autorité, M. d'Eon n'en a tenu compte ; ce qui l'a obligé de porter des plaintes à la cour de France. Depuis il a passé dans la cité de Londres, &, malgré toutes les réclamations de ce ministre, il est inviolable, & le roi d'Angleterre ne peut point le faire enlever de son asyle. Il étoit important de conter une anecdote toute politique, mais qui regarde un homme de lettres.

22 *Décembre*. M. de Marmontel a prononcé aujourd'hui son discours de réception à l'académie françoise. Malgré son ton pédantesque & qui exigeoit les applaudissements, il n'en

a reçu que quelques-uns en certains endroits : il a fait valoir, comme il devoit, la nécessité indispensable des hommes de lettres pour transmettre à la postérité les belles actions. Il a détaillé d'une maniere vraie & naturelle les embarras, les inquiétudes d'un auteur isolé & qui ne trouve point dans ses amis les ressources dont il auroit besoin pour être éclairé dans la carriere qu'il parcourt. Ces deux morceaux & une très-belle image sur l'académie des belles-lettres, sauveront de l'oubli ce discours consacré, comme tous les autres, à la fadeur & à l'adulation.

M. Bignon, directeur, a répondu d'une façon maigre & d'un ton rauque.

Ensuite M. de Marmontel a repris la parole, & a lu une épître en vers de dix syllabes, *sur la force & la foiblesse de l'esprit humain.* Ce morceau de poésie, qui n'a rien de neuf que la difficulté vaincue à l'égard de plusieurs systêmes de physique rendus d'une maniere assez pittoresque, n'est que d'un très-foible mérite, après les discours philosophiques de M. de Voltaire.

23 *Décembre.* M. l'abbé du Marsais vient de mourir : il avoit été jésuite, & s'étoit distingué alors par plusieurs poésies d'une élégance & d'un goût exquis ; il étoit sorti de cet ordre d'une façon assez désagréable, & il en couroit de très-mauvais bruits. Il a fait depuis plusieurs autres ouvrages, entr'autres l'*Analyse de Bayle,* qui a eu les honneurs de la brûlure & toutes les censures cumulées des facultés de théologie, de la Sorbonne, des évêques, &c.

24 Décembre. Chanson de M. de Voltaire contre Pompignan. Sur l'Air : *d'un inconnu.*

Simon le Franc, qui toujours se rengorge,
Traduit en vers tout le vieux testament ;
Simon les forge très-durement :
Mais pour la prose, écrite horriblement,
Simon le cede à son puîné Jean-George.

26 dudit. Epître à Sophie, ou Mlle. Arnoux, par M. Dorat.

Flore jadis brilloit dans Rome :
Tribuns, édiles & questeurs,
Consuls, pontifes, dictateurs,
Tous ces héros que l'on renomme
Etoient ses humbles serviteurs :
On briguoit l'honneur de ses chaînes,
A sa voix naissoient les beaux jours,
A ses pieds les aigles Romaines
Se jouoient avec les Amours.
En loix érigeant ses caprices,
Elle soumit ces fiers vainqueurs ;
De Rome elle fit les délices,
Rome en fit la reine des fleurs,
Et lui fonda des sacrifices.
Mais enfin Flore, s'il lui plaît,
Va te remettre sa couronne,
Détruisant ce que Rome a fait,
C'est tout Paris qui te la donne.
Tous les Zéphyrs sont avertis
Qu'ils ont une Flore nouvelle,
Qu'ils aient à se ranger près d'elle,
Sur des bords par elle embellis.
Tel est l'arrêt de ta patrie,
Vu, rédigé par la folie,
Et qu'au mois si cher aux amants,
Mois brillant des métamorphoses,
Doit signer de ses doigts de roses
Le dieu qui préside au printemps.
Du sein des plus douces ivresses,
Reçois notre hommage & nos vœux !

C'eſt la crainte qui fit les dieux,
Et l'Amour ſeul fait les déeſſes.
Que dis-je? ce titre orgueilleux
Vaut-il le beau nom de *Sophie*!
Crois-moi, jeune, folle & jolie,
Laiſſe l'Olympe radieux
A la céleſte bourgeoiſie,
Que l'on adore & qui s'ennuie
Tandis que tu fais des heureux.
Le beau temple de l'harmonie
Va bientôt s'ouvrir à nos yeux;
C'eſt-là que je te déifie,
Voilà ton palais & tes cieux.
Je vois *Pſyché*, je crois l'entendre
Parmi la foudre & les éclairs,
Mêler ſa voix plaintive & tendre
Au tumulte effrayant des mers.
De l'Amour ſi tu peins les flammes,
Si tu fais gémir la douleur,
Ta voix s'échappe de ton cœur
Et va retentir dans nos ames.
Dis-moi par quels ſons inconnus
Peux-tu réunir, ma Sophie,
Le babil piquant de Thalie,
Les ſons touchants de Polymnie
Et le ſilence de Vénus!
Sur-tout combien je t'idolâtre,
Lorſque rendue à tes amants,
Jamais heureux, toujours contents,
Tu fais par ton humeur folâtre
Surprendre & charmer leurs tourments;
Lorſqu'on te voit ſans étalage,
Sans apprêt & ſans dignité,
Prêtreſſe de l'Amour volage,
Cueillir avec légéreté
Cette fleur du libertinage
Qui reſſemble à la volupté.
Jamais chez toi n'oſent paroître
Ces vieux deſpotes éclopés,
Toujours cocus, toujours dupés,
Et toujours ſi bien faits pour l'être,
Tu proſcris les airs impoſants,
Les tons burleſques, les caprices,

Des altesses de nos coulisses,
Qui traitent en impératrices,
Et leurs valets & leurs amants.
Chez toi l'on trouve la nature,
Ou l'art séduisant de *Ninon*,
Cet art qui tient à la raison,
L'art de tromper sans imposture.
Chez toi l'on badine & l'on rit;
La gêne y semble insupportable,
Et l'on y cache son esprit
Afin d'en être plus aimable.
Il est un champêtre réduit,
Temple paisible du mystere,
Où l'on s'envole à petit bruit
Loin d'un public triste & sévere,
Dont l'œil persécuteur nous fuit.
C'est-là que sur une ottomane,
Qu'ombragent les festons légers
D'un voile errant & diaphane,
Volent les jeux & les baisers.
C'est-là que plus vive & plus belle,
Le feu, la gaieté dans les yeux,
Hébé verse le nectar aux dieux
Qui ne s'enivrent point sans elle.
C'est-là que vers la fin du jour,
La liberté, convive aimable,
Met les deux coudes sur la table
Entre les plaisirs & l'amour.
Quelle volupté, ma Sophie!
Que sont les biens & la grandeur?
Vas, ce délire est le bonheur,
Il est le charme de la vie!
Crains de serrer de nouveaux nœuds:
Toujours folle & toujours tranquille,
Laisse errer ton cœur & tes vœux;
Ton amour feroit un heureux,
Ton indifférence en fait mille.

29 *Décembre. Vers sur Jean-Jacques Rousseau, ci-devant citoyen de Geneve.*

Rousseau prenant toujours la nature pour maître,
Fut de l'humanité l'apôtre & le martyr;

Les mortels qu'il vouloit forcer à se connoître,
S'étoient trop avilis pour ne pas l'en punir.
Pauvre, errant, fugitif & proscrit sur la terre,
Sa vie à ses écrits servit de commentaire.
La fiere vérité dans ses hardis tableaux,
Sut en dépit des grands montrer ce que nous sommes.
Il devoit de nos jours trouver des échafauds;
Il aura des autels quand il naîtra des hommes!

30 *Décembre*. On a donné aujourd'hui *Turcaret*. On remarque cet événement par rapport à la piece de la *Confiance trahie*, supprimée avant-hier comme injurieuse aux financiers.

30 *Décembre*. M. Dorat se retranche aux épîtres, aux héroïdes. Il vient d'en faire une de *Barneveld, le Marchand de Londres*. On sent de quel mauvais goût il est de mettre en récit une piece de cette espece, un des plus beaux drames du théâtre Anglois. Il cherche à s'excuser dans une préface, & il ne fait que montrer son tort dans un plus grand jour. Il y a beaucoup de vers dans cet ouvrage: quelques-uns sont pleins de sentiment: il y en a même de génie, mais ce ne sont que des vers.

31 *Décembre*. Il court un Noël sur différents personnages de la cour, qui est très-piquant, sur l'Air: *Des Bourgeois de Chartres*.

De Jesus la naissance
Fit grand bruit à la cour,
Louis en diligence
Fut trouver *Pompadour:*
Allons voir cet enfant, lui dit-il, ma mignonne:
Eh! non, dit la marquise au Roi,
Qu'on l'apporte tantôt chez moi,
Je ne vais voir personne.

Cependant la nouvelle
Gagnant de tout côté,

Le fils de la pucelle
De tous fut visité.
D'arriver des premiers, un chacun se dépêche :
Le Roi, la Reine, & leurs enfants,
S'en vont tous chargés de présents
L'adorer dans la creche.

Les chanceliers de France,
Car il s'en trouva deux,
Pour droit de préséance
Eurent dispute entr'eux :
C'est à moi, dit *Maupeou*, qu'est la chancellerie :
Qui pourroit me la disputer !
On sait que j'ai pour l'acheter
Vendu ma compagnie.

Doué d'un esprit rare,
Mais mordant comme un chien,
Près des gens à simare
On apperçut *d'Ayen* ;
Pourquoi donc, Messeigneurs (dit-il) entrer en lice !
Grace au conseil sage & prudent,
Entre vous deux tout incident
Est sauvé par un *Vice*.

Rempli de son mérite,
Entrant le nez au vent,
Choiseul partit ensuite,
Et d'un ton turbulent,
Dit sans aucun égard : changeons cette cabane,
Je veux culbuter tout ici ;
Je réforme le boeuf aussi ;
Et je conserve l'âne.

En sa simple maniere
Joseph dit à *Praslin*,
Défendez ma chaumiere
Contre votre cousin.
Au moins, de son projet que l'effet se retarde ;
Songez que je suis étranger,
Et que devant me protéger,
La chose vous regarde.

Praslin dit : toute affaire
Est de l'hébreu pour moi ;
Ils m'ont au ministere
Mis sans savoir pourquoi ;
Ainsi je n'y fais rien que porter la parole :
Le duc & sa sœur reglent tout ;
Mais d'elle vous viendrez à bout
Avec quelques pistoles.

Ne se sentant pas d'aise ;
Bertin dit en entrant,
Qu'on me donne une chaise,
Je veux bercer l'enfant.
Je suis ministre en pied, mais je n'ai rien à faire,
Et pour occuper mon loisir,
Seigneur, je compte vous offrir
mon petit ministere.

N'ayant de la confiance
Qu'au poupon nouveau-né,
De Laverdy s'avance
D'un air tout consterné,
Disant puisque d'un mot vous levez tout obstacle,
Jesus, je me livre à vos soins,
Pour subvenir à nos besoins
Il me faut un miracle.

Courtisan sans bassesse,
Citoyen vertueux,
D'Estrée fendit la presse,
Et dit au roi des cieux :
Veillez sur ma patrie, elle m'est toujours chere :
Au conseil, sans ménager rien,
Tous mes avis tendent au bien,
Mais on ne les suit guere.

Nivernois prit sa place,
Apportant deux bouquets
De lauriers du Parnasse,
D'olives de la paix ;
Puis d'un air gracieux à Jesus il les donne.
L'enfant dit : je reçois ce don,

Mais pour orner votre front
D'une double couronne.

Dans un coin de l'étable
Entendant du débat,
Quelque homme charitable
Vint mettre le holà :
C'étoit *le Beaufremont*, venu de sa province,
Pressant un page à Melchior,
Qui refusoit cent louis d'or
De cet aimable prince.

En coudoyant la foule
Le marquis *de Puysieux*,
A grand'peine se coule
Auprès du fils de Dieu;
Pour regarder l'enfant ayant mis ses lunettes,
Enfin, dit-il, je vois le cas :
Pourtant la nouvelle n'est pas
Mise dans ma gazette.

Richelieu, plein de grace,
Apportoit au poupon
Des vers dignes d'Horace,
Et du miel de Mahon.
Enchanté de le voir, à l'entendre on s'arrête :
Mais voyant Marie, à l'instant,
Il laisse-là son compliment
Pour lui conter fleurette.

Lugeac, pour toute antienne,
Dit d'un ton impudent :
Faut à la Prussienne
Elever cet enfant,
Il aura comme moi, le cœur impitoyable.
Joseph dit, en bouchant son nez,
Mon beau seigneur, quand vous parlez,
Vous infectez l'étable.

Ecumant de colere
Lugeac vit en sortant
L'amour du militaire,

Monteynard & *Brehan*,
Avec eux *Talaru* ſe tenoit à l'entrée :
Approchez-vous, leur dit *Jeſus*,
Vous ſerez toujours bien venus,
Ici comme à l'armée.

Un certain *Surlaville*,
Eſpece de commis,
Se trouvant à la file,
D'un air bas & ſoumis,
Dit : *Jeſus*, vous voilà dans un pauvre équipage
Mais je ſuis né plus indigent,
J'ai fait fortune ſans talent :
Jeſus, prenez courage.

Un homme d'importance,
C'étoit mons *Dubois*,
Fort bouffi d'impudence,
Dit en hauſſant la voix :
De ma viſite ici, Seigneur, tenez-moi compte;
Car à ma porte plus d'un grand
Vient ſe morfondre en attendant,
Sans en rougir de honte.

Du fond de la maſure
On voit dans le lointain
Une courte figure,
C'étoit *Saint-Florentin* :
Il me fait, dit Joſeph, une peur effroyable;
Dans ſes mains je vois un paquet,
C'eſt quelque lettre de cachet
Pour ſortir de l'étable.

Sur ſon abord ſiniſtre
On ne ſe trompoit pas :
Je viens, dit le miniſtre,
Pour un très-fâcheux cas;
La cour vous a donné l'Egypte pour retraite :
Au roi cet exil a déplu;
Mais la marquiſe l'a voulu,
Sa volonté ſoit faite.

Fin du premier Volume.